



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Phil. 326

Phil 326



LEK GENT





LARVATA DETEGUNTER

HENRI CORNEILLE
A G R I P P A
DE NETTESHEIM,

Sur la NOBLESSE, & EXCEL-
LENCE du sexe Feminin, de
sa PREEMINENCE sur l'au-
tre sexe, & du Sacre-
ment du MARIAGE.

*Avec le Traitté sur l'incertitude, aussi
bien que la vanité*
des **SCIENCES** & des **ARTS**.

Ouvrage joli, & d'une lecture tout à
fait agreable, traduit par le cele-
bre Sr.

M. DE GUEDEVILLE.
TOME PREMIER.



L E I D E N.

Chez **THEODORE HAAK, 1726.**



P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

Cet ouvrage-ci est tout extraordinaire; & il falloit être d'un caractère singulier pour en former le dessein. Entreprendre de prouver manifestement, que l'Erudition n'est qu'une sottise; & que généralement tous les hommes ignorent tout ce qu'ils croient savoir par la lumière de la raison, quel projet! Il n'y avoit, je crois, qu'un Agrippa, qui fût assez téméraire, car je n'oserois dire extravagant, pour entrer dans une carrière si scabreuse.

Il est vrai, que la science fait pau-

*

vre

P R E F A C E.

vre figure chez le commun des mortels: je me l' imagine gisante , & poudreuse aux pieds de la Fortune : & celle-ci , qui , sans contredit , est sur le Trone , lui lance des regards méprisans , & dédaigneux : on court avec ardeur à ses graces , à ses faveurs ; & cette fausse Divinité , surement , & incomparablement mieux servie , que le vrai Dieu , trouve presque autant d'adorateurs , que notre espèce produit de passagers sur la terre. Au contraire la science , n'ayant en partage , que des efforts de tête , & traînant ordinairement après soi la pauvreté , rampe devant l'opulence honorée ; & les richesses , toujours appuyées du pouvoir , & du crédit , la tiennent dans la bassesse , & dans la soumission. Enfin pour le bien , & l'elevation , pour les douceurs , & les commoditez de la vie , il vaut infiniment mieux

P R E F A C E

mieux être riche, que savant.

Mais que fais tout cela à la ver-
titude, & à la vérité de l'érudition?
quoi! parce que le plus grand tra-
vers de l'homme, c'est de préférer
la culture des sens à la culture de
l'esprit, c'est à dire, d'embrasser l'om-
bre, & l'apparence du bonheur, au
lieu de la réelle, & solide félicité
peut-on, dans le bon sens, & dans
l'équité, conclure de-là, que les
sciences, & les Arts ne sont, que
des chimères éclatantes, que des
Phanômes brillans?

... D'ailleurs, pour peu qu'on réflé-
chisse sur la plupart de ces Discipli-
nes, que mon Auteur voudroit faire
passer pour un vain, & pernicieux
amusement, la Raison se soulève;
& il est difficile de ne point aller
jusqu'à l'indignation. Tant de bel-
les idées, tant d'heureuses décou-
vertes, tant de curieuses, & d'ut-

P R E F A C E.

tiles productions, que de puis la fondation des siècles, l'esprit humain a enfanté par l'invention, & par l'étude des sciences, & des Arts! de plus, si on devoit s'en rapporter à notre critique, tous ces grans, & vastes génies, qui ont travaillé sur les merveilles de la nature, ou pour les avantages des societez humaines, auroient consumé tout leur tems à des bagatelles, à des Sonnettes, à des choses de néant.

Un célèbre moraliste du dernier siècle réduit toute l'Erudition à trois genres; & ces trois genres sont, la science des mots, la science des choses, & la science des faits: cette division là m'a toujours paru fort juste, & effectivement elle embrasse tout ce qui peut entrer dans le savoir humain. La premiere de ces classes regarde principalement les Grammairiens, & les Orateurs: la

se-

P R E F A C E

seconde, les Theologiens, & les Philosophes ; & la dernière, les Historiens. On ne sauroit disconvenir, que toutes ces sciences ne donnent lieu à une infinité d'abus : tout y fourmille d'erreurs, de préjugés, de disparates ; & de plus, la perte d'un loisir, (qu'il faudroit employer plus utilement) l'enflure, & l'orgueil, vices dominans chez *la gent scientifique* ; les dissensions, non moins du coeur, que de l'esprit, qui y regnent souvent pour des vetilles & pour des riens, tombons en franchement d'accord, tous ces mauvais endroits diminuent beaucoup le prix, & le mérite de L'ERUDITION.

Mais le Seigneur Agrippa va bien plus loin : sans en faire à deux fois, il prétend exterminer généralement toutes les sciences, & tous les beaux Arts ; quelle idée ! son motif n'est

*

3

pas

P R E F A C E.

pas moins admirable, que son entreprise; selon lui, le plus court seroit de bruler tous les livres, excepté la Bible; ce volume sacré, devroit fournir seul, tant, pour la Théorie, que pour la Pratique; & si les hommes vouloient se conformer aux pieuses, & devotes intentions de ce bon Alemand, au lieu que la République des lettres n'est peuplée, à ce qu'il dit, que d'ignorans, & que d'imposteurs, on n'y verroit plus, que des Disciples du saint Esprit par la lecture, par l'étude des divins Oracles; & conséquemment, on n'y verroit plus, que de bons Chrétiens. Assurément, la Metamorphose seroit heureuse! mais si le monde y gagnoit par l'endroit de l'édification & du bon exemple; de l'autre côté, quelle perte ne ferions nous point par la privation de tant de belles connoissances, de tant de riches

P R E F A C E.

ches découvertes, qui non seulement contentent une louable curiosité, mais même qui font d'un si grand avantage à la société civile.

Au reste, si mon Auteur est de bonne fois, s'il écrivoit par persuasion; & si, sur quoi j'aurois bien de la peine à décider, son ouvrage n'est point un jeu d'esprit, de deux choses l'une; ou il a été long tems dans l'erreur, ou il pratiquoit bien mal ce qu'il conseilloit aux autres; nous voyons dans son livre un homme, qui avoit été assés d'érudition, qui avoit voulu tout savoir, & qui avoit étudié à fond les sciences les plus difficiles, les Arts les plus mystérieux, & les plus cachés. Ainsi, en voyant Agrippa déclamer, invectiver contre les Disciplines, en montrer la sottise, & la vanité, vous reconnoissez avec plaisir, qu'il étoit

P R E F A C E

étoit peut-être le plus savant de son siècle, ou que du moins ceux l'égalent pour l'étendue, & pour la diversité de l'érudition.

C'est là à mon sens le meilleur endroit de cette production d'esprit: l'Auteur l'a composée dans la vue d'établir, que toute science est fautive, dangereuse, que le plus sûr est d'ignorer tout, & le lecteur, en la parcourant apprendra quantité de choses, qu'apparemment il ne savoit pas. On pourroit donc dire, que cette Declamation, que cette espèce de sermon en faveur l'ignorance Universelle, est une Ecole, une Bibliothèque en raccourci, où il est facile de prendre la teinture de la plupart des sciences, & des Arts.

A présent, pour rendre compte, en peu de mots, de ma Traduction, j'avoue ingénument, que je plaifante mon Auteur, & que je fais de mon mieux

P R E F A C E.

mieux pour le tourner en ridicule, deux raisons m'ont porté à prendre ce parti-là: l'une, la nature du sujet si absurde, & si risible en soi-même, que je me serois condamné d'impertinence, si je l'avois tourné sérieusement. L'autre raison, la voici: mon Original étant d'un style sec, aride, diffus, depourvu de tout agrément, & sur tout, plein de redites; une Traduction littérale, sérieuse, & faite dans l'intention, du moins apparente de l'Auteur eût été, à ce que je croi, quelque chose de bien dégoûtant, & de bien ennuyeux; j'ai donc tâché d'égayer ma matière, & sans perdre de vue le sens du Declamateur, je le fais parler avec le plus d'enjouement, qu'il m'est possible. Peut être me trouvera-t-on quelque fois trop libre dans les idées, & dans les expressions: mais, outre que un Ecrivain

* 5 doit.

P R E F A C E.

doit, autant que cela se peut, se conformer à tous les goûts, ce n'est au fond qu'un badinage de plume; faisant ici une déclaration sincère, que le cœur, & le sentiment n'y ont nulle part.

Je dois aussi avertir, qu'ayant eu à travailler sur une édition extrêmement defectueuse, la correction n'est pas ce qui m'a donné le moins de peine, ni ce qui m'a emporté le moins de tems! Il y a peu de pages, où je n'aie été obligé de deviner; & je n'oserois me flater que j'aie toujours rencontré juste.

Quant aux deux Dissertations, l'une sur la préminence de la femme; & l'autre sur le mariage, Agrippa y emploie tous les ressorts de son génie outré, pour mériter les bonnes grâces du beau sexe. Si cet Avocat parloit avec autant de solidité, que de zèle, son plaidoyer seroit fort
hu-

P R E F A C E

humiliant pour nous autres hommes
mais la vérité, fondée en raison, &
en expérience, n'est que trop de no-
tre côté; & tant que nous serons
à l'abri d'un si bon rempart, nous
n'avons rien à craindre. D'ailleurs,
vouloir montrer, que la femme a plus
de noblesse, & plus de dignité, que
l'homme, par la raison que elle été
faite, & formée la dernière, n'est
ce pas là un sophisme pitoïable, &
qui se détruit par soi même? si ne-
anmoins il m'est permis de dire mon
sentiment sur une telle thèse, je croi
que dans notre espèce le mâle, &
la Femelle n'ont rien à se reprocher,
& que, parlant en general, les deux
sexes sont également capables de tout
bien, & de tout mal. Pour le ma-
riage? c'est à ceux qui ont eu le
bonheur, ou le malheur de s'y em-
barquer à examiner la question; &
s'il falloit décider à la pluralité des

PREFACE

voir, si je disois, que la négative
l'emporteroit de mille contre un di-
rois-je trop ?

F I N

LES

LES LIEUX COMMUNS, OU
LES

CHAPITRES

DE CE QU'IL FALOIT
TRAITER.

<i>chap.</i>		<i>pag.</i>
I	<i>Des Sciences en General.</i>	207
II	<i>Des Elements des Lettres.</i>	227
III	<i>De la Grammaire.</i>	236
IV	<i>De la Poësie.</i>	259
V	<i>De l'Histoire.</i>	272
VI	<i>De la Rhetorique.</i>	290
VII	<i>De la Dialectique.</i>	308
VIII	<i>De la Sophistique.</i>	319
IX	<i>De l'Art de Lulle.</i>	331
X	<i>De la Memoire artificielle.</i>	333
XI	<i>De la Mathematique en general.</i>	336
XII	<i>De l'Arithmetique.</i>	338
XIII	<i>De la Gnomancie.</i>	340
		XIV

I N D E X.

XIV	<i>De l'Aleatoire, ou du jeu de hasard.</i>	342
XV	<i>Du sort de Pithagore.</i>	345
XVI	<i>Encore de l'Arithmetique.</i>	348
XVII	<i>De la Musique.</i>	351
XVIII	<i>Des danses, & des chœurs.</i>	366
XIX	<i>De la Gladiatoire.</i>	375
XX	<i>De l'Histronique, ou Badinage.</i>	377
XXI	<i>Du Rhetorisme.</i>	380
XXII	<i>De la Geometrie.</i>	383
XXIII	<i>De l'Optique.</i>	383
XXIV	<i>De la Peinture.</i>	394
XXV	<i>De la statuaire, & de la Plastique.</i>	398
XXVI	<i>De la speculaire, ou l'Art des Miroirs.</i>	404
XXVII	<i>De la Cosmimetrie.</i>	408
XXVIII	<i>De l'Architecture.</i>	416
XXIX	<i>De la Metallaire.</i>	424
XXX	<i>De l'Astronomie.</i>	430
		XXXI

I N D E X.

XXXI	<i>De l'Astralogie Judiciai- re.</i>	449
XXXII	<i>Des divinations en Gene- ral.</i>	479
XXXIII	<i>De la Physiognomie.</i>	481
XXXIV	<i>De la Metoposcopia.</i>	483
XXXV	<i>De la Chiromancie.</i>	484
XXXVI	<i>Encore une fois de la Geo- mancie.</i>	489
XXXVII	<i>De l'Aruspice.</i>	491
XXXVIII	<i>De la speculatoire.</i>	495
XXXIX	<i>De la somnispicie.</i>	496
XL	<i>De la Fureur.</i>	502
XLI	<i>De la magie en General.</i>	508
XLII	<i>De la magie Naturelle.</i>	509
XLIII	<i>De la magie Mathemati- cale.</i>	514
XLIV	<i>De la magie Venefique.</i>	517
XLV	<i>De la Goecie, & Necra- mancie.</i>	524
XLVI	<i>De la Theurgie.</i>	536
		XLVI

I N D E X

XLVII	De la Cabale.	539
XLVIII	Des prestiges.	554
XLIX	De la Philosophie Naturelle.	562
L	Des principes.	566
LI	Du Monde.	569
LII	De l'Âme.	574
LIII	De la Métaphysique.	605
LIV	De la Philosophie Morale.	617
LV	De la Politique.	644
LVI	De la Religion en General.	666
LVII	Des Images.	678
LVIII	Des Temples.	694
LIX	Des Fêtes.	702
LX	Des Ceremonies.	710
LXI	Des Magistrats de l'Eglise.	724
LXII	Des sectes Monacales.	746
LXIII	Du Putanisme.	760
LXIV	Du Maquerellage.	790
LXV	De la Mendicité.	830
LXVI		

K N I D E XI.

LXVI	De l'Economie en General.	848
LXVII	De l'Economie particuliere.	854
LXVIII	De l'Economie Roiale, ou Aulique.	871
LXIX	Des Grans de la Cour.	878
LXX	Des Roturiers de la Cour.	889
LXXI	Des dames de la Cour.	900
LXXII	Du negoce.	911
LXXIII	De la questure.	926
LXXIV	De l'Agriculture.	930
LXXV	Des Paturages.	932
LXXVI	De la pêche.	937
LXXVII	De la Chasse.	939
LXXVIII	De l'Agriculture.	954
LXXIX	De l'Art Militaire.	966
LXXX	De la Noblesse.	982
LXXXI	De l'Art Heraldique.	1055
LXXXII	De la Medecine en general.	1070
		LXXXIII

I N D E X.

LXXXIII	De la Medecine pratique.	1081
LXXXIV	- - l'Apoticairerie.	1134
LXXXV	- - la Chirurgie.	1145
LXXXVI	- - l'Anatomistique.	1148
LXXXVII	- - la veteranaire.	1150
LXXXVIII	- - la Dietaire.	1153
LXXXIX	- - l'Art de Cuisine.	1157
XC	- - la Chimie.	1172
XCI	Du droit , & des lois.	1186
XCII	- - droit Canonique.	1199
XCIII	De l'Art de la plaidoirie.	1212
XCIV	- - l'Art du Notariat, & de la procure.	1216
XCV	- - la Jurisprudence.	1219
XCVI	- - l'Art des Inquisiteurs.	1224
XCVII	- - la Theologie scolasti- que.	1240
XCVIII	- - la Theologie Interpre- tative.	1255
		XCIX

I N D E X.

XCIX De la Theologie Prophe-
tique. 1266

C De la parole de Dieu.
1290

CI Des maîtres des sciences.

1314

CII Digression pour l'Eloge
de l'Ane. 1338

CQN.

CONCLUSION de L'OUVRAGE.

Parmi les Dieux, il n'y en a aucun-
que Momus ne plaïsante.

Parmi les heros, Hercule en veut à
tous les monstres.

Parmi les esprits Infernaux, Pluton
Roi des enfers, se met en colere con-
tre toutes les ombres.

Entre les Philosophes, Democrite rit
de tout,

Heraclite au contraire pleure de tout.
Phitthias ignore tout.

Et Aristote s' imagine, qu'il fait tout.
Diogène meprise tout.

Ici Agrippa n'epargne personne, il
ne fait grace à rien.

Il meprise, il fait, il ne fait point,
il pleure, il rit, il se fâche, il pour-
suit, il censure tout.

Il est à la fois, Philosophe, Diable,
Heros, Dieu; enfin Agrippa est tout.

F I N.

HEN-


HENRI CORNEILLE

A G R I P P A

DE NETTESHEIM,

SALUE TRES HUMBLEMENT
LE SIEUR AUGUSTIN
FOURNIER, ILLUSTRE,
CITOIEN DE GENE.

MONSIEUR.

ans prétendre blesser v^{otre} Modestie, je debute par vous declarer que vous êtes un parfaitement bonnête homme ; Et en suite je viens au fait. Comblé de ces bontez qui me rendent toujours insolvable à v^{otre} égard, j'ai cherché dans ma tête les moiens de vous marquer ma reconnoissance. J'ai examiné par quel services , par quelle veneration, par quel gage, par quelle industrie du mon esprit, je pourrois vous faire conoître sûrement combien je vous suis devoüé.

Mon premier dessein étoit de vous of-
A frir

frir quelque beau & grand present, car sans vous trop encenser, Monsieur, vous êtes digne des plus belles & des plus grandes choses. J'avois donc en-vû de vous dedier des Ouvrages sur les secrets les plus profonds des Sciences Divines & Humaines; mais qui fussent écrits avec tous les ornemens du stile, avec la plus riche dignité des sujets; & avec des Sentences les plus judicieuses & les plus solides.

Mais chez moi le Genie & l'Erudition ne repondent nullement à un dessein si vaste & si sublime. D'ailleurs, ne possédant point la Rhetorique, & n'ayant rien moins que les graces du bien Dire, je ne pourrois marcher que tres lentement dans l'exécution d'un tel projet. Je n'ai donc rien à donner dans l'ameublement de mon Ame, qu'une crasse & insigne ignorance. De plus, Monsieur, j'ai l'Esprit tellement abâtardi par la rigueur de ma mauvaise fortune, que, comme Hecube, cette ancienne & dernière Reine de Troie, je suis presque Metamorphosé en chien: mes forces sont épuisées; je ne sai plus ce que c'est, que de dire du bien; & tout le secours que la Memoire me fournit, tend à mordre, a-
abo-

D E D I C A T O I R E. §

aboïer en gros Matin, à mander, & à dire des injures.

Dans cette disposition d'ame, j'ai composé depuis peu un assez gros volume; & je lui ai donné pour Titre, De l'Incertitude & de la Vanité des Sciences. Là j'ai aboïé si fort contre cette Gigantomachie des Sciences & des Arts; j'ai mordu si sanglamment tous ces robustes & vigoureux Chasseurs, qui courent après le Savoir & l'Erudition, que toutes les fois que je relis mon Ouvrage, j'admire qu'un homme puisse être si absolument changé en Chien, qu'il ne lui manque de l'Espece Canine que la seule Flaterie, laquelle rien ne soit plus nécessaire à un homme de Cour.

Ainsi, Monsieur, afin qu'on ne croie pas que j'aie renoncé au respect, & à la considération, dont je suis pénétré pour votre personne, ne pouvant, pour proportionner mon offrande à votre Mérite, vous faire des presens féconds, & tirés du Trésor des Sciences, je vous adresse au moins, en témoignage de mon attachement, cette Declamation Cinique, qui sort du Magasin de mon ignorance & de ma mauvaise humeur. Oui, c'est à vous, Monsieur, que

je dedie & que je consacre cette bizarre production de ma plume ; je vous la donne, & je vous prie de la regarder, comme vous appartenant en propre.

Le public conoitra par là combien j'ai d'estime & d'attachement pour vos belles qualitez, mais vous verrez en même tems comment vous vous êtes aquis en moi, un Gardien vigilant, une Sentinelle alerte, un Soldat hardi & entreprenant ; enfin, un brave & vaillant Capitaine. Car premierement, comme d'un donjon fort élevé je découvre de loin les Ennemis, & j'annonce leur venue, afin que les Citoiens des saintes & diuines lettres se retirent & se mettent en sureté. En suite, pour leur salut Commun, je m'expose courageusement à être déchiré & mis en pièces. Enfin, allant le premier au feu, je me bats de près & à toute outrance.

Cependant, loin que dans une conduite si déterminée, l'Envie me fasse peur, je suis persuadé que tous les Sentez doivent m'avoir Obligation : car enfin, c'est pour le service & pour l'utilité du Public, que je me fais à la fois, Sentinelle, Soldat, & Combatant : j'annonce & j'attaque ces dangereux Ennemis, qui mettent en peril
le

DEDICATOIRE. 5

le Salut des bonnes Ames, & qui plus est, je m'érige en Capitaine & en Guide de ceux, qui sortant du labirinte des Sciences Humaines, tendent vers la forteresse de la Verité.

Agrées donc, Ami, qu'on ne sauroit trop cultiver, agrées cette Declamation, quelle quelle soit, & soiez en le Maître. Car, pour peu que vous aimiez les Chasseurs & les Chiens, il ne se peut pas, i'en suis sur, que l'Ouvrage ne vous soit fort agreable. Pour moi, me metaphorphosant à present du Cbien en Crocodile, ou en Dragon, ou autre Serpent qui jette le feu par la gueule, je mettrai la dernière main à ma Pi-rogaphie: C'est un Ouvrage qui parottra tout neuf dans nôtre Siecle; mais qui ne sera utile qu'à quelque fameux Ravageur de l'Univers. Après avoir publié ce livre-là, je m'arroserai d'eau benite, je me laverai dans le Courant d'un Fleuve, pour, en quitant tous ces Masques de fatalité, pouvoir rentrer dans mon Espece, & reprendre la forme humaine: car je craindrois qu'à force de Pitagoriser, & de me changer en tant de Bêtes différentes, j'en'eusse à la fin le sort de Luciën & d'Apulce; & que je ne fusse transformé en

LETTRE DEDICATOIRE.

*Ane Philosophant. Pour vous, Mon-
cher Monsieur, je vous souhaite des jours
entièrement heureux. Adieu, & quand
vous me ferez l'honneur de lire mon Ou-
vrage, souvénés vous, que le plus grand
bonheur de la Vie, c'est de ne rien sa-
voir.*

HEN.

HENRI CORNEILLE

AGRIPPA

AU LECTEUR.

Pour peu que vous aimiez l'Etude, Mon cher Lecteur, ne trouvez vous pas qu'il y a dans mon fait beaucoup de grandeur d'ame; une hardiesse tout extraordinaire; enfin ne vous paroiss-je pas presque un second Hercule? Quoi! Oser prendre les Armes contre cette *Gigantomachie* universelle de toutes les Sciences & de tous les Arts? Moi seul entre les Mortels defier d'entrer en Lice ce nombre innombrable de Gens forts & robustes, cette infinité de Sansons, qui comme des Chasseurs courent ardemment après le savoir & l'Erudition?

Dans quel affreux embarras ne me suis-je pas plongé? Je prévois qu'il me faudra essuier le fremissement & la fu-

reur des Docteurs sourcilleux, des Savans licentiez, des graves & venerables Maîtres; j'aurai à soutenir les efforts des Bacheliers, tout le zèle, tout le feu de l'Ecole; & pour la bonne mesure, toute la Mecânique se soulevant, tâchera de m'accabler.

Mais aussi vous ne sauriez en disconvenir, Ami Lecteur, si par une réussite des plus glorieuses, je mets par terre cette foule prodigieuse d'Ennemis, le nom d'Agrippa ne deviendrait-il pas aussi fameux, que dis-je? Ne serait-il pas infiniment plus célèbre, que si j'avois assommé d'un coup de massue le Lion de Némée; brûlé l'Hydre de Lerne, tué le Sanglier d'Erimante; pris dans la forêt de Menale cette rare Biche, dont les cornes étoient de pur or; percé de fleches à travers les nuées les Oiseaux Stymphalides; étouffé Antée entre mes bras? Ne serai-je pas plus admirable, que si j'avois planté des Colonnes & des bornes dans l'Océan; vaincu le Gerion à trois têtes; chassé les Boeufs, étranglé un Taureau, vaincu, dans un Duel l'invincible Achelaus; emmené par force les chevaux de Diome-

mede ; trainé Cerbere par une chaîne ; pris les pommes d'or des Hesperides ; & autres semblables Exploits, par les quels Hercule a si fort illustré ses dangers & ses travaux ? Oui, sans doute, je prétens mériter tout au moins la même gloire. Car il n'étoit point d'entreprise plus périlleuse, ni plus pénible, que celle de terrasser & d'exterminer tous les Monstres de Palestres & de Colléges. Etant entouré d'une Armée d'Ennemis tres-puissans, je vois clairement & comme si la chose étoit déjà, que je me suis embarqué dans une Guerre des plus sanglantes, des plus ruineuses ; & que je dois me préparer à soutenir de violens combats.

Oh ! combien de Machines & de ressorts mes redoutables Antagonistes vont faire jouer contre moi ? Quels efforts ne feront ils point pour m'accabler ? A quel torrent d'injures & de Calomnies ne dois-je pas m'attendre ? Sur tout les Grammairiens *pouilleux* feront rage ; & par leur Art Etimologique, ou Anagrammatique, du nom Agrippa, ils forgeront celui de *Podagrique*, ou de *Vieux gouteux*. Les Poëtes,

A 5

fra-

fraperez d'étonnement, me nommeront dans leurs vers, le *Momus Moderne*, ou le *Bouc d'Esopo*. Les Historiens, grands inventeurs de sottises, me diffameront, plus que si j'étois un Pausanias ou un scelerat d'Erostrate. Les Orateurs bruyans, d'un œuil étincellant, d'un visage terrible, avec leurs mots à échasses, leurs périodes suffoquantes, & gesticulant comme des possédés, ne manqueront pas de declamer, d'invectiver contre moi, comme contre un Criminel de Leze Majesté divine & humaine. Les *Memoriographes* monstrueux me rempliront la Cervelle de spectres & de phantômes. Les Dialecticiens belliqueux lanceront contre moi une infinité de traits du Carquois de l'*Argumentation*. Les Sophistes, avec ce flux de langue, qui leur fait soutenir le oui, & le non, par leurs noeux indissolubles, & qui sont comme une espee de bride, me fermeront la bouche, & me rendront interdit. Le barbare *Laliste* par ses termes ridicules & par ses solecismes me rendra fou. Les Mathématiciens impies me bannissant du Ciel & de la Terre, par dessus le Marché

met-

mettront ma tête à prix. Les Arithméticiens *Atomographes*, assemblant, & animant contre moi tous les Usuriers, me citeront en reddition de Comptes; & me forceront à paier ce, que je ne dois point. Le Jouëur opiniâtre m'obligera à me pendre. Le Pitagoricien forcier calculera ses nombres de malheur. Le Geomancien avec ses points décrira la prison & la Tristesse, qui sont les figures maudites. Le Musicien *Muktitone*, ou à plusieurs tons, me chantera dans les carfours comme un objet de moquerie, & par le concert discordant de trompes, de bassins, de poëles de Chaudrons &c. ils feront à mon honneur & gloire un plus horrible Charivari, qu'on n'en ait jamais fait pour le Mariage des Vieilles Gens. Les *Dames Pompeuses* & magnifiquement parées ne voudront plus me souffrir au Bal, ni au Ballet. Les belles filles me repousseront rudement, quand je me présenterai pour le baiser du Salut. Les servantes *Caquetuses* riront de moi dans leur babil, comme d'un Chameau dansant.

Le Baladin & le Comedien me jouiront

A 6

ront

ront publiquement sur le Theatre, & divertiront les Spectateurs à mes dépens. Le Gladiateur, le Breteur à cent bras fendra sur moi à droite & à gauche. Les Geomètres embarrasiez, jettant sur moi des cercles triangulaires & quadrangulaires, me tiendront en leur puissance, comme étant pris & arrêté par des noeux Gordiens. *L'Opticien* vain & inutile, me fera paroître dans un portrait ou dans une statue, en peinture, ou en Sculpture, plus laid qu'un magot plus difforme & plus hideux qu'un Therfite. Les *Cosmimetres*, ou Mesureurs du Monde, Gens errans & vagabonds, me relegueront jusqu'aux Sauromates & jusqu'à la Mer Glaciale.

L'Architecte Dédaléen, creusant sourdement par les machines inexpugnables, me fera tomber dans un souterrain d'où, quelque peine que je me donne, je ne pourrai pas mieux sortir, que d'un parfait labyrinthe. Le *Métallaire*. Stigien, ou infernal me condamnera aux Mines. Les Astrologues, ces Arbitres du Destin, menaceront de la corde & de la potence; ou par un mouvement circulaire & *Labile* des Globes
Céles,

Celestes, ils m'empêcheront de monter au Ciel. Les Devins, race naturellement menaçante, me prédiront toute sorte de malheurs. Le Phisionomiste importun me diffamera auprès du beau Sexe, m'accusant de froideur, d'impuissance; enfin, me peignant chez les Dames, comme un Lâche & mauvais Champion dans la lice de Dame Venus. L'extravagant Metroposcope, ou Diseur de bonne Avanture, examinant mes traits, prononcera avec une gravité décisive, que je suis un Ané entêté : le *Chiromancien*, *prediseur* de l'Avenir me regardant dans la main, ne m'annoncera rien que de sinistre. l'Inspecteur des entrailles ne fera sur mon sort que des présages tristes & fâcheux.

Le *Speculateur* de prodiges, prodigieux lui même, fera tomber sur moi les flammes vangeresses de Jupiter, & les feux de sa foudre présageante. l'*Omiropole* ténébreux, ou qui ne se plaît que dans les ténèbres, me fera peur par des semures, des lutins, des loup garroux, & par tous ces Esprits malins, qui, suivant la sotte & plaisante credulité du

Vulgaire, courent la nuit sous des figures épouvantables. Le Prophète furieux me trompera par l'ambiguïté de son Oracle. Les mages miraculeux, me metamorfoseront comme un autre Apulée, ou comme Lucien, en bête à longues oreilles: encore patience si je devenois un Ane d'or; mais ils seroient assez vindicatifs pour ne faire de moi qu'un Ane *merdeux*. Le noir Goëticien me poursuivra par des spectres & par des ombres. Le *Theurge* sacrilege me consacra la tête *es Coracas*, ou peut être pour les *Gloaques*. Les Cabalistes châtrez me donneront la malediction qu'ils nomment *Detrañtim*. Le *prestigiateur*, on faiseur de ces prodiges, qui ne sont que des Contes de Vieilles, me représentera comme un *Acephale*, ou comme un Eunuque. Les Philosophes contentieux me mettront en pieces par la chicane, & par la dispute opiniâtre de leurs opinions.

Les Pitagoriciens, Charlatans enverront ma pauvre Ame dans un Crocodile, ou dans un Chien. Les Ciniques, gens sales & mordans, m'enfermeront dans un Tonneau, ou dans un Sépul-

Sépulcre. Les Academiciens , secte contagieuse & pestiférée , pour me plonger dans le *Cocuage* , crieront que le Mari doit partager sa femme avec ses Amis. Les Epicuriens , gointres & gloutons me feront crever de débauche. Les Peripateticiens impies , dépouillant mon Ame de son Immortalité , m'ôteront les joies du Paradis. Les Stoiciens Austeres & *Apatiques* , étouffant en moi toutes les passions humaines , me changeront en pierre & en caillou. Les Metaphisiciens , grans Diseurs de rien ; & Philosophant sur ce qui n'est point , & qui ne sera jamais , me feront tourner la Cervelle avec leurs paradoxes. Les *Ethiciens* , ou Moralistes Censeurs , m'accusant de crime capital , me feront mettre dans les cent Tables. Le législateur politique me declarera inhabile à toutes les Charges. Le Prince voluptueux me chassera de la Cour. Les Grans ambitieux me priveront de leur credit. Le peuple insensé , courant après moi dans les rues , me désolera par ses outrages. Phalaris , ce furieux & terrible Tiran , m'ensévelira tout vivant dans son Taureau embrasé. Les
Oli-

Oligarchiques, ou populaires factieux me condamneront, au Bannissement. La populace impetueuse, & méchante bête à plusieurs têtes, m'intenant un faux & injuste procès, me fera périr. Toutes les Républiques, dans la disgrâce & dans la calamité, m'imputeront le crime de *félonie* & de trahison.

Les prêtres, *Engeance* fort sujette à l'Avarice, me défendront d'approcher du saint Autel. Les Enfroquez, Hipocrites outrageux, sous le beau masque de zèle & de Devotion, me déchireront dans leurs Chaires, & dans leurs sermons. Les Papes tout puissans, me refusant le pardon de mes pechez, me destineront au fagot éternel.

Les Courtisannes lubriques me menaceront de la galle Francoise, ou Maladie Venerienne. Le Maquereau *Harpagon*, & la Marquerelle jvrognesse escamoteront tout ce que j'aurai dans ma bourse. Les gueux, couverts d'ulceres me fermeront la porte de l'Hôpital. Les Guéteurs *Girovagues*, ou vagabons, m'offriront le feu sacré, & le mal de la Rage; & apres m'avoir donné ces maux-là, loin de me guerir, ils me refu-

refuseront leurs Indulgences. l'Econome, peu fidele, m'endettera au Marché.

Le Pilote blasphémateur, me précipitera dans un abîme, ou me fera périr contre quelque rocher. Le Marchand scelerat après m'avoir mis bien avant dans ses dettes, m'abîmera par ses usures: Le païeur enclin à dérober, me volera ma folde. Les laboureurs avec leur rusticité ordinaire, me refuseront l'entrée de leurs agreables jardins. Les Bergers oisifs m'abandonneront aux loups. Le pêcheur, qui rode sur les eaux, me tendra quelque part un hameçon bien caché. Le Chasseur, à grans cris fera fondre sur moi ses chiens & ses Oiseaux de proie. Le Soldat, puissant par ses armes, & dont l'Epée fait tout le Droit, me dépouillera nû comme la main.

Les nobles vêtus de pourpre me degraderont de leur ordre. Les Herauts avec leur cotte d'armes, m'ôteront les images de mes Ancêtres, & quand on fera cette sorte de Cavalcade, ou *Ebervalerie* qu'on appelle *Tournois*, ils crieront à pleine voix, que je ne suis qu'un

qu'un *Collecteur de Village*. Les *Médecins Scatophages*, ou *Tatesmerde*, m'arroseront d'urine, & me parfumeront des excréments de leurs malades. De ces *Charlatans meurtriers*, l'un causeur & *Chicaneur* comme un *Logicien*, pendant qu'il perdra le tems à disputer sur les causes de mon mal, m'empêchera de prendre le remède dans son tems : l'*Empirique temeraire*, par une expérience douteuse, me mettra en danger de Mort : le *Methodique trompeur*, en différant les remèdes, prolongera la Maladie ; & la fera durer pour son profit : Les *Vilains Apoticaire*s m'épuiseront par leur *Operation Clisterieuse*, & de *visé au trou*. Les *Chirurgiens Ouvriers experts & habiles à Deviriliser* un homme, tâcheront de m'arracher les dents, & de me couper ce que vous savez. Les *Anatomistes cruels* demanderont à faire la dissection de mon corps plein de vie. Le *salé Voiturier*, en m'égarant, me renfermera dans quelque endroit, d'où je ne pourai me tirer ; & par la poussière qu'il fait avec ses quatre chevaux, il me fera perdre les yeux. Le *Guerisseur à Diète*, prévaricateur,

teur, & qui, comme la plûpart des Medecins de l'Ame, fait tout le contraire de ce qu'il dit, me fera mourir de faim.

Le Cuisinier, toujours alteré, me servira une soupe insipide, & degoutante. Le Chimiste prodigue me défendra d'être riche; il m'interdira le *Soufflage* & les fourneaux. Les Juristes inexpugnables m'assommeront avec leurs gros & prodigieux Volumes de Gloses. Les Legistes fastueux me chargeront du Crime de Lèze Majesté. Les Canonistes arrogans m'excommunieront avec des execrations affreuses. Les Avocats, à l'ame litigieuse & plaidante, me jetteront pour le moins, six cens calomnies sur le corps. Le Procureur, fourbe & de mechante foi, trahissant ma cause, s'entendra avec ma partie. Le Tabellion, ou Notaire suspect, me fera une insigne fausseté. Le juge inexorable me fera perdre mon procès; & qui plus est, il me refusera ce qu'ils nomment, les *Apôtres d'Apel*. Le Chancelier *Archiscribe* & Magistrat imperieux me fera déchoir de mon rescrit, & ce demi Souverain annulera, & casse-

cassera mes lettres du Prince. Les *Theopistes*, les Theologiens Scolastiques, peuple Opiniâtre & d'un entêtement à ne jamais démordre, ne manqueront point de *Criaillet* contre moi, à l'*Heretique*, ou ils me forceront à embrasser leurs fausses & superstitieuses Imaginations. Messieurs *Magistri nostri*, nos *Mattres* crieront à plein gosier, & comme des enragez, qu'on doit m'obliger à chanter la palinodie, à me retracter; & les Atlas de la Sorbonne me proscrireont par leurs grans *Seaux*.

Vous voïez donc, Lecteur *Benevole*, en quels risques, en quels perils je me suis embarqué. Cependant, j'espère conjurer tous ces orages, je me promets de tenir ferme contre ces assauts, si vous vous mettez à la lecture de cet ouvrage ci sans haine, & sans envie avec un sincere attachement à la Verité; & sur tout, avec un esprit degagé de toute prévention. D'ailleurs, j'ai un autre moïen pour me soutenir invinciblement dans cette terrible *Defensive*, c'est la parole de Dieu: je m'en servirai d'une maniere intrépide;

de , & elle sera mon Ecu , mon Bouclier contre tous les coups, qu'on voudra me porter. Si c'est même une nécessité, moi qui volontairement & de bon cœur, me suis attiré tant d'Ennemis pour la gloire de cette divine parole, je perirai plutôt que de l'abandonner.

Je dois encore vous instruire sur un autre point, Seigneur lecteur: Quand j'ai formé le dessein d'entreprendre ce pénible travail, ce n'a été nullement par des motifs de haine, d'ambition, ni de ruse: l'envie de faire triompher l'Erreur; un desir sacrilege; l'arrogance d'un Cœur scelerat; enfin, rien de criminel n'est entré dans mon projet. Quel but croïez vous donc que je me sois proposé? ça été uniquement la défense de la meilleure & de la plus juste de toutes les causes. Car j'attaque ici quantité de Gens, qui, enflés d'orgueil par l'aquisition des sciences & des Disciplines humaines, poussent l'insolence jusqu'à dédaigner le stile des Lettres Sacrées, & les Ecritures Canoniques du saint Esprit. Le fondement de ces doctes Aveugles, c'est que le livre de
la

la Revelation n'a rien de commun avec les fleurs de la Rhetorique, avec les forces du Sillogisme, ni avec tous les signes de la persuasion; sa solidité consistant simplement dans la pratique de la vertu & dans une Foi nue & depouillée de tout raisonnement. Sur ce pié-là donc ces savans orgueilleux regardant l'Ouvrage du Saint Esprit, comme la production d'Ecrivains grossiers, ignorans & idiots, le rabaisent & n'en font point de cas, ce qu'il y a de pire, c'est, que les autres participant à cette Contagion là, entrent dans le même éloignement & dans le même mépris. Il y en a, qui se croiant plus religieux que le commun, lors qu'ils font de grans efforts pour prouver & pour confirmer les loix de Jesus-Christ, les apuient plus par la doctrine & par la Morale des Philosophes, que par celles des saints Prophetes de Dieu, des Evangelistes & des Apôtres; quoi que entre les Philosophes & les Auteurs Inspirez il ait de la difference, comme du jour à la nuit.

De plus: dans plusieurs; & presque dans toutes les Ecoles de Theologie, quand

quand on initie les Disciples aux Misteres on les engage par serment à fuivre, avec une entiere & aveugle soumission d'esprit un Aristote, un Boëce, un Thomas d'Aquin, un Albert dit le Grand; que sai-je? Au Docteur qui est l'Ange Tutealire, l'Oracle, & comme le Dieu de l'Ecole, où on étudie; on les fait, dis-je, jurer que jamais ils ne s'opposeront en rien à la Doctrine du Maître Patron: si bien que quand quel-cun s'en ecarte seulement de la largeur de l'ongle, ils se decrient aussi tôt, ils le diffament comme un Heretique scandaleux, comme un Impie qui blesse les oreilles devotes; enfin, comme un homme qui n'est bon qu'à bruler.

Il est donc d'un brave Chrétien d'attaquer ces Geans temeraires, ces dangereux Ennemis de l'Ecriture Sainte; il faut les forcer dans leur Camp & dans leurs Retranchemens. On ne peut trop faire conoître l'horrible aveuglement des Mortels, qui par un si grand nombre de Sciences & d'Arts, tels que sont, par exemple, la cuisine, le putanisme, le Maquerellage, & plusieurs

seurs autres de la même force, & de plus, avec tant de Gens qui sont les Inventeurs & les Maîtres de ces Disciplines, sont toujours hors du chemin de la Verité.

Il faut faire voir quelle audace, quelle arrogante presumption il y a de préférer les Ecoles des Philosophes à l'Eglise de Jesus-Christ, de mettre les opinions humaines, non seulement sur la même ligne que la parole de Dieu; mais même au dessus des Lettres Sacrées. Enfin, il faut montrer quelle violence impie, quelle tyrannie irreligieuse c'est d'assujettir, de captiver les Esprits des Etudiants sous la domination de certains Auteurs; ôtant par là aux Disciples la liberté de chercher le Vrai, & de s'y conformer.

Tout cela donc étant si certain & si évident qu'il n'est pas possible d'y contredire de bonne foi, vous me pardonnerez, Mon cher lecteur, si je declame librement, & peut-être avec trop d'aigreur contre certains genres de sciences, d'Arts, de Disciplines: & si mon zèle & mes bonnes intentions m'échauffent quelquefois jusqu'à l'empportement. Voilà ce que j'avois à vous dire: Adieu.

DIS-

**DISCOURS ABREGE SUR LA NO-
BLESSE ET L'EXCELLENCE
DU SEXE FEMININ, ET DE
SA PREEMINENCE SUR
L'AUTRE SEXE.**

P A R

**HENRI CORNEILLE
AGRIPPA DE NETTESHEIM.**

Ouvrage revû & corrigé par cette
derniere Edition.

L E T T R E

**AU TRES ILLUSTRE SEIGNEUR
MAXIMILIEN TRANSILVAIN
CONSEILLER DE L'EM-
PEREUR.**

C H A R L E V.

Par Son Tres-Humble Serviteur
HENRI CORNEILLE AGRIPPA.

Il y a près de vingt ans, Splen-
dide & Magnifique Maxi-
milien, qu'ayant été hono-
ré d'une Chaire au Colleg-
de Dole dans la Comté de Bourgo-
gne, j'interpretois ; j'expliquois avec
une grande admiration de tout le Mon-
de,

de, le livre de Jean Capnion de *Verbo Mirifico, de la parole Merveilleuse*, à l'honneur de la divine Marguerite, nôtre auguste Princesse, faisant dans mon explication un tres beau Discours sur ses louanges & sur son Eloge.

Dans ce tems là, la plû-part des premiers & des Principaux de la Ville, entre autres, Simon Verner, qui ne vous est pas inconnu, Doien de l'Eglise de Dole & Vice-Chancelier du College, me pressoient de dédier publiquement quelque ouvrage à cette même Heroïne. Ils me prioient tous jusqu'à se rendre importuns, ils m'écrivoient des lettres pressantes; enfin, ils ne cessoient de me répéter qu'en cela, je ferois un extrême plaisir à Son Altesse Serenissime. Sur cela, regardant comme un crime, de me roidir contre les instances de gens d'un tel merite, & de rejeter leurs prières, me faisant encore un plus grand scrupule de mépriser la faveur & les bonnes grâces d'une telle Princesse, je consentis à ce qu'on demandoit de moi.

Dans cette résolution là je cherchai un sujet; & celui que je choisiss fut de
la

la Noblesse & de l'Excellence du Beau Sexe. Je traçai donc le plan de mon dessein, jugeant que je ne pouvois rien de plus convenable à une Princesse qui l'emporte infiniment en mérite sur toutes les Dames illustres de notre siècle ; & qu'on regarde comme un *Modèle* incomparable de la Noblesse & de l'Excellence de son sexe. D'ailleurs, produisant cette preûve vivante de ma Thèse, & mettant cette petite pièce sous la protection d'une Patrone si puissante, je ne doute point que l'Ouvrage n'ait beaucoup de force, qu'il ne soit d'une grande autorité contre ces teméraires Ecrivains, qui n'épargnent rien pour rendre les femmes méprisables.

Pourquoi, me direz vous, Monsieur, ne vous êtes vous point encore acquité du vœu, que vous fîtes dès ce tems là à Son Altesse serenissime ? Doit on s'en prendre à la distance du lieu, à l'écoulement du tems, à une légèreté d'esprit, au changement de résolution, à la difficulté de la matiere ? enfin, ne vous êtes vous point cru assez de génie

B 2

pour

pour manier ce sujet-là comme il faut ? Rien de tout cela : la seule calomnie d'un certain Catilinerus a causé ce long retardement. Vous verrez ce que c'est par ma plainte au Calomniateur, la quelle je vous envoie par la presente. Vaincu donc par cet Ennemi, & vraiment indigné de son hipocrisie, je supprimai ma production. Je ne voulus pourtant pas me servir de ce vase à chaux pour blanchir une autre muraille, quelque précieuse qu'elle pût être ; je résolus de ne faire honneur à personne de cette composition, ne desespérant pas que quelque jour ce *Livret* ne fut présenté à sa Maîtresse.

A present donc quæ je suis revenu en ce Pais-ci, j'ai cru juste de tenir ma parole ; & que, conformément à ma promesse, il étoit de mon devoir de ne pas differer d'avantage à offrir à la Princesse un Ouvrage qui lui appartient de droit par *Stipulation*, & par un voeu aussi juste, aussi equitable qu'on en puisse faire : ce qui m'a encore déterminé à ce parti-là, c'est de marquer à son Altesse Serenissime, que pendant ce long intervalle, je ne l'ai point oublié ; que
je

je n'ai jamais abandonné la fidélité, que je lui ai voüé; & qu'enfin la sceleratesse d'autrui n'a point prévalu sur la fermeté de mon esprit pour rendre à Son Altesse toute la justice due à la sublimité de son mérite, à ses vertus, & à ses éminentes qualitez.

Après cela, Monsieur, si, sage & prudent comme vous êtes, vous ne désapprouvez pas mon dessein, je publierai cette Production-ci, aussi bien que la meilleure partie de mes Ouvrages; bien persuadé néanmoins, que ce petit Traité est fort peu de chose, & que le stile en est tout à fait commun.

Cependant, quoi que j'aie fait ce petit Livre dans le premier feu de ma jeunesse, & que je ne l'aie repassé, qu'en courant, pour la correction de quelques endroits, comme vous pourrez voir dans cet Exemplaire-ci, je ne laisse pas de souhaiter, qu'aux dépens même de ma réputation, il soit offert à sa bonne Princesse, *de Maintenant comme d'Alors*, c'est le langage de ceux qu'on appelle Canonistes, qu'il lui soit, dis-je, présenté, en attendant qu'à présent, que je suis dans un âge plus meur, je travail-

B 3.

le

le à fond sur des matières plus sérieuses, plus élevées, & plus dignes de Son Altesse. Car je serois fâché que la Princesse jugeât de mon esprit par les bagatelles de mon ancienne occupation dans le cabinet : & si elle veut me faire l'honneur d'éprouver de quoi je suis capable, je prétens que ce soit dans des sujets de la plus haute importance, & qu'elle puisse faire usage de ma plume dans la Guerre & dans la paix.

C'est pourquoi, Monsieur, si quelqu'un enflé de son bel esprit, & pour mieux faire valoir son erudition, méprisant ma médiocrité, & n'ayant nulle reconnoissance pour nos efforts de tête, dédaigne ce fruit de nôtre travail ; & loin de le trouver louable, le calomnie le mord & le déchire, je le recommande à Votre Magnanimité : Soutenez le s'il vous plaît, Monsieur, & en même tems vous serez le Protecteur, le Défenseur du lustre de la Noblesse des femmes, & de la gloire de leur prééminence. De plus, si j'ai mis le Beau Sexe au dessus du nôtre, j'espère que le public me fera grace, en faveur de
l'au-

l'Auguste Princesse, à l'honneur de qui j'ai avancé un si grand Paradoxe : & sur tout, par ce que j'aurai fait imprimer mon Ouvrage, par le conseil, & sous la protection de Vôte Excellen-
ce. Adieu. *A Anvers, le quinzième d'Avril Mille cinq cens dixneuf.*

P. S. J'attens vôte Sentiment.

EPITRE DEDICATOIRE.

A LA DIVINE MARGUERITE

AUGUSTE

PRINCESSE TRES-CLEMEN-
TE DES BOURGUIGNONS
AUTRICHIENS,

HENRI CORNEILLE

AGRIPPA,

Tres-humble Salut.

J'ai entrepris, MADAME, avec au-
tant de courage que mes forces pou-
voient le permettre : mais non sans

B 4

quel-

quelque honte, de decrire une chose, jusqu'à present inouïe, & qui n'est pourtant pas contre la vraisemblance, c'est la Noblesse du Sexe Feminin, & la prééminence sur les Hommes. Il y a eu chez moi, je l'avoue, un long combat entre la hardiesse & la pudeur. Car si d'un côté je voulois renfermer dans un seul discours les loüanges presque infinies des Femmes, leurs vertus, & leur Excellence en beauté; d'autre part, je me representois qu'il y avoit de l'ambition & de l'audace à preserer ainsi les femmes aux hommes, & craignant qu'on ne regardât mon idée comme l'effet d'un esprit échapé, cela me remplissoit de honte & de confusion. Cette crainte étoit peut être d'autant mieux fondée, que, comme je ne pouvois assez m'en plaindre à moi même, très-peu d'Auteurs ont écrit à la loüange du Beau Sexe; mais jusques ici, du moins que je sache, pas un Ecrivain n'a osé donner aux femmes la superiorité de merite entre les deux Sexes. C'est pour quoi je trouvois, que c'étoit une ingratitude criante, ou plutôt une espece de Sacrilege, d'arracher,

aux

aux Dames les justes, les solides Eloges, qu'on leur doit, & contre la pure lumière de la conscience, les priver de la gloire, qu'elles méritent par tant de beaux & de rares endroits.

Après avoir donc soutenu ce furieux assaut, après avoir balancé long-tems entre ces sentimens contraires, ce qui me déchiroit le cœur. enfin l'horreur de l'ingratitude, & du Sacrilege triompha; & aiant peur d'encourir l'infamie attachée à ces deux crimes, la pudeur reçut le coup mortel. Je m'enhardis pour écrire, par la raison que je craignois de paroître encore plus hardi si je n'écrivois point. Je tirai même un heureux présage de ma victoire, & je crus, que tous les savans n'avoient, ce semble, négligé cette bonne cause, que parce que le Ciel, me la réservant, m'avoit destiné à la plaider, à la soutenir, comme le meilleur Avocat de la Verité.

Ainsi j'aurai l'honneur d'annoncer, de préconiser, de publier, en Heraut du Ciel, la gloire de la Femme, & je

B s ne

ne dissimulerai rien de son mérite. De plus je suis si éloigné de me repentir d'avoir entrepris ce grand & important sujet ; je crains si peu qu'on me traite de ridicule & d'extravagant, pour avoir donné le dessus à la Femme, qu'à peine oserois-je me promettre, qu'on m'excusera d'avoir traité cette haute & sublime matière avec si peu d'élévation, de politesse & de dignité, si mon peu de loisir, la difficulté dans l'exécution du projet, & la bonté, la justice, l'équité de la cause ne me mettoient en sûreté contre les traits de la censure.

Outre cela, MADAME, la Flatterie & l'Adulation n'étant nullement entrées dans mes motifs, je n'avois pas tant besoin d'orner mon stile, de le tourner en Louanges, en Eloges par des inventions ou figures de Rhétorique, & par des mensonges officieux, que de bien établir ma Thèse, par la raison, par l'Autorité, par les exemples même de l'Écriture ; enfin il me suffit de faire voir par des témoignages de l'un & l'autre Droit, qu'il n'y a rien de plus certain, que ce que j'avance,

cc,

ce, & que mon paradoxe ne sauroit être mieux fondé.

Pour vous Divine Marguerite, à qui les cinq Divinitez de la lumière tant males, que femelles, savoir, Apollon, Diane, le Jour, l'Aurore & Vulcain n'ont j'amaïs éclairé une Mortelle semblable, entre toutes les Femmes illustres qu'il y a eu, qu'il y a, & qu'il y aura jamais sur la terre, soit pour la noblesse du Sang, soit pour l'excellence des vertus, soit pour la gloire des belles actions, vous, dis-je, Princesse incomparable & vraiment unique en votre espece, je vouë & consacre à V^{otre} Altesse Serenissime ce beau petit enfant de nôtre cervelle, & voici, pour quoi je vous en fais présent: Comme par l'eclat de vôtre vie & moeurs, vous êtes montée à un comble de merite, qui vous élève infiniment au dessus de tout le bien qu'on a j'amaïs pu dire du Sexe Feminin, quand on verra, dans mon ouvrage, que vous êtes un exemple actuellement vivant, un témoin tres-fidele de tout ce qu'il contient, par là l'honneur & la gloire de ce même sexe, qui est le V^{ôtre}, com-

me si vous étiez quelque Soleil, en brillera d'avantage, elle en reluira plus clairement. Adieu, MADAME: puissiez vous jouir d'une félicité complète, vous qui êtes à la fois la plus noble de toutes les femmes, l'honneur, la gloire, & l'ornement des Princesses; vous enfin, qui êtes accomplie, & qui possédez une perfection sans le moindre défaut.

DISCOURS

DE

**HENRI CORNEILLE
AGRIPPA DE NET-
TESHEIM,**

**SUR LA NOBLESSE ET L'EXCEL-
LENCE DES FEMMES, ET DE
LEUR PREEMINENCE SUR
LES HOMMES.**

Dieu très-Bon, très-Grand, Auteur
de toutes choses, & Père Souve-
rai-

rainement fécond de tous les biens convenables aux deux sexes, Dieu, dis je, faisant l'Homme à son Image & ressemblance, les crea mâle & femelle. Ces deux sexes ne sont distingués que par certains endroits du corps, & l'usage de la generation demandoit necessairement cette difference, la quelle consiste dans un allongement & dans une solution de continuité. Quant à l'Ame? Le Createur la donne de la même forme, de la même nature à l'Homme & à la Femme; & les deux sexes ne different nullement par cet endroit là. Car la Femelle humaine a reçu & partage avec son mâle le même esprit, la même raison, dont l'un & l'autre font ordinairement un fort mauvais usage; la même parole, dont la femme se sert plus que l'homme; enfin, l'un & l'autre marchent ensemble, tant bien que mal, dans le chemin du Paradis. Or dans le Roïaume des Cieux la diversité de sexe sera pleinement abolie: suivant l'Oracle de l'Evangile. Il est vrai que les *Resuscitans* retrouveront chacun leur sexe: mais cette difference sera très-
1. Luc. 20. Matth. 22. Marc 12. B 7 inu-

inutile, ce ne sera qu'un vain ornement, ou tout au plus, que le plaisir chaste & spirituel de s'entre-regarder : Car pour la fonction *propagative* ? Fi ! Il ne s'agira plus de cette grossièreté, pour ne pas dire, de cette vilénie-là, & à ce qu'on nous promet, nous ne serons pas plus amoureux que les Anges. Il n'y a donc aucune différence essentielle entre l'Ame de l'Homme & celle de la Femme ; l'un n'a aucune prééminence de noblesse sur l'autre ; tous deux reçoivent en naissant la même dignité par cette substance spirituelle & libre, qui anime la machine Organique.

Mais outre ce qui reste dans l'Homme de la divine essence de l'Ame, la fameuse & célèbre Tige des Femmes l'emporte presque infiniment sur le Genre dur & grossier de nous autres Hommes. C'est ce qui paroîtra certain, constant, & indubitable, quand, & c'est ici mon unique but, j'aurai mis la chose dans une évidence démonstrative, non par des discours faux & fardez, non par ces pièges de Logique que quantité de Sophistes tendent aux Hommes, &c

& avec les quels ils les prennent & les tiennent comme dans des filets; non, ce ne sera point par ces mauvais moyens que je plaiderai la cause des Femmes: ce sera sous la protection & par le témoignage des meilleurs Auteurs, par des Histoires bien vérifiées, par des raisons incontestables, par l'Autorité des * Lettres sacrées, & enfin, par les ordonnances de l'un & l'autre Droit.

Premièrement donc, & pour entrer en matière *Femme* est un nom incomparablement plus excellent que le nom d'Homme; en voici une preuve décisive: Comment Dieu, qui fut en même tems, le pere & le Parrain des deux premiers individus de l'Espèce humaine les nommat il? N'est il pas vrai qu'il apella l'Homme, Adam, & la Femme, Eve? Or, prenez bien garde à ceci, qui que vous soiez qui avez l'honneur de me lire, le mot *Adam* signifie *Terre*; & *Eve*, est un terme qui veut dire la *Vie*. Sur cette révélation *scientifiquement* étimologique je bâtis ce puissant raisonnement: la Vie est tout d'un autre prix que la Terre: ergo la Femme excelle autant par dessus l'Homme;

Gen. 3. me;

me elle lui est autant preferable, que la vie est plus pretieuse que la Terre. Cette seule botte suffiroit pour atterrer le plus fier ennemi du beau Sexe. C'est la pourtant, direz vous, tirer en l'air; l'entimeme ne vaut rien: car du nom à la chose la consequence est nulle. Et moi je repons que vous ne tenez rien par là, vous allez voir.

Nous savons que l'Artisan supreme des choses & des noms, a connu les E-tres ou les Choses avant de les nommer; & comme il est plus infailible que nôtre Saint Pere le Pape, lorsque Dieu a fait les noms, il les a fait propres pour exprimer la nature, la propriété, & les usage de la chose.

Car les anciens noms ne sont vrais, & même les Loix Romaines en font foi, qu'autant qu'ils sont conformes aux choses, & qu'ils nous decouvrent ce que elles sont: C'est pourquoi chez les Theologiens, & chez les Jurisconsultes, *l'Argumentation Nominale*, ou, ce qui est la même chose, le raisonnement fondé sur les Noms, est d'un grand poids. Ne lisons nous pas de Nabal? *Il est fou conformement à son Nom,*

Nom, & la folie est avec lui. Aussi le
 1 Grand Apôtre dans son Epître aux He-
 breux, pour prouver la sureminence de
 Jesus Christ, emploie cette raison ci :
*parceque, dit-il, il a été fait autant
 meilleur que les Anges, qu'il a herité un
 nom plus different du leur. Et ailleurs :*
 2 *Il lui a donné un nom qui est au dessus de
 tout nom, afin qu'au nom de Jesus tout
 flechisse le genou, au Ciel, sur la Terre,
 & dans les Enfers.*

De plus, dans les Droits Civil &
 Canonique, ce n'est pas une petite for-
 ce, une legere vertu, que celle qui se
 trouve dans les engagements de parole,
 dans les significations des termes, dans
 les conditions & les demonstrations,
 dans les clauses apposées ; & dans les
 disputes semblables de la chicane & des
 pointilleries du Droit : C'est ce qu'on
 peut voir clairement dans la Pratique
 & dans la procedure du Bareau : Car
 là, nous raisonnons par l'interpretation
 du Nom : *item* sur la force du mot &
 du terme : outre celà nous tirons des
 conclusions de l'Etimologie du nom,
 de la raison du nom, & de l'ordre
 des termes. Car les Jurisconsultes s'ils

1 Hebr. 1.

2 Philip. 2.

en-

entendent bien leur métier, doivent être fort attentifs à la signification des termes, afin d'en pouvoir tirer des lumières & des éclaircissemens.

Saint Ciprien même dans la Controverse contre les Juifs, dit que l'Homme a reçu son nom des quatre parties du Monde, qui sont, afin que vous le sachiez, l'Orient, l'Occident, le Septentrion & le Midi. Et dans le même livre le même Docteur interprète le nom *Adam*, parceque en la personne de ce premier mortel, la terre est devenue chair; cette explication diffère néanmoins de la tradition de Moïse; à cause que chez les Hebreux, *Adam* s'écrit non avec quatre lettres, mais seulement avec trois. Cependant, il ne faut pas blâmer (& Dieu nous en garde, cette interprétation d'un si Saint Pere, par la raison qu'il ne savoit pas l'Hebreu, car beaucoup de Saints Canonisez, & qui même se sont mêlez d'interpréter l'Ecriture, ont ignoré cette langue-là, sans qu'on leur en ait fait un grand crime.

Si prenant cela chez moi pour une licence impardonnable, on ne veut pas
sout-

souffrir que, pour rendre justice à la préeminence du Sexe Feminin, je forge à ma fantaisie une pareille origine du Nom *Eve*, qu'on m'accorde au moins d'emploier une seule chose, qu'on voit dans les Simboles Mistiques des Cabalistes: Selon ces Visionnaires le nom de la Femme approche plus du *Tetragrammaton*, nom ineffable de la Toute puissance de Dieu, que le nom de l'Homme; le dernier nom n'ayant aucun rapport avec celui du Tres-Haut, ni pour les caracteres, ni pour la figure, ni pour le nombre. Mais brisons là dessus: peu de gens ont lû ces matieres-là, encore moins de gens les entendent; & d'ailleurs cela demande une narration, dont la prolixité me feroit faire un trop grand ecart.

Abandonnant donc ma premiere preuve à ce que elle peut valoir, laissons là le nom, & cherchons l'excellence de la Femme dans les choses mêmes, dans ses fonctions, & dans ses belles qualitez. Fouillons dans les Ecritures, comme ils parlent, & remontant jusqu'à la fondation de l'Univers, voyons, par quel avantage la Femelle

Hu-

humaine fut distinguée de son mâle, dès le premier ordre & le premier arrangement des Etres.

Nous Savons que la principale difference entre les ouvrages de Dieu Tres-Bon, & tres-Grand c'est que les uns sont inalterables, demeurant toujours les mêmes, au lieu que les autres sont sujets à la corruption & au changement; & que dans la création des choses, cet incomprehenfible, mais adorable Artisan, a observé dans ses progrès la methode, que commençant par le plus noble de l'un, il finissoit par le plus noble de l'autre. Dieu a donc créé premierement les Anges incorruptibles, & les Ames; car Saint ' Augustin soutient que l'Ame de nôtre premier Pere fut produite avec les esprits celestes, & consequemment long tems avant la *patrissure*, ou la formation de son Corps.

Au reste, Dieu créa les Etres materiels, qui sont durables & permanens, tels que sont les Cieux, les Etoiles, & les Elemens, Dieu les créa, dis-jé, à la verité incorruptibles, mais sujets à divers changemens; & de ces Corps Elementaires, il forma les Etres corrupti-

1 *August. sup. Gen. 7.*

bles

bles, allant des choses les plus viles par les differens degrez de dignité; & avançant, montant toujours pour la perfection de l'Univers. Sur ce pié-là, les 1 minéraux furent les premiers qui sortient du neant; en suite les Vegetables, les Plantes, les Arbres, &c. Après cela, les Bêtes par ordre & de rang; savoir, les Reptiles, les Animaux nageans, les Volatiles, & les *Quadrupedes*. Enfin Dieu voulant avoir un Portrait vivant, & qui lui ressembât, non surement *comme deux gouttes d'eau*, fit l'Homme à deux reprises & en deux morceaux, premierement le mâle, & en suite la femelle; & dans ce divin ouvrage à deux pièces rapportantes, le Createur mit la dernière main à la fabrique des Cieux, de la Terre & de tous leurs ornemens; si bien qu'après la façon de nôtre espèce, Dieu trouvant qu'il ne manquoit rien à la Nature, rentra dans son repos éternel; ou du moins d'Auteur de l'Univers il en devint le simple conducteur. Revenons à la Femme.

Ce fut donc par ce Chef d'oeuvre que le Tout Puissant termina son travail

(1) *Genes. 2.*

vail de six jours : oui, dès que l'Artisan de ce vaste & immense Univers eut contemplé la belle Eve, nôtre ancienne & première Aïeule, il s'arrêta ; il se reposa en elle, *quiescit in illa*, & la raison, à vôtre avis c'est qu'il ne pouvoit jamais rien faire de meilleur, ni de plus respectable : Dieu s'étoit comme épuisé en faisant la Femme : toute la sagesse, toute la puissance du Createur s'étoit si bien renfermée, tellement consommée dans cette Creature toute charmante, que après elle il ne se trouva plus rien à créer, & effectivement, il n'est rien de semblable à nôtre Femelle, & on ne peut pas même rien concevoir de plus accompli.

Tirons à present le suc, la moëlle, la crème, la quintessence de cette preuve-là ; & montrons en toute la force. Puis qu'il est donc vrai, & qui seroit assez déraisonnable pour en douter ? Que la Femme, comme ayant été créée la dernière, fut la fin & le complement tres-parfait de tous les ouvrages du Tout-puissant, enfin la perfection de l'Univers, qui aura le front de nier, que la Femme est la plus noble, la plus di-

gne

gne des Creatures & qu'elle excelle sur toutes les autres ? Car enfin, n'est il pas certain que dans la création, l'Auteur de la Nature avoit donné au Monde toute la perfection qu'il pouvoit recevoir ? Dieu avoit fait l'Univers avec tout le soin, toute l'application, toute la regularité possible : avec tout celà, si Dieu n'avoit point fait la Femme, le Monde eut été imparfait ; il eût manqué quelque chose à l'Univers : Franchissons le pas, toute sa perfection n'eût été rien ; & Dieu auroit agi d'une maniere indigne de sa sagesse infinie, & de sa Toute puissance ; enfin Dieu ne faisant point son Image femelle, ç'eût été comme s'il n'eût rien fait. Concluons donc hardiment que la Femme, non obstant ces endroits dégoûtans, & tous ces défauts de corps & d'esprit que ses Ennemis lui attribuent, vaut elle seule tout l'Univers ensemble.

Car il est absurde & tout a fait ridicule de s'imaginer, que Dieu ait voulu finir, achever, perfectionner, par quelque chose d'imparfait & de defectueux un ouvrage aussi parfait, aussi ac-

com-

compli que le Monde. Dieu aiant créé l'Univers, comme un cercle tres entier, & d'une regularité achevée, pour fermer ce cercle, il a falu que le dernier point fut point & uni avec le premier par le lien le plus serré, par le noeü le plus étroit, qu'on puisse concevoir. Ainsi, quand dans l'Histoire tres croïable, encore plus crue, mais absolument inconcevable de la création, le Souverain Faiseur en néant réservoir la Femme pour son dernier coup de Maître, c'est une marque infailible, que Dieu la destinant pour fermer le Cercle, il l'avoit la premiere dans l'idée de son plan, de son dessein, la gardant pour l'autorité, pour la dignité, pour l'Excellence, comme ce qu'il y auroit de meilleur & de plus parfait dans son ouvrage; enfin comme celle qui entre toutes les Creatures meritoit le mieux d'arondir, de fermer, de perfectionner le cercle.

C'est cette verité si glorieuse pour le Beau Sexe, persecuté injustement par les Hommes, c'est dis-je, cette verité que le Saint Esprit a révélé par un de ses Prophètes: *Dieu a choisi*
 &

Et préélu la Femme avant la Création des Cieux. On voit en elle combien les Philosophes sont eclairez, lors qu'ils disent dans leur docte jargon, *chez tout Agent la fin est toujours la premiere dans l'intention, Et la derniere dans l'exécution*: comme si Dieu en faisant le Monde, n'avoit eu proprement en vûe que le merite singulier de la femme.

En effer, & c'est ici le meilleur, je suis sur que vous ne vous y attendez guere. Dieu à gardé la Femme pour la bonne bouche; il l'a fait la dernière, parce que elle devoit être la Reine de l'Univers: si bien qu'avant de la créer il lui a bâti un palais: Dieu a donc introduit la femme dans le monde, comme dans la Cour qu'il lui destinoit, & qu'il avoit orné, enrichi, paré, embelli avec une magnificence digne d'une telle Monarque. Oui, quand la femelle humaine a fait son entrée dans l'Univers, le Monde, qui n'étoit fait que pour elle, l'attendoit; & elle trouva dans sa Cour, bâtie, meublée, préparée par la main du tout puissant, generalement tout ce qui pouvoit con-

C. tri

tribuer à sa grandeur & à son plaisir.

C'est donc avec justice que toutes les creatures aiment la femme, qu'elles la vénèrent, qu'elles la servent, qu'elles lui marquent de l'attachement : c'est avec raison, qu'elles lui sont soumises, & qu'elles lui obeissent aveuglement ; c'est une obligation, c'est un devoir indispensable, puisque la femme est la Reine, la fin, la perfection, la gloire complete & achevée de tous les etres créez. Aussi, le Sage, parlant d'Elle, dit : *Il glorifie la generosité de la Femme, ayant la société de Dieu, vivant avec Dieu ; Et le Seigneur de toutes choses a eu de la tendresse pour elle.*

D'ailleurs combien l'endroit, où la femme a été créée, lui donne une noblesse beaucoup superieure à celle de l'Homme, c'est ce que les oracles sacrés nous font conoitre evidemment : la femme suivant le temoignage infailible de l'Ecriture fut formée avec les Anges dans le Paradis terrestre, Jardin également tres noble & tres agreable, puisque Dieu l'avoit planté de sa propre main. Adam, au contraire, où fut

fut il créé? Hors de ce délicieux séjour, en pleine campagne, dans un *champ rural*, *in agro rurali*: enfin au même endroit où Dieu avoit créé les Bêtes: il est vrai, que quand le premier homme fut paîtri du *Limon*, il eut ordre de passer dans le Jardin, enchanté: mais pour parler proverbe, ce n'étoit pas pour son beau nez, ni par considération pour son mérite: on ne le transplantoit si agréablement, qu'à cause que la femelle humaine devant être fabriquée dans le Paradis terrestre; on avoit besoin du Mâle, ou du moins d'une de ses côtes, pour faire cet ouvrage *éminentissime*. Cette raison du Lieu, disons le chemin faisant, a procuré à la femme un beau & merveilleux privilège: c'est que, comme par une faveur singulière de la Nature, & comme si par l'elevation du lieu de sa naissance, ou, si vous l'aimez mieux, de sa création, elle étoit, accoutumée à regarder de fort haut, de quelque hauteur que elle regarde, sa vuë ne se brouille point, sa forte cervelle ne tourne point; & cela à la honte de nôtre Sexe, qui ordinairement

C 2

est

est sujet à l'inconvenient de ce vertige-là.

De plus, s'il arrive qu'une femme, & un homme tombent de compagnie dans l'eau, sans esperance de secours, la femme furnage longtems avant d'enfoncer; au lieu que l'homme fend l'eau, comme une pierre; & prend d'abord la route du fond: d'ou vient cela, s'il vous plaît? Vous l'attribuerez peut être, à la legereté de la machine, ou à l'habillement: belles raisons? C'est que la femme a été créée dans le Paradis; & que ce lieu-là, où qu'il soit à present, étoit fort au dessus de l'eau.

Or que la dignité du lieu, contribué à la noblesse de l'Homme, les lois civiles & les sacrez canons le confirment manifestement: c'est même un usage pratiqué chez toutes les nations, que quand il s'agit d'appretier les choses, je ne dis pas seulement les hommes, mais aussi les Bêtes; voire les Etrés inanimez, on a principalement égard à la noblesse & à la réputation du lieu, qui les produit. Par cet endroit là, ¹ Isaac ordonna à son fils Jacob, au lieu d'é-

1 Joh. 1, pou-

pouſer une Cananéenne, d'aller chercher une femme en Meſopotamie, dont, à cauſe de la Sirie, le païs valoit mieux que la Terre de Chanaam. Il y à quelque choſe de ſemblable dans l'Evangile de ſaint Jean : ' Philippe diſant, nous avons trouvé Jeſus fils de Joſeph de Nazareth ; Nathanael repondit, Nazareth peut-il produire quelque choſe de bon ? Mais changeons de batterie, & paſſons une autre preuve.

La Femme l'emporte ſur l'Homme par la matiere de la création. Ce mâle, qui fait tant le fier, & qui maîtreſe ſi fort ſa Femelle, de quoi at il été formé ? D'un peu de bouë vile & inanimée : mais la Femme ? Oh, que c'eſt bien une autre origine. Son Artisan l'a fait d'une matiere purifiée, vivifiée & animée ; & comme nôtre Ame eſt comme un écoulement de l'Effence Divine, la femme peut ſe vanter d'être preſque ſortie de la Divinité. Ajoutons une autre circonſtance : l'Homme, *moiennant* Dieu, & par le concours de l'influence du Ciel, fut fait de la terre, qui, comme de ſa propre nature, produit toutes les eſpèces

1 Gen. 2.

C 3

da-

d'animaux. Mais pour la femme? Dieu seul à travaillé à sa façon: le Ciel, la Nature, aucune influence, aucune puissance, aucune vertu créée n'y ont eu part; & ce merveilleux ouvrage ne pouvoit partir que de la main du Tout puissant. En effet la femme est une production uniforme, entière, parfaite, accomplie; il ne lui manque quoique ce soit, production plus finie, plus achevée que l'Homme; car enfin celui-ci n'a pas toutes ses côtes. Dieu, comme vous savez, voulant former la femme d'une partie de l'Homme, envoya un sommeil à Adam, mais un sommeil si profond qu'il ne sentit point l'opération par laquelle on lui arrachoit une côte; & ce fut de cette côte enlevée, que l'Artisan composa notre mère Eve. Ainsi, Dieu ôta un morceau à l'Homme pour le donner à la femme. l'Homme n'est donc à proprement parler, que le plus bel ouvrage de la nature, mais la femme est la plus parfaite production de Dieu.

Aussi ordinairement la femme est elle plus capable que l'Homme de la splendeur divine, & souvent même elle en est

est toute pleine, toute rejaillissante. C'est ce qu'on peut voir aisément par la propreté, & par la beauté admirable de la femme. Car la beauté n'étant autre chose que l'éclat, que la splendeur de la face & de la lumière de Dieu, imprimée dans les êtres matériels, & qui reluit en eux par cette perfection naturelle, que nous nommons *Beauté*, on doit tirer de là une conséquence claire, certaine, évidente, c'est que Dieu, au préjudice, & à l'abaissement de l'Homme, a choisi la femme, pour demeurer chez elle, & pour la remplir très-abondamment.

De là tous ces puissans attraits, ces charmes presque invincibles de la femme, si faut il, que je vous en fasse une description détaillées: ce joli corps, dont la vûe donne tant de plaisir, & qu'on ne sauroit toucher sans une agreable émotion: cette chair si tendre & si mollette, cette couleur claire & fraîche, ce teint de lis & de roses; cette peau brillante; cette belle tête, cette chevelure, dont la beauté vous enchante, ces cheveux doux luisans, & d'une si grande longueur, ce visage ma-

jestueux, cet air gai & ouvert, cette face la plus belle de toutes les faces; ce cou, ce chignon du cou si blanc, qu'on croiroit que c'est du lait, ce front dégagé, spacieux & resplendissant, & les yeux d'une belle femme, qui pourroit les depeindre plus percans! plus étincellans! & néanmoins temperez d'une joie & d'une grace tout aimable: au dessus de ces glaces fines, de ces fenêtres lumineuses, sont ces sourcils formez comme de beaux petits arcs, avec une surface si honnête, & de plus, separez par une distance bien seante, & à la quelle on ne sauroit rien reprocher: du milieu de ces demicercles descend un nez si bien proportionné & resserré avec tant de justesse, qu'il n'occupe précisément que la place.

Au dessous du nez immédiatement vous voiez paroître cette bouche, qui eclate comme l'or, & à la quelle les lèvres tendres & vermeilles, qui sont comme les deux batans de cette jolie porte, donnent un si grand agrement: cette porte s'ouvre telle par un souris? on decouvre alors deux rangs de dents, également & finement arrangées; & dont

dont la blancheur efface celle de l'ivoire : remarquez, chemin faisant , que la femme à moins de dents que l'Homme; pourquoi? C'est qu'elle n'est ni gourmande, ni mordante. Au tour de la bouche s'élèvent deux machoires , & des jouës; mais quelles jouës! tendres, delicates, brillantes comme la Rose; & outre cela , si honnêtes qu'on pourroit les nommer le siege & le Trône de la pudeur. Ce visage fait au tour, finit par un menton *rondelet* ; & qui plait beaucoup par l'agrément d'un petit creux qu'on y voit dans le milieu.

Après le visage vient un coũ menu, & un peu long, qui s'élève d'une paire d'épaules parfaitement rondes, la gorge, ou le gosier delicat, blanchâtre, & muni d'une mediocre grosseur: la voix douce, la parole agreable; la poitrine ample, revêtuë d'une chair unie, polie, & relevée en ces deux bossés blanches & dures, qu'on appelle tets, ces mammelles, aussi bien que le ventre, sont d'une figure ronde: les côtes mollets; le dos plat & élevé, les bras long, les mains potelées, les doigts

C 5

at-

allongez par des jointures mignonnes & polies; les flancs & les cuisses dodues; la jambe charnue: les extrémités des mains & des pieds, se terminant en forme orbiculaire: enfin, sans parler d'un certain bijou naturel, dont la conquête cause dans notre Sexe tant d'agitation, & souvent tant de sang, tous les membres de la femme sont pleins de suc.

De plus: quelle modestie dans son allure, & dans sa démarche? quelle bonne grace dans ses mouvemens? quelle dignité dans ses gestes? enfin, notre femelle, par l'ordre, par la simetrie, par la figure, & par la disposition de son corps, est, *en long & en large, longue, latèque*, tres-belle en toutes choses. Renfermons donc toute notre peinture en seul trait; oui je le dis & le soutiens. Dans toute l'enchainure de ce vaste Univers nul objet n'est si digne d'admiration, ni conséquemment ne mérite tant d'être regardé, contemplé, examiné, épluché, que la femme: elle est par excellence, le miracle du Créateur: à moins d'être tout à fait aveugle, il faudroit se crever les yeux, pour ne pas
voir

voir, que Dieu par le dernier coup de la creation, à reüni & rassemblé dans la femme toute la beauté, don l'Univers étoit capable. Or sans contre dit, le tout puissant, qui agit toujours pour raison, n'a pas fait cela pour rien: quel pouvoit donc être son motif? Le voici, & je vous prie de le bien peser: Dieu à créé la femme, l'extrait, la quintessence de toutes les merveilles, afin qu'il n'y ait pas une seule Creature, qui, voiant cet ouvrage incomparable, ne soit frappée d'étonnement, d'amour, & de veneration. Cela est si vrai, que tres souvent, les Diables même, & les esprits immateriels se laissant toucher aux charmes des femmes, en deviennent si passionnément, si ardemment épris & amoureux dans toutes les formes, que ne pouvant se contenter, faute de corps & d'instrument organique, ils se trouvent malheureux de ne pouvoir mourir: ce que je vous dis là, *Ami Lecteur*, touchant ces Diables amoureux, lubriques, & galans, il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous traitiez cela de fable; c'est une verité confirmée par l'experience; &

C 6

que

que plusieurs exemples rendent indubitable.

Je pourrois prendre ici les Poètes à témoins : combien ces Inspirez d'Apollon ont ils vanté, célébré, chanté les amours des Dieux avec de simples mortelles ? Il ne faut qu'entendre ces chanctres du Parnasse sur les tendres extravagances d'Apollon pour Daphné ; de Neptune pour Salmonée, de Hercule pour Hebbe, Jole, & Omphale, enfin sur les folies amoureuses de tant d'autres Divinités ; le seul Jupiter par ses fréquentes échappées, par ses écarts voluptueux, & par son mauvais ménage avec sa jalouse Junon, nous tiendrait long-tems sur ce Chapitre-la. Il me feroit donc fort aisé de vous faire voir que les immortels ont couru les femmes de nôtre espece, & qu'ils se sont fait un ragoût piquant d'avoir des Maîtresses chez le Genre Hemain. Mais parce que l'Histoire Poétique est trop suspecte pour pouvoir fonder une certitude pour atterrer mes adversaires, je veux les battre avec les Armes invincibles & toujours victorieuses de la Revelation.

En

En effet l'Ecriture sainte en plusieurs endroits met dans les femmes, au dessus de toutes leurs autres belles qualitez, ce present si divin de la Beauté, à la quelle les Dieux & les Hommes sont également sensibles, sur ce fondement-là, il est dit dans la Genèse: *les Fils de Dieu, voiant les Filles des Hommes, parce que elles étoient belles, ils se choisirent pour épouses, celles qu'ils trouverent le plus à leur gré.* Nous lisons aussi de Sara, cette digne moitié du Pere des croïans, que elle excelloit en beauté par dessus toutes les femmes de la terre; voire, que elle étoit belle parfaitement, & sans la moindre ombre d'exception. *a* Le Domestique d'Abraham, voiant la jeune & toute charmante Rebecca, s'ecria tout bas, & s'adressant à sa propre personne, ho, ho! c'est donc là le riche & précieux bijou, que le Seigneur gardoit à Isaac le fils de mon maître?

b Abigail, épouse de Nabal, un insigne scelerat, joignoit à la prudence & au bon sens tous les agrémens du corps: bien en prit à l'Epoux; car ce fut par

C 7

l'en-

a Gen. 6: 12-24. *b* 2 Reg. 2.

l'endroit du mérite de sa femme, sur tout de sa beauté, qu'il échapa à la fureur de David, qui vouloit l'envoier chez les morts. Ainsi une femme, parce que elle étoit belle, sauva la vie à un méchant homme; & se garantit du veuvage: car voici ce que le Monarque irrité lui dit : *allez paisiblement chez vous: voila j'ai écouté votre voix; & j'ai fait honneur à votre visage.* Il faut remarquer qu'il y a trois sortes de beautés: celle de l'esprit, celle de la parole, & celle du corps: or Madame Nabal possédoit au supreme degré ces trois perfections: elle pensoit avec toute la justesse d'un heureux discernement; elle s'exprimoit avec autant de grace que de facilité, & enfin, on ne pouvoit pas voir une femme plus piquante, plus apétissante: donc, & par une conséquence des mieux tirées, Madame Nabal étoit toute belle: aussi, des que le Mari eût délogé pour l'autre Monde, David ne tarda guère à *Royaliser* Abigail, lui donnant, le titre d'une de ses épouses, car l'Homme de Dieu en avoit à choisir, lui donnant, dis-je,

je, la meilleure place dans son lit.

Que dirons nous de la fameuse Bethsabée? On peut juger du pouvoir de ses charmes par la chute horriblement scandaleuse du Roi Prophète, chute, dont elle fut la cause innocente: ce Prince, avec sa tête tout éclairée de la lumière prophétique, le cœur tout rempli d'une dévotion extraordinairement onctueuse, ce Prince, dis-je, à la seule vûe de ce bel objet, prend feu, & oubliant absolument qu'il est David, il tombe dans une sceleratesse passagère: on fait perir l'époux pour posséder l'Épouse; & le pieux Monarque, devenu à la fois, homicide & adultère, élève, au préjudice de toutes ses autres femmes, Bethsabée à la dignité de Reine; tant est grande la force de la Beauté.

Autre exemple dans la même Cour: David glacé par la vieillesse, a besoin de secours pour s'échauffer dans le lit: aparemment tous les expédiens ordinaires se trouvant inutiles, on emploïa un remède, qui ne pouvoit manquer d'être efficace, puisque c'étoit une dose de beau-

beauté. On chercha donc la plus belle fille qu'il y eût dans le Roïaume; & la jeune Abisaag aiant remporté la palme, elle fut choisie pour être le réchau vivant & nocturne du vieux & saint Prophète : la Sunamite répondit tres bien à l'honneur de la preference & du choix : elle rapelloit la chaleur dans tout le Corps Roïal : c'est pourtant trop dire : la Belle n'étant pas faiseuse de miracles, sa vertu *calefiante* n'alloit point jusqu'à ressusciter un certain membre, qui étoit plutôt mort que refroidi. Cependant, le bon homme, & grand serviteur de Dieu, étoit si content de sa *Réchaufseuse*, qu'il la plaça dans le rang le plus auguste, & après la mort du Monarque, la Sunamite fut regardée comme une grande Princesse.

A tout cela revient ce que nous lisons des charmes merveilleux de la Reine Vasti, & des attraits d'Esther, qu'on trouva encore plus charmante; aussi lui fut elle préférée : il est vrai que cette Juive étoit d'un merite sublime; &, quoique infiniment belle, les
traits

1 Hest. 1-2.

traits de son visage, l'éclat de sa beauté, tous les agrémens de son corps n'étoient rien en comparaison de son esprit. Nous voïons aussi dans l'Histoire sainte, que le Seigneur augmenta si fort la beauté de Judith, qu'on ne pouvoit la regarder sans être saisi d'une admiration, qui rendoit les gens comme insensibles. Enfin, Susanne, dont la vertu triompha si heroïquement de la lubricité des deux Vieillards, ne doit on pas la compter parmi les Beutez autentiques? le saint Esprit lui rendant temoignage, que elle étoit fort délicate, & tout à fait belle.

N'oublions pas, gardons nous en bien, la célèbre & tres veritable histoire de Job : Satan demande permission de le tenter & l'obtient : le Diable, autorisé de Dieu à faire du mal, sans consequence pourtant, car ce fut pour la premiere & la derniere fois, le Diable s'acharne sur le pauvre Job, & le fait passer par les plus terribles épreuves de la vie : le personnage tenté, à quelque murmure près, souffre tout avec cette patience, dont il doit être, à

la

1 *Judith* 8. 2 *Daniel*. 13.

la fois & le Heros triomphant & le modèle accompli. Après une Suite des malheurs les plus accablans, Dieu, voulant enfin récompenser la constance de son Serviteur, le rétablit dans toute son ancienne prospérité; & pour le dédommager de l'interruption & de la souffrance, il l'enrichit de nouvelles & benédiction. Mais quel fut à votre avis, le plus beau, le plus précieux présent? Le voici: le Seigneur repara la famille de cet illustre Gueux, entre autre posterité, par trois filles d'une beauté si éclatante, que je ne saurois vous exprimer leur brillant. Vous n'ignorez pas, savant Lecteur, combien les Poëtes ont vanté les trois Charites, ou les trois Graces? Vraiment les Demoiselles Job étoient bien autre chose! Enfin c'étoient trois vrais Chef d'oeuvres, & en fait de Femelle Humaine, dans tout le Monde terrestre il ne s'est jamais rien trouvé de plus beau, ni de plus engageant.

Au reste: nous n'avons qu'à feuilleter dans nos pieuses legendes les vies de ces saintes, qui composent dans le Calendrier l'ordre des vierges & dont la plupart

1. Job, ult. part

part sont martyres. Nous n'en trouvér-
ons presque point, dont la beauté ne
causât de l'admiration : c'est sur ce pié
là que l'Eglise catholique, entre les
loüanges, dont elle les honore dans la
celebrité de leurs Fêtes, chante quel-
les sont beaucoup plus belles que les au-
tres enfans des Hommes. Mais la Rei-
ne, l'Imperatrice, le grand miroir de
la Beauté c'est incontestablement la
vierge Marie, cette mere immaculée
de l'Homme Dieu, pour cette pucelle
féconde, le Soleil & la lune n'ont point
assez de yeux pour la contempler ; &
plus ils l'examinent, plus ils sont sur-
pris de la trouver si belle, *cujus pulchri-
tudinem sol & luna mirantur*. Cette fil-
le mere avoit dans son éclat une prero-
gative, qui n'appartenoit qu'à elle ; & qui
ne la distinguoit pas moins dans son sexe
que sa divine & virginale maternité ;
quoique elle charmât, ravît, enchan-
tât généralement tous les hommes qui
la voioient, cependant sa beauté brilloit
par des raïons si purs, & si saints qu'elle
n'inspiroit, que sa vûe n'inspiroit que la
devotion : ses apas quelque perçans qu'ils
fussent, n'ont jamais excité le mauvais
de

desir: non, jamais mortel n'a commis à son occasion le péché de pensée, ce qui eût été un sacrilege affreux.

J'ai tiré toutes ces preuves du Magasin sacré de la sainte Bible, qui fait si souvent mention de la Beauté, & j'en ai rapporté les endroits presque dans les propres termes de l'original: peut-être me suis-je un peu trop étendu: mais je l'ai fait exprès, afin que nous comprenions mieux que la Beauté des Femmes à toujours été estimée honorée, comblée de gloire non seulement chez les Hommes, ¹ mais même devant le Tout puissant. Sur le grand cas que Dieu fait du Beau Sexe, sa Majesté tres Divine, comme nous le lisons ailleurs dans les Lettres Sacrées, ordonna un jour, qu'on eût à egorger tous les mâles de nôtre espece, même les enfans: mais, en même tems, il défendit que les belles femmes fussent comprises dans ce massacre general. ² Et dans le Deuteronomie, l'Arbitre suprême de toutes choses ne permet il pas aux enfans d'Israel de se choisir une belle Moitié parmi les Prisonnieres de

¹ Num. 3. ² Deut. 21.

de Guerre, & les Captives?

Outre ce don si admirable de la Beauté, la femme à reçu en partage, sur la pudeur, je ne sai qu'elle délicatesse, que l'Homme ne connoit point. Pourquoi croiez vous que nôtre femelle ait les cheveux si longs? C'est pour pouvoir couvrir & cacher les parties les plus honteuses du corps : d'où, disons le chemin faisant, nous devons conclure que cette longue chévelure n'est venue qu'après le pêché; car dans l'état d'innocence nos premiers parens ne rougissoient de rien. Encore une remarque bien curieuse & digne de ma plume, sur le même sujet : dans les oeuvres, ou pour parler vulgaire, dans les necessitez de la nature, la femme n'a jamais besoin de toucher aux organes *excrementaires & purgatifs* de la Machine; au lieu que l'Homme à coutume d'y porter la main. Enfin, dans le Beau sexe, la nature à disposé merveilleusement à la bien séance l'organe, le canal de la Génération : ce n'est point, comme chez les Hommes, un vilain instrument, une arme à ressort la quelle, posée au dehors, tantôt avance, tan-

tantôt recule; passant de tems en tems de la petitesse & de l'humiliation à l'arrogance & à la fierté: *l'Outil Féminin* est beaucoup plus honnête; il demeure en dedans; tout son logis n'est qu'un enfoncement; il est CONFINE là comme dans un endroit plus caché & plus sûr.

Il est certain que la nature a donné aux Femmes bien plus de pudeur, qu'aux Hommes; & c'est ce qu'on voit par experience: car il est arrivé *maintes &c maintes fois*, que des femmes, aiant un abcès dangereux à cette partie lunatique, qu'on peut appeller l'entrée du Monde, ont mieux aimé mourir, que d'abandonner ce précieux endroit à l'oeuil & à la main du Chirurgien. Ce qu'il y a de plus admirable & de plus édifiant, c'est que les Femmes gardent, conservent cette honte honnête, non seulement en mourant, mais même après la mort; ce qu'il ne tiendra qu'à vous de remarquer, si jamais une femme vous donne le triste spectacle de se noier: car, selon Plin, & le témoignage de ce grand naturaliste est fondé sur l'experience, une femme no-
iée,

ïée, & dont le corps revient sur l'eau, étant couchée sur le ventre, ne se montre que par derrière. la nature en cela épargnant la pudeur de la Défunte: mais l'Homme, lors qu'il revient du fond de l'eau, où il a trouvé la mort, il nage sur le dos, la nature lui laissant montrer la chose, dont le péché a fait une grosse vilenie.

De plus: le *dignissime* membre de l'Homme, c'est la tête: par elle nous differons principalement des Animaux brutes, nos freres *génériques*; par elle nous jugeons, que la nature est conduite dirigée divinement; & ce qu'il y a de plus beau dans ce membre, quelquefois aussi de plus laid, c'est le visage. Or souvent, sur tout dans la vieillesse, la tête masculine se gâte, se défigure par la chute entière & radicale des cheveux: mais la femme peut garder les siens jusqu'à la fin; & par un grand privilège de la nature, elle ne devient jamais chauve. Quant au visage: n'avons nous pas cette barbe hérissée & piquante, que nous même nous haïssons très fort, & que nous ne saurions souffrir, comme de raison, car cet ornement pré-

prétendu nous rend sales, mal propres, dégoûtans & quelquefois même, il couvre tellement la face par son épaisseur de vilains poils touffus, qu'on a de la peine à distinguer un homme d'avec un ours. Mais nôtre digne & trop aimable femelle? Oh! c'est tout le contraire: comme elle n'a point de barbe, du moins au menton, son visage est toujours pur, toujours net, toujours beau, toujours attirant; enfin toujours en état de prendre & de rendre le doux baiser. Aussi par la loi de douze tables, étoit il défendu au Beau Sexe de se faire raser les jouës, & cela, de peur que l'usage du rasoir ne provocât, ne fît venir la Barbe; & que par là, les femmes ne couvrissent & ne cachassent leur pudeur.

Que la femme soit naturellement plus propre, plus nette que l'Homme, je pourrois le faire voir par plusieurs raisons, toutes démonstratives, toutes géométriques; mais en voici une, qui vaut elle seule toutes les autres, & si vous ne la croiez pas de poids, vous n'avez qu'à la peser quand la moitié fendue de nôtre espece s'est lavée une fois, la voi-
la

la nette jusqu'au lendemain : je gage que cela vous fait rire ; mais un peu de patience : marque infailible que j'en'avance point une fausseté ; qu'une Dame, qui a fait à sa toilète toutes les *purifications*, & toutes les *onctions* ordinaires, recommence vingt fois à se laver, vous trouverez toujours l'eau tout aussi claire, tout aussi belle que si elle sortoit de la fontaine. Qu'un homme au contraire renouvelle ses *ablutions* ; qu'il se lave & relave tant qu'il voudra, ses efforts seront inutiles, il aura toujours la honte d'avoir troublé, d'avoir gâté, d'avoir sali l'eau. Se peut-il rien de plus glorieux pour cette eminentissime Creature, dont je plaide la cause, & dont je defens les droits ? Allons plus avant, & fouillons dans l'interieur de nôtre femelle : par une sage & judicieuse dispensation de mere nature la femme se décharge tous les mois, par cet egout secret, qu'un Amant enflammé trouve si délicieux, & pour le quel il donneroit sa part de Paradis, elle se décharge, dis-je, par ce canal d'eau & de sang des superfluitez du corps : au lieu que l'homme s'en purge à tout moment

D

ment par la bouche, par le nez, souvent par les yeux; en un mot par le visage, qui pourtant est la partie la plus noble, & comme le maître ressort de cette machine admirable, qu'on appelle l'Homme.

Item, comme entre tous les Animaux, il n'y a que l'Homme, qui ait le beau privilege de pouvoir regarder le Ciel, nôtre femelle l'emporte encore sur le male par cet endroit là, & elle n'en est pas moins redevable à la fortune, qu'à la nature : l'une & l'autre s'unissant, agissent de concert pour y pourvoir; & effectivement elles y pourvoient d'une maniere merveilleuse en faveur de la femme, l'aïant beaucoup épargnée sur ce sujet-là. Vous ne savez, j'en suis sur, où j'en veux venir; le vòici: le hazard, le mauvais destin met-il la machine humaine dans une necessité inevitable de tomber? Pour nous, sans balancer, nous tombons sur la face, & au grand risque de nous casser le nez, nous prosternons sur cette Terre, qui attend nôtre partie materielle, & qui aparemment la gardera long-tems. Mais la femme? comme si elle ne tomboit, que
pour

pour mieux voir le Ciel & pour y penser, elle se répand sur le dos: car vous noterez, qu'une femme ne tombe, ni ne se couche jamais sur le ventre, & sur le visage, à moins que elle n'ait ses raisons.

En surcroît de preuves, en abondance de droit ne voïons nous pas, & c'est ce qui merite attention, ne voïons nous pas, dis-je, que dans la propagation, dans l'Economie *generative* & *multiplicative* du Genre humain, la nature à donné à la femme de grans avantages sur l'Homme? Rien au Monde n'est plus certain, ni plus evident: car Galien & Avicenne, deux oracles de la Medecine, ont réglé, statué, ordonné, que la seule semence de la femme est la matiere & la nourriture du fœtus; que l'Homme n'y à nulle part; & que ce qu'il fournit dans la fonction masculine, n'est tout au plus, que comme un accident qui survient à la substance. Cette Doctrine *prolifique* est conforme à la loi: la plus grande & la principale charge de la femme, dit elle, c'est de concevoir, & de veiller à la conser-

D 2

va-

* Gal. 2. de Spermate &c. 14.

vation de son fruit. Par cette raison-là, il se trouve quantité de gens qui sont le vrai Portrait de leur mere, pour-quoi? Parce qu'ils sont formez du sang de celle, qui les à mis en être humain. Cette ressemblance paroît le plus souvent dans la constitution du corps & dans le temperament: mais elle ne manque jamais dans les moeurs: si la mere est folle & bête, ainsi en vat il de toute sa lignée; & toute la *penaille chasse de Race*. Si la Matrone a de l'esprit, du bon sens, & de la conduite, les enfans jettent la bonne odeur de la sagesse; ils sentent tous la prudence à *pleine bouche*. C'est tout le contraire dans la *Paternité*: ordinairement d'un pere sage viennent les plus determinez partisans de la folie, & communement aussi, le pere fou engendre des sages, pourvû que sa moitié vaille mieux que lui.

Et je défie qu'on puisse apporter une autre raison, que ce *dogme* des deux medecins, pourquoi les *engendreuſes* ont plus de tendresse pour leurs productions vivantes, que les *Engendreurſ*; car mere sent que elle à presque tout mis du sien dans la façon, & consequemment,
que

que l'enfant est bien plus à elle qu'au faiseur. C'est aussi, je croi, par le même endroit, que chaque individu de nôtre espèce a plus de penchant, plus d'inclination pour sa mere, que pour son pere: à proprement parler, le fils n'a que de l'estime & de l'amitié pour son pere, mais il aime sa mere d'un amour tendre & naturel, encore une fois par la même raison, que cette preuve ci a de justesse & de solidité! qu'elle est convaincante! par la même raison, dis-je, la nature a donné aux femmes un lait d'une si grande vertu, que non seulement il nourrit les enfans, mais même qu'il guerit les malades; & qu'il suffit à toute sorte de gens pour vivre en bonne santé. Touchant cette dernière circonstance, nous en avons une preuve chez « Valere maxime: une femme de l'ordre populaire étoit, pour je ne sai quel crime, condamnée à mourir de faim dans la prison: mais sa fille, jeune personne d'un excellent naturel *b* venant tous les jours pour lui donner le teton, cet expedient *alimentaire* sauva

D 3

la

« Val. lib. 5. c. 4. *b* Aristot. lib. de Animal.

la vie à la criminelle. Cet exemple inouï fut trouvé si beau, que pour en perpetuer la memoire, la mere eut sa grace; on assura une pension à toutes les deux, & on fit de la prison, un Temple consacré à la pieté naturelle.

On ne peut raisonnablement disconvenir *a* que la femme ne s'attendrisse, ne compatisse beaucoup plus aisément que l'Homme, & comment sauroit on en douter, puisque le grand Aristote dit que la Bonté d'Ame est le propre du sexe feminin? C'est pourquoi selon mon avis *b* Salomon à prononcé cet oracle: *ou il n'y à point de femme, le malade soupire*: cet organe admirable de la sagesse disoit aparemment cela pour l'une de ces deux raisons: on parce que la femme est d'une adresse, d'une ardeur merveilleuse pour servir, pour assister les personnes alitées: soit à cause que le lait de femme est le meilleur remede qu'on puisse donner, non seulement aux foibles, & aux valetudinaires; mais même à ceux que la mort menace de près; car ce lait n'est pas un spécifique,

afin

a Ecclef. 26. b 3 Reg. I.

afin que vous le fachiez; c'est un remède general, c'est la medecine universelle. Les vaisseaux même de cette divine liqueur ont une vertu, que vous ne savez peut être pas, qu'une fille, ou femme, n'importe, la quelle applique ses tetons sur la poitrine d'un homme, qui n'en peut plus de vieillesse, cet agreable appareil, quoi que la blessure soit incurable, ne l'aisse pas de reveiller dans cet homme decrepit, & qui n'a plus qu'un soufle, la chaleur naturelle; il la fomente, & s'il ne renouvelle pas l'huile, il empêche du moins, que la lampe ne s'éteigne si tôt. Le saint & vieux Pere David n'ignoroit pas ce doux secret: ne l'avoit-il point par inspiration? Quoi qu'il en soit, je vous en ai déjà fait souvenir, ce monarque glacé jeta les yeux sur la jeune & belle Sunamite Abisaag, pour se rechauffer dans ses tendres embrassemens.

Au reste: c'est par-là, que nôtre Femelle est beaucoup plutôt meure que nous pour la fonction sacrée de l'Accouplement & de la Generation, *ad sacrum illud generandi officium*: en effet; une fille à dix ans, & même au des-

D 4 sous,

sous, peut soutenir l'assaut amoureux, au lieu que l'Homme demande un bien plus grand nombre d'Années, pour pouvoir lever la lance, & pour voir son épée en état de pointer. Tout le Monde fait cela : mais qui seroit assez neuf dans la phisique *généralive* pour ignorer, ce que je vais dire ? De toutes les Femelles fécondes, il n'y a que la femme, qui étant grosse, en portant un enfant dans le corps, voire même fort peu après l'accouchement, appète la repetition copulative ; toujours prête à se maitre au métier, & à travailler sur nouveaux frais. Ce joli & amoureux petit pot, qu'on appelle Matrice, est tellement préparé pour la conception humaine, que quelquefois, à ce que dit l'Histoire, prenez y garde mes Dames, & vous encore plus mes Demoiselles, quelquefois, dis-je, des femmes se sont engrossées toutes seules, sans y penser, & sans le secours du *Coadjuteur* de la propagation, je veux dire, du mâle. Tel malheur, suivant le compte d'un ecrivain phisicien, arriva à une fille, ou femme, qui ¹ prenant le bain,

se

1 *Averrois* 2. collig.


se mit, je ne sai comment, dans le corps, un peu de matiere *seminale* & *germinante* qu'un homme y avoit laissé.

A tout cela revient un autre miracle de la nature, miracle sur le quel nous ne saurions trop nous récrier : ce sont les bizarres envies des femmes grosses : la viande cruë, & prise par la bouche, s'entend ; le poisson sortant de l'Eau ; de souvent du charbon, de la bouë, des pierres, des metaux, des poisons ; & quantité de mets aussi ragoûtans ; une femme en fruit, pour peu que le cœur lui en dise mange de tout cela sans en être incommodée ; elle le digere ; elle le convertit, elle le change en nourriture salulaire & en bon aliment. Jugez de la si nôtre femelle ne domine pas en petite Souveraine sur les êtres ; & si sa dignité de femme ne l'afranchit pas des lois communes & ordinaires de la nature.

Rien de tout cela ne vous surprendroit, Docte & Judicieux Lecteur, si vous aviez lu d'un bout à l'autre, tous les livres des Philosophes & des Medecins : donnez vous, je vous en prie, ce petit divertissement : c'est là ou vous ver-

D S rez

rez combien la nature prend de plaisir à faire des prodiges en faveur de cette belle & vivante Image, qui est à la fois nôtre monture & nôtre moitié. Les exemples fourmillent sur cette matière là: mais je ne m'acrocherai qu'à un, qui s'offre qui se presente de lui même. Ce rouge tribut que la Femme paie tous les mois à la Lune, & qui mériteroit l'éloge de *precieux sang*, quelle force, quelle vertu lui attribueriez vous? Oh il en a de tant de fortes! Premièrement, il guérit de la fièvre quarte, de la rage, du mal caduc; des impressions mélancoliques, de la manie; enfin il vous délivre de quantité d'autres maladies, dont il n'y en a pas une, qui ne soit des plus pernicieuses: c'en est déjà beaucoup, comme vous voiez: vraiment! nous ne sommes pas au bout. En second & dernier lieu, cet elixir menstrual produit des effets, mais des effets qui, j'en suis sur, vont vous jeter dans le dernier étonnement: entre les plus merveilleux, il éteint les Incendies, il calme la fureur des Tempêtes, il arrête l'inondation des fleuves; il ecarte les choses dommageables & nuisibles, enfin,



il contraint les Diables à déloger au plus vite du corps des possédez. Il n'y a qu'un moment, direz vous que vous traitiez cela de purgation ? D'accord, & je le soutiens encore : mais c'est par là même que vous devez rendre plus de justice à la prééminence de la femme, puis qu'il n'y a pas jusqu'à son plus vilain excrément, qui ne fait une vraie Relique pour operer d'insignes miracles.

J'aurois encore : bien d'autres choses à rapporter là dessus pour confirmer mon dire, & pour mettre ma thèse, dans tout son jour : mais je ne le juge pas à propos ; & qui plus est je n'en ai nulle envie, j'ajouterai néanmoins. & ce sera comme pour la bonne mesure, que suivant les traditions des Philosophes & des Medecins, traditions fondées sur l'experience : Dieu a donné à la femme un bien particulier, en vertu du quel elle peut de son propre fond *suis propriis dotibus*, se guérir soi même dans quelque maladie que ce soit ; & cela sans emploier les moïens externes, sans le secours d'aucun remede étranger. Il ne seroit pas bon pour

la posterité d'Esculape , que le Beau sexe fut instruit de ce rare secret.

Mais la merveille des merveilles , le miracle des miracles ; & ce qui surpasse toute admiration , c'est qu'une femme, seule , & sans le concours , l'influence , l'operation du mâle , ait pû concevoir & produire une nature humaine. Monsieur l'Homme , vous avez beau vanter votre superiorité , ce n'est pourtant point à vous qu'on s'est adressé pour accomplir ce mystere ineffable , c'est à celle que vous tenez si fort au dessous de vous. Il est vrai que les Turcs , ou si vous l'aimez mieux , les Mahometans croient la chose possible ; ils ont eu même parmi eux des hommes qui passaient pour avoir été conçus sans pere , & ils nomment ces Gens-là *Nefesogli*. On conte aussi qu'il y a certaines Iles où les femmes deviennent grosses par le souffle du vent , plaisant préjugé , qui pour la tumeur des neuf mois feroit quelquefois grand plaisir à nos Belles. Mais ce sont là pour nous des fables & des contes de vieilles. Car la seule vierge Marie , oui , elle seule a conçu
Je-

Jesus Christ sans accouplement : elle l'a formé & enfanté de sa propre substance, & par sa fécondité naturelle : la tres heureuse Vierge Marie est la vraie & naturelle mere de Christ ; & Christ est le vrai fils, le fils naturel de la Vierge Marie : je dis naturel, par ce qu'il est homme ; & de plus fils naturel de Vierge, en ce que cette divine fille n'a point été sujette à la corruption de nôtre nature. C'est pourquoi, & elle accoucha sans douleur, & elle ne fut point sous puissance d'homme : sa fécondité par une benediction prevenante, aiant été si merveilleuse, qu'elle pouvoit se passer de mâle pour faire un enfant. Entre les Bêtes, il est certain que quelques femelles sont fécondes, & engendrent sans l'usage du mâle, par exemple, chez les vautours ; & Origene, *a* écrivant contre Fauste, dit que cette merveille de la nature a été mise dans l'Histoire. l'Antiquité découvrit aussi, qu'une cavale peut devenir pleine par la force & par la vertu du vent : c'est ce qu'on chante dans ces vers-ci :

D 7

Alt.

a Origene. in p. contra Faustum.

*Aura omnes versa in zephyrum flant rupi-
bus altis;*

*Excipiuntque leves auras, & saepe sine
ullis*

Conjugiis vento gravida :

*Tous les vents changez en Zephire, sou-
flent du haut des rochers; & les cavales
respirant cet agréable souflo, sont en etat
de pouliner sans le secours de l'Etalon; &
n'ayant point d'autre Engendreur que le
vent.*

Maintenant, que dirai-je de la pa-
role, ce beau present du Ciel, present
qui seul nous élève principalement au
dessus de presque toutes les Bêtes; pre-
sent au quel Mercure Trismegiste donne
le même prix, qu'à l'immortalité; &
que Hesiodé nomme le meilleur thresor
de l'Homme. Touchant donc ce Don
precieux de la parole, n'est il pas vrai,
que la nature à fait la femme plus diserte
& plus éloquente que l'Homme?
Toute femelle humaine nait Orateur;
& sur tout ell' a une volubilité de lan-
gue, un flus, un torrent de mots, que
nous n'avons point; jusque-là que la
moindre Harangere en fait plus, est plus
for-

a Virgil. 3. Georg, Pinand. 12.

forte sur ce chapitre là, que le plus habile Avocat. Nous qui faisons tant les fiers, pouvons nous nier, que, tous tant que nous sommes de mâles, nous sommes redevables de la parole à nos femmes? Car enfin nos meres ou nos nourices nous ont delié la langue; elles ont été nos premières maîtresses dans l'Art d'articuler. Avoüez moi que la nature, elle qui par la main, ou plutôt par la voix & par l'ordre efficace du Créateur, de rien à bâti & meublé tout cet immense Univers. Avoüez moi, dis-je, que cette nature à usé pour le Genre Humain d'une sage & prudente précaution, lorsque ell' a fait la femme si parlante: oui la mere commune à été si prévoïante là dessus, que rien au Monde n'est plus rare, que une femme sans langue, à peine trouvet-on une muette quelque part: certainement il est beau & loüable que la femme nous surpasse sur la chose, qui nous distingue le plus des autres Animaux.

Mais revenons sur nos pas; retournons du profane au sacré; & remontons jusqu'aux sources de la Religion.

Nous

Nous savons sur tout, & nous le savons sans le moindre nuage de doute, que Dieu ne donna sa benediction à l'homme, qu'en faveur de la femme; car si la femme n'avoit point été créée, jamais l'homme n'eut été béni; il ne le meritoit pas, il n'en valoit pas la peine, il étoit indigne de cette grace-là. Cela s'accorde parfaitement avec ce Proverbe *a* de Salomon: *qui aura trouvé une bonne femme, a trouvé le vrai Bien; & il s'attire la benediction du Seigneur.* Et cet oracle de l'Ecclesiastique: *Heureux l'Epoux d'une excellente moitié! le nombre de leurs Années sera double. Et aucun homme ne peut être comparé en dignité à celui, qu'on aura jugé digne d'avoir une bonne femme.* Car, comme dit le même *b* Ecclesiastique: *la bonne femme est grace au dessus de toute grace.* C'est pourquoy Salomon dans ses Proverbes *c* la femme la Couronne de l'Homme. Et saint Paul, la gloire de l'Homme. Or qu'est ce que la gloire? On la definit, la consommation, l'âchevement d'un être, qui se repose, qui se délecte dans sa fin; & qui est si accompli dans son espèce, qu'on

a Prov. 18. *b* Eccles. 26. *c* Prov. 2. *d* 1 Cori 11

qu'on ne peut rien ajouter à sa perfection.

Ainsi, la femme est la consommation, la perfection, la félicité, la bénédiction; enfin, la femme est la gloire de l'homme; & comme dit le grand Augustin, *a* elle est la première société du Genre humain dans cette vie mortelle & passagère. Sur ce pié la, loin d'ici langues scelerates & blasphématoires, qui osez dire, que la femme est un mal nécessaire! Tant s'en faut! Je dis, & je le soutiendrai au peril de ma vie. *b* Tout homme est obligé en bonne conscience d'aimer la femme; c'est un devoir indispensable, c'est une nécessité, & tout mâle humain, qui n'aime point la femme, voyez ce que j'avance-là, tout homme, qui n'aime point la femme, à plus forte raison, celui qui la hait, n'a ni vertu, ni grace, ni humanité.

Peut être ne seroit il pas mauvais de rapporter ici les beaux & profonds mystères de la Cabale: par exemple; comment le pere des croïans fut il beni par sa belle moitié? Dieu 'coupa la queue
au

a Aug. Gen. 17. b Gen. 12. 28.

au nom de l'épouse; il en retrancha la dernière lettre, car elle s'appelloit Sarah; & inferant dans le nom de l'Époux cette (H) rognée, au lieu d'Abram, il fut nommé Abraham; & voila précisément ce qui fit la copieuse & abondante bénédiction de ce grand Patriarche. Et Jacob, comment reçut il la sienne? Ne fût ce pas par l'adresse de Rebeca, qui lui conseilla, par mystere, s'il vous plait, & non par fourberie, de tromper le bon homme Isaac. Il y a plusieurs exemples de la même nature dans les livres sacrez; mais ce n'est pas ici le lieu de les expliquer.

Il est donc incontestable, que la *a* Bénédiction a été donnéé à l'Homme à cause de la femme; & la loi, à cause de l'Homme: mais quelle loi, je vous prie? Une loi de colere & de malediction: car on défendit à l'homme de manger du fruit de l'arbre; mais on n'avoit pas fait la même défense à notre femelle; hé! comment *b* Dieu la lui auroit il fait, puisque elle n'étoit pas encore crééé? Car Dieu voulut que la femme, comme son ouvrage favori,
fut

a Gen. 2. *b* Gen. 17.

fut libre dès le commencement. Ainsi l'homme en mangeant le fruit défendu, dès qu'il y eut mordu ; dès qu'il en eut avalé une bouchée, fut le pere & l'auteur de ce monstre affreux, qu'on appelle péché ; monstre, qui a causé en bien & en mal, tant & de si étranges, révolutions ; mais cette maudite pomme, si c'en étoit une, ne blessa point l'innocence, ni la conscience de la femme ! l'Homme produisit la mort ; mais s'il n'y avoit eu que la femme, cette laide & vilaine faucheuse, qui depuis la fondation du Monde a tant d'occupation dans le *pré aux Vivans*, n'auroit jamais paru : enfin, *a*, nous avons tous péché en Adam ; mais non pas en Eve ; & ce péché Originel, qui avant de naître, & conséquemment avant de pouvoir offenser Dieu, nous rend dignes du fagot éternel, ce péché, dis-je, vient du premier mâle de notre espece, la premiere femelle n'y eut point de part.

Aussi fut il ordonné par l'ancienne loi, que tous nos mâles seroient circoncis & *deprépuciez* ; mais qu'on laisseroit la femme telle qu'elle est ; là peine du
péché

a Gen. 3.

peché d'origine n'étant infligée qu'au seul sexe, qui en étoit l'Auteur. Ilste vrai que Dieu ne se fâcha pas moins contre Eve, que contre Monsieur son Epoux, & que le Créateur la reprimanda de sa mauvaise action : mais on ne la grondoit pas de ce, que elle avoit mangé du fruit ; on lui reprochoit seulement d'avoir excité son mari à cette desobeissance, ce que cette pauvre innocente avoit fait tout bonnement, sans y penser de mal ; & à la persuasion du Serpent Diable, qui comme vous savez, est *diablement* malin, & de qui d'ailleurs, nôtre bonne grand' mere n'avoit garde de se défier, n'étant pas avertie, & ne conoissant point l'ennemi. Ainsi a l'Homme pécha avec cette conoissance, cette science, avec toutes ces grandes lumieres, qu'il avoit reçu par infusion : mais la femme tomba par ignorance ; & parce que elle eut le malheur de se laisser tromper. Au reste le Diable ouvrit son carquois & décocha contre la femme, le premier trait de la Tentation, pourquoi ? C'est qu'il enrageoit de jalousie contre celle, qu'il voïoit la plus excellente de toutes les

a. Bernard.

Créa-

Créatures. Le Diable (dit le tendre & dévotieux saint Bernard) apercevant la beauté tout admirable de nôtre femelle, & la reconnoissant telle, qu'il l'avoit vû auparavant dans la lumiere divine, lors que elle avoit le plaisir de causer avec Dieu plus familièrement, que tous les Anges, déchargea son envie sur elle seule à cause de son excellence:

C'est pourquoi Jesus-Christ, étant venu au Monde, dans l'état le plus bas, le plus abjet, afin d'expier par cette humiliation là l'orgueil du premier crime ^a il choisit le sexe viril & masculin, comme étant le moindre, & le plus humble, ne voulant pas se faire femme, par la raison, que le beau sexe étoit trop noble & trop sublime pour le grand oeuvre de la Redemption. De plus: comme nous sommes tous tombez dans la condamnation par le peché de l'homme, & non pas de la femme, Dieu à voulu que le crime fût expié dans le même sexe: où il avoit été commis; & par ce que l'autre sexe avoit été abusé par une pure ignorance, Dieu voulut aussi que la vangeance se fit par le même

^a Gen. 3.

me sexe; & qu'il fût l'instrument de la punition, sur ce fondement là il fut dit au Serpent, *la Femme, ou suivant une meilleure leçon à la semence de la Femme t'écrasera la tête*; n'étant fait nulle mention de l'Homme, ni de la semence.

C'est aussi peut-être par cet endroit-là que l'Eglise a conféré & confié l'Ordre sacré de Prêtre, plutôt à l'homme, qu'à la femme; car tout sacrificeur est le représentant de Christ; or Christ représente le premier pecheur, c'est à dire Adam. Par-là nous pouvons entendre le vrai sens du Canon intitulé, *b Hæc imago, cette image*: car quand ce Canon dit que la femme n'a point été faite à l'image de Dieu, cela veut dire, que elle n'a pas été faite à la ressemblance corporelle de Jesus Christ. Cependant Dieu, j'entens Jesus Christ son fils, ne voulut pas s'incarner dans le ventre d'un homme, ce qui lui étoit tres-facile, il voulut naître de la femme seule; & il eut pour le beau sexe tant d'estime, tant de consideration, que au grand mepris de l'Homme, il fit
l'hon-

a 33. g. *hæc imago.* b Hierem. 31.

l'honneur à sa femme de lui demander un corps : car quand le Redempteur s'est nommé lui même *le fils de l'Homme*, ç'a été en faveur, & à la gloire de la femme ; il ne l'a point fait pour l'amour de l'Homme. C'est ce grand & inconcevable prodige, qui jette le Prophète dans le dernier étonnement : savoir, cette union miraculeuse de la fécondité avec la virginité ; qu'une fille ait entouré un homme, en portant Jésus-Christ dans son corps.

Après que le Sauveur victorieux & triomphant de la mort, fut sorti du tombeau, à qui se fit il voir, à qui aparut il en premier lieu ? Ne courut il pas aux femmes ? *a*. Ne furent elles pas les premières qui aprirent par lui même la grande & bonne nouvelle de son glorieux retour en ce Monde-ci ? On n'ignore pas non plus, qu'après la mort de l'Homme Dieu, les hommes apostasierent, ou que du moins ils tomberent dans l'incrédulité. Mais pour les femmes, Il est certains qu'elles tinrent ferme, n'abandonnant jamais la foi ; & demeurant inébranlables dans la Religion Chrétienne-

a Joan. 20. Marc. 26. Luc. 24.

tienne. On ne peut pas reprocher aux femmes d'avoir persecuté les orthodoxes, d'avoir inventé des heresies, d'avoir erré dans la foi : c'est tout l'opposé chez les Hommes. *a* Qui est ce qui livra nôtre Seigneur ; qui le vendit, qui l'acheta, qui l'accusa, qui le condamna, qui le tourmenta, qui pendit Dieu, enfin, qui lui fit souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse ? Les seuls hommes n'étoient ils pas les Acteurs & les instrumens de ce sanglant & terrible mystere ? Dans l'exécution de cet horrible spectacle, Pierre renie Dieu son maître, & par un blasphème execrable il jure, qu'il ne le connoit point ; les autres Disciples l'abandonnent, & prennent la fuite : au contraire les femmes, marquant un courage mâle & intrepide accompagnerent le patient Dieu, & leur bon Seigneur jusqu'au pié de la croix, & jusqu'au sepulcre : L'Épouse même de Pilate intervint dans cette affaire là, & cette Dame, quoi que païenne, fit plus d'efforts pour sauver le Sauveur, qu'aucun de ceux, qui avoient cru en lui. Ajoutons à cela un point de Doctrine recû

a Matt. 17.

cû presque dans toute l'école des Theologiens, c'est que pendant la passion & la mort de Jesus Christ, toute l'Eglise ne consistoit, que dans une seule femme; par ce que toute la Foi résidoit dans la Vierge Marie, & par cette raison-là, c'est avec toute la justice imaginable qu'on donne au beau sexe le surnom de religieux & de sacré.

a Si quelcun s'avise de dire avec Aristote, que dans toutes les especes d'animaux le male est plus fort, plus avisé, & plus noble que la femelle, Saint Paul Docteur Excellentissime, & qui est bien autre chose qu'Aristote, batra nôtre opposant de cette arme-ci. *Dieu a choisi ce qu'il y a de foû dans le Monde pour confondre les sages; & Dieu a choisi ce qu'il y a d'infirme dans le Monde pour confondre les forts, & Dieu a choisi dans le Monde ce qu'il y a de bas, de méprisable, & ce qui n'est point, pour détruire ce qui existe, & ce qui est.*

c En effet, qui, entre les hommes, a été plus sublime, qu'Adam dans toutes les belles qualitez de la nature? Avec tout cela une Femme fut la cause in-

E

no-

a Aristot. lib. de ani. *b* I Cor. *c* Gen. 2.

nocente de sa chute & de son humiliation, lui faisant accroire une haute extravagance; lui persuadant une chimère des plus impertinentes & des plus ridicules, qui fut plus fort que Sanson? Cependant une femme fut encor plus fort que lui; qui fut plus chaste que Loth? néanmoins une femme le fit tomber dans le crime abominable de l'inceste, au premier chef Fut-il un homme plus dévot, plus religieux que de ce bon Monarque, & mit toute sa sainteté dans le dernier désordre. Salomon n'étoit-il pas par excellence le grand Oracle de la sagesse? La femme le trompa, le gâta, le pervertit jusqu'à l'attirer dans l'Idolatrie.

c Revenons à Job: c'étoit sans contredit le plus patient, le plus endurant des mortels: le Diable, avec la permission de Dieu, le dépouille de tous ses biens; il fait périr la famille & toute la postérité de ce saint personnage, il couvrit tout son corps d'ulcères, de pus, & de douleur: cependant par toutes ces violentes épreuves, le méchant tentateur ne sauroit entamer la pa-

a Jud. 14. & 16. b 3 Reg. 11. c Job.

patience du Heros; il ne peut ébranler sa fermeté invincible; & cet illustre souffrant, loin de se fâcher, & de murmurer, donne gloire à Dieu par des actes de resignation & de soumission aux ordres immuables de la providence. Voila donc Satan à bout de ses machines; le voila prêt à quitter la partie, & Job couché sur son fumiers, alloit être comme un vainqueur sur le champ de bataille. Mais ce que le Diable n'avoit pu faire, la Dame Job, plus hardie & plus forté que le Diable, l'exécuta; & au lieu de consoler son malheureux Epoux, elle l'agaça si furieusement, que patience lui echapant, il commença à murmurer, & à maudire le jour de sa naissance. Comment, après tous ces beaux & fameux exemples, pourriez vous douter, que l'homme est peu de chose en comparaison de la femme? Rendez moi justice, habile Lecteur! Ne conviendrez vous pas, que si jamais Panegiriste a bien sù ajuster ses preuves, à sa thèse, c'est moi. Par exemple la Femme de Job fut plus scelerate que le Diable: *ergo* la femme merite la Préminence sur l'homme.

E 2. me.

me ; la conséquence est admirable.

a Mais s'il est permis de mettre sur la scène, & de faire entrer ici en comparaison Jesus Christ lui même, vous ne doutez pas, qu'aucun mortel n'approche de sa sagesse, ni de sa puissance : il est la sagesse eternelle de Dieu, & il est tellement revêtu de sa toute puissance, qu'au seul nom de Jesus, le Ciel, la Terre & l'Enfer se prosternent, ou du moins, se mettent à genoux. Hé bien cet homme Dieu n'ait-il pas eu la complaisance de se laisser vaincre par cette femmelète Cananéenne de l'Evangile? Lui ayant dit, *b* *il n'est pas bon d'ôter le pain des enfans pour le jeter aux chiens: Assurement, Seigneur, répondit la femme, car les petits chiens mangent les miettes qui tombent sous la table de leurs maîtres.* Jesus voyant qu'il n'avoit rien à repliquer à une raison si forte, baissa la lance devant sa partie; & lui donnant sa benediction, dit, *c* *qu'il te soit fait selon ta volonté.*

Qui avoit plus de zèle & plus de ferveur

a *Matth. 15. b* *Joan. 18. c* *Matth. 20. Marc. 44. Luc. 22.*

veur dans la Foi, que Pierre le premier des Apôtres? Cependant une servante séduit cet homme-là, qui n'étoit pas le dernier Pasteur de l'Eglise; elle l'oblige à renier Jesus Christ.

a Que Messieurs les Canonistes nous disent & nous soutiennent tant qu'il leur plaira, que leur Eglise est infailible, & qu'elle ne peut errer, il est certain que cette femme Pape, que cette Papesse *Joanne*, qui pendant un certain tems fût si bien couvrir sa marche, & qui soutint la gageure si adroitement, trompa l'Eglise, par une des belles impostures qui fût jamais.

Au reste, je vois venir ici quelque critique bourru, & mal endurant, & qui ne manquera pas de me dire: tous ces exemples là tournent beaucoup plus à la honte, & à l'opprobre du beau sexe, qu'à sa louange, & qu'à son honneur; vous êtes donc un plaisant faiseur d'eloges; vous louez à rebours, & vous blessez, vous defigurez les gens à grands coups d'encensoir. Doucement Monsieur le censeur, doucement: les fem-

E 3 mes

a *Mat. de Joan. 8.*

mes ont dequoi me justifier, & vous confondre en deux mots sur ces faits, que je viens de rapporter : écoutez donc leur réponse, & votre Arrêt. S'il faut nécessairement, dit la femme à l'homme. qu'un de nous deux tombe dans la pauvreté, ou décende chez les morts, j'aime beaucoup mieux vous perdre & vous faire périr, que de me perdre, & que de périr moi même. Qu'avez vous à cela ? Vous voilà muet !

Mais d'ailleurs, cette réponse, décisive & laconique de notre femelle est fondée en pièces authentiques : le Pape Innocent III. dans une, je ne sai quelle épître Décretale à un certain Cardinal légat du siege de Rome, a laissé par écrit : *s'il faut qu'un de nous deux soit confondu, je choisirai plutôt que vous le sachiez : si te vel me confundi oporteat, potius te confundi eligam.* C'est pourquoi les lois civiles permettent aussi aux femmes de se pourvoir, & de prendre leurs sûretés aux dépens d'autrui. Et même, dans les lettres sacrées, oh ! pour le coup, je suis dans mon fort, oui dans cette écriture, dictée invisiblement par
lo

le Saint Esprit, ne benit-on pas, n'élève-on pas souvent la malice, pour ne point dire la sceleratesse de la femme, au dessus des bonnes actions de l'homme? *a* Rachel, par une jolie invention attrape Laban son pere, qui, à quelque prix que ce soit, veut ravoit ses Dieux; & on en fait un grand merite à la belle voleuse. Ne fait on pas bon gré *b* à Rebecca d'avoir par fraude escamoté la Benediction patriarchale de son Mari pour Jacob, & d'avoir ensuite fait échaper ce dernier à la fureur d'Esaü Son aîné? *c* Raab, putain de metier, trompe les Coureurs de Josué; & cela lui est réputé à justice, Jahel sort de chez elle au devant de Sisara, & lui fait ce *g* acieux compliment: *Seigneur, vous plaît il me faire l'honneur d'entrer chez moi?* Lui acceptant l'offre, demande un verre d'eau, & on le régale de lait: quand l'homme est couché, son hôtesse, après avoir eu soin de le bien couvrir, lui souhaite la bonne nuit: mais des qu'elle le croit endormi, elle entre tout doucement; & lui enfonçant un clou dans la tête, elle tue ce-

E 4 lei

^a Gen. 38. ^b Gen. 27. ^c Josue 2.

lui, qui lui avoit confié sa vie, & qui se reposoit de sa personne sur sa bonne foi & sur sa probité. Peut-on voir une perfidie plus noire, une plus insigne trahison ? l'écriture pourtant célèbre & canonise le fait : *Jabel*, dit elle, *est benite entre les femmes, soit qu'elle bénite dans son tabernacle, ou dans sa maison !*

a Lisez, je vous prie, l'histoire de Judith, & pesez bien ce que elle dit à Holoferne : *prenez les paroles de votre servante, car si vous les suivez, le Seigneur vous fera parfait : en arrivant je vous apprendrai tout ; si bien que je vous conduirai par le milieu de Jerusalem, & vous aurez tout le peuple d'Israel comme un Troupeau de moutons, qui n'ont point de Berger, & pas même un chien n'aboira contre vous : car tout cela m'a été dit par la providence de Dieu.* Puis cette femme aiant endormi le Monarque par ses caresses, lui donne un grand coup d'épée sur le cou, & lui coupe la tête. Or, n'en déplaise à notre Héroïne, pouvoit-on former un projet plus inique & plus scelerat ? Pouvoit-on tendre un
pie-

a *Judith. II.*

piege plus cruel? Pouvoit-on inventer une trahison plus noire & plus captieuse? C'est néanmoins par cet endroit là même que l'Ecriture benit, loue, exalte Judith, & l'iniquité de la femme est censée meilleure que la bonne oeuvre de l'Homme.

Cain ne fait il pas une action de pieté, un acte de Religion, quand dans un Sacrifice, il offre à Dieu les prémices des meilleurs fruits? C'est pourtant par-là que Dieu le rejette & le reprouve. Esaü ne fit il pas son devoir lors que, par une pieuse obéissance, il va à la chasse pour chercher une pièce de venaison, sur la quelle son pere, usé de vieillesse, & presque mourant, puisse se ragoûter? C'est néanmoins pendant ce tems-là, qu'on enlève au pauvre Esaü une benediction, qui lui apartenoit de droit naturel, & qu'il à le malheur de tomber dans la disgrâce & dans la haine du tres Haut. Oza, par un mouvement de Religion, par un transport de zèle, s'empresse à soutenir l'arche, qui panche, qui menace de chute, & pour le récompenser de sa dévoté & louable intention, il est fra-

E s pé

pé d'une mort subite. Le Roi Saül, parce que il réserve en Sacrifice au Seigneur les meilleures & les plus grasses Victimes des Amalechites, est rejeté du regne, & livré même à l'esprit malin. On excuse les filles de Loth d'avoir couché avec leur pere: mais on ne lui pardonne point cet horrible inceste, quoi que aiant trop bû, il le commettoit machinalement, & sans savoir ce qu'il faisoit, on ne lui fait point, dis-je, de grace, & l'Eglise de Dieu abhorre sa succession & sa posterité; enfin on excuse l'incostumeuse Thamar, on la repute plus juste que le Patriarche Juda; & par cet inceste frauduleux elle merite d'entrer dans la race, dans la ligne genealogique de l'homme Dieu.

Allez à present, mâles robustes & vigoureux, & vous têtes scolastiques avec vos chaperons, & tout vôtre attirail Doctoral, montrez, faites voir, prouvez par autant d'exemples la Thèse opposée contradictoirement à la mienne: hazardez vous à soutenir que la sceleratesse de l'homme vaut mieux, que la bonne oeuvre de la femme. Je vous en
dé-

défié, & je suis sûr, que vous n'en viendrez jamais à bout. Par où pourriez vous, vous y prendre. Vous ne sauriez, pour établir un tel sentiment, mettre en jeu que les Allegories: or avec ces Armes là ne peut-on pas aussi bien combattre pour la Femme que pour l'Homme? mais retournons sûr nos pas.

La raison la plus claire, la plus évidente, & en même tems la plus péremptoire, qu'on puisse employer pour mettre au jour la *préexcellence* de cet antres heureux sexe, *tam felicissimi sexus*, c'est, que entre toutes les créatures, la plus digne, qui ait jamais été & qui sera jamais, a été une femme: je parle de la très heureuse Vierge Marie, car n'ayant contracté dans sa conception, la tache mortelle & damnable du péché originel, Jesus-Christ même, quant à son humanité, ne sera certainement point plus grand, que sa divine mere. Je ne doute pas que cette proposition-là ne scandalise les ames dévotes & scrupuleuses: mais j'ai de quoi l'appuyer; & voici mon raisonnement.

E 6

Sui-

Suivant le temoignage d'Aristote, dont le témoignage vaut presque un article de foi, pesez bien cet argument-ci, il ne se peut rien de plus fort: le genre, dont le meilleur est plus noble que le meilleur d'un autre genre, est aussi plus noble que ce genre-là. Or, dans le genre féminin, il n'y a rien de meilleur que la Vierge Marie, comme dans le genre masculin, il n'y a eu rien de plus grand que Jean-Baptiste; & néanmoins, combien la fille mere est au dessus de lui, elle qu'on a exalté sur tous les chœurs des Anges, c'est ce qui n'est ignoré d'aucun Catholique. Sur le même principe on peut aussi former cet argument-ci: le genre, dont le pire est plus mauvais, que le pire d'un autre genre, ce premier genre conséquemment doit être au dessous de l'autre. Maintenant nous savons, que la plus vicieuse & la plus méchante de toutes les créatures, c'est le mâle humain, soit qu'on pense au malheureux Judas, qui trahit & livra Jesus-Christ, & du quel le Sauveur, lui même a dit, *a il valoit mieux pour cet*
hom-

■ Marc. 14.

homme-là de n'etre point né: soit qu'on fasse attention à cet Antechrist, qui en scélératesse, sera encore bien autre chose, que Judas, puisque toute la puissance de Satan habite en lui. De plus, nous voïons dans l'Ecriture plusieurs hommes condamnés aux tourmens éternels, au lieu qu'on ne lit nulle part qu'une femme ait été damnée.

En confirmation de mon dire, vous n'avez qu'à réfléchir sur une certaine prérogative, qui se trouve même parmi les bêtes. Car l'Aigle, par exemple, qui est le Roi, ou plutôt la Reine, & le plus noble des oiseaux, se trouve toujours femelle, & jamais du sexe masculin, *semper foeminea nunquam masculini sexus reperitur*. Le Phenix, cet oiseau, unique individu de son espèce, & qui seul a le beau privilege de renaître de ses propres cendres, les Egyptiens ont assuré, que c'est une femelle. Au contraire le Roi des Serpens nommé communement Basilic, & le plus pestilentiel de toutes les bêtes venimeuses, puisque son regard tue & porte la mort, ce Prince meurtrier est toujours mâle, étant mé-

me impossible qu'il naisse femelle.

On peut encore faire voir ample-
ment, copieusement abondamment
l'excellence, la probité, l'innocence
du Beau sexe par la preuve suivante :
c'est que l'homme est la source de tous
les maux, c'est lui qui leur a donné
l'origine, & le commencement; ce qu'on
ne sauroit avec justice reprocher à
la femme.

Car le premier *Engendreur* a Adam
osant transgresser la loi du Seigneur,
ferma la porte du Paradis, & nous
rendit tous sujets au péché & à la mort :
car nous avons tous péché, & nous
mourons tous en Adam, & nullement
en notre bonne mère Eve.

b En suite, Caïn, le fils aîné d'A-
dam valut encore moins, que Monsieur
son pere: oh que ce scelerat là nous a
fait de mal! car enfin, c'est lui qui a
ouvert la porte de l'enfer: n'at-il pas
été le premier Auteur de l'envie, de l'ho-
micide, du parricide, du desespoir de
la grace & de la miséricorde de Dieu?
c Lamech fut le premier *Digame*;
Noé,

a Gen. 3. *b* Gen. 4. *c* Gen. 9.

Noé, le premier s'enivra, Cham, cet indigne fils de Noé, le premier qui révéla la *vergogne* & la turpitude de son pere; Nemroth, à la fois, *a* le premier tiran & le premier idolatre. Qui commirent le premier adultere & le premier inceste? Ne fût-ce pas des hommes? & par dessus tout cela, pour comble de mesure, les hommes entre-
rent en négociation, en commerce avec les Diables, & ils inventèrent les arts profanes & sacrilèges.

b Des hommes, fils de Jacob, furent les premiers, qui eurent la cruauté de vendre leur frere. *c* Pharaon, ce fameux Roi d'Egipte, eut le premier la barbarie de faire égorger des enfans mâles. Ce furent des hommes qui raffinant sur la lubricité, s'aviserent de la Venus postiche & contre nature; j'en appelle à témoins Sodome & Gomorre, ces villes autrefois si célèbres, & qui perirent par la volupté monstrueuse & *non conformiste* de leurs habitans. l'Histoire nous apprend, que par tout le plaisir d'une sensualité criminelle a fait des
Di-

a. ibid. Gen. 10. b Gen. 37. c Exod. 1. a Gen. 18.

Digames, des *Multinobes*, des *Multicubés*, des adulteres, & des fornicateurs. Tels étoient Lamech, Abraham, Jacob, Esaü, Joseph, Moïse, Sanson, Helcana, Saül, David, Salomon, Assur, Roboam, Abias, Caleph, Assuerus, & une infinité d'autres, qui tous, outre la jouissance de plusieurs épouses, ont eu des maîtresses & des concubines, quelques uns même de ces voluptueux-là, trouvant que le lit nuptial ne fournissoit pas assez, passaient la fureur amoureuse sur leurs servantes.

C'étoient des hommes & trop hommes, que tous ces gens-là : mais pour la femme ? hors la seule Bersabée, nous n'en trouvons pas une, qui ne se soit toujours contentée d'un seul époux, & même, vous n'en verrez pas une *Bigame*, c'est à dire aucune, qui aiant eu lignée, dans son premier mariage, ait jamais convolé en secondes nœces. Car naturellement, les femmes sont plus chastes que les hommes, elles savent beaucoup mieux se contenir. Nous lisons que quelques unes se reconnoissent
steri-

Gen. 16. & 30.

steriles, gardoient volontairement l'abstinence de lit, & cédoient sa place à une autre épouse. Sara, Rachel, Lia, tant d'autres, voiant qu'elles ne pouvoient avoir d'enfans, ne presentoient elles pas la servante, ne pressoient elles pas le Mari d'y avoir recours? Mais obligez moi de me dire quel époux si âgé, si froid, si stérile, si peu propre à la fonction *maritale* qu'il pût être, a jamais eu assez de piété, assez de douceur & de complaisance envers sa moitié, pour se donner un substitut, & pour mettre en son lieu & place quelque bon laboureur, qui cultivât & arrosât, comme il faut, le champ fertile de sa femme?

a Nous lisons, il est vrai, que Licurque & Solon avoient fait une loi là dessus: suivant la police & le règlement de ces sages législateurs, lorsqu'une femme avoit le malheur de se trouver unie par le lien conjugal, avec un homme, chez qui les approches de la vieillesse avoient presque éteint l'ardeur venerienne, ou qui, par temperament, manquoit de vigueur &

de

a. Licurg. Solon.

de bravoure pour le combat amoureux, il étoit permis à cette mal pourvûë de se choisir parmi ses jeunes parens, ou intimes amis, quelque vaillant champion, avec qui elle pût se divertir agréablement par une lute également vive, & d'une reprise nombreuse. Ce qu'il y avoit de plus commode, c'est que le dit Sieur Epoux étoit obligé d'adopter les fruits de cette culture auxiliaire, de les adopter, dis-je, à titre du vrai Jardinier, & les enfans qui en venoient, étoient censés legitimes. Nous lisons donc qu'on fit une telle ordonnance: mais il ne paroît point qu'elle eût cours, & à quoi tint il? Je crois bien que les maris, ne s'en accommodant point, eurent la dureté de s'y opposer; mais je suis persuadé que les femmes par un zèle de pudeur & de continence, ne voulurent jamais profiter d'une loi, qui leur étoit si favorable.

De plus: l'Histoire, tant sacrée, que profane, met sur la scène un nombre innombrable de femmes illustres, qui célèbres par la chasteté & par l'amour conjugal, ont surpassé de beaucoup
tous

tous les hommes du monde-telles furent, Abigaïl femme de Nabal, la fameuse Artemise, épouse de Mausole; Algie de Pollinix, citoyen de Thèbes, Julie de Pompée dit le grand, Porcie de Caton; Cornélie de Gracchus, Missaline de Sulpice, Alceste d'Admet, Hiposicrate de Mithridate Roi de Pont, Didon fondatrice de Carthage: la Lucrece de Rome, & Sulpicie, femme de Lentulus. Il y en a eu aussi une infinité d'autres, d'une pudeur si ferme, d'une fidélité si constante, qu'elles ont bravé la mort plutôt que de se laisser toucher, ou ébranler: les exemples qui s'en présentent ici sont, une Atlante de Calidon, une Camille du pays des Vollques, une Ephigénie de Grèce, une Cassandre, & une Chrise. N'oublions pas les filles de Lacedémone, de Sparte, de Milet, de Thèbes, & une Legion d'autres, qui comme nous le voyons chez les Ecrivains Hebreux, Grecs, & Barbares, ont sacrifié des Couronnes, & la vie même à la conservation de leur virginité. S'il vous faut aussi des exemples d'une piété naturelle, choisissez

fissez dans un grand nombre d'autres, la Vestale Claudia à l'égard de son père : & cette jeune Plebeïenne, dont je vous ai parlé qui en allaitant sa mere, l'empêcha de mourir de faim.

Combien de femmes scelerates, dira quelque ennemi du Beau sexe ! combien d'Amans, & encore plus de Maris, à qui l'amour & le Mariage ont été funestes, par la méchanceté de la Maîtresse, ou de l'Epouse ? Sanfon, Jason, Deiphobe, Agamemnon, & une infinité d'autres, n'ont ils pas péri par cet endroit-là ? Mais regardez y un peu de près, examinez ces sortes de tragedies avec des yeux de Linx, comme on dit ; vous verrez qu'on a grand tort d'accuser les femmes, & que jamais un bon & honnête homme n'a eu le terrible sort de prendre une mauvaise moitié. Car enfin, c'est l'homme, oui je le soutiens, dans nôtre Espèce, c'est le mâle, qui renverse, qui pervertit la femelle : ainsi, quoi que généralement toutes les femmes soient bonnes, & si bonnes, que qui dit *femelle humaine*, dit la quintessence de tout ce qu'il y a de meilleur, souvent néanmoins

moins cet excellente machine se démonte, se déränge, se gâte & se corrompt par les vices, & par les défauts de l'homme ; jugeons par là de ce que nous valons.

A vôtre avis, Lecteur tres *Bénévole*, si nous avions permis à nôtre femelle de faire les lois, & de composer l'Histoire, quelles tragiques & hideuses narrations les femmes n'auroient elles pas pu écrire sur la sceleratesse inexprimable de leurs indignes mâles ? Ces hommes dîts les images de l'être souverainement parfait, ce sexe prétendu le plus sage, chez qui se trouvent tant d'assassins & de meurtriers, tant de voleurs, tant d'*enleveur* de filles & de femmes, tant de faussaires, tant d'Incendiaires & de bruleurs ; tant de traitres, & d'Ames plus noires, que le charbon d'enfer ? *a* Du tems de Josué, & du Roi David, les Brigands fourmilloient si fort, qu'ils mettoient à la tête de leurs Troupes des Princes & des Chefs, & encore aujourd'hui ne pourrions nous pas dire, que le nombre des voleurs n'est guère moins infini, que celui

a *Josue* 7. 2 *Reg.* 19. 3 *Reg.* 4.

lui des fous? C'est par-là, que les prisons regorgent d'hommes; & que par tout on trouve des cadavres, de rouez, & de pendus.

Au contraire, c'est au beau sexe que nous sommes redevables de tous les arts liberaux, de toutes les vertus, & de toutes les utilitez publiques. Que les femmes aient inventé les Arts & toutes les vertus, j'en ai une preuve invincible, & pour peu que vous soiez fondé en grammaire, vous n'oseriez en douter, car ne conviendrez vous pas que tous les noms de ces choses-là sont du genre féminin? Une fois, il faut dire *la peinture, la musique, la sagesse, la Justice* &c. par tout l'Article femelle, & jamais l'Article mâle: donc les femmes sont les inventrices, les Auteurs des Arts & des vertus: voila ce qui s'appelle mener son homme, tambour battant, jusqu'à la source, l'affommer, & le pousser jusqu'au dernier retranchement.

Autre circonstance des plus curieuses, & des plus remarquables des femmes sont les maraines du globe terrestre, & se sont elles, qui ont donné le

le nom aux trois parties de l'ancien Monde : car Asie fut une Nimphe ; Europe étoit fille d'Agénor, & l'Afrique, celle d'Epaphus, la quelle s'appelloit aussi Libie : cette etimologie, ou *nomenclature* ne fait elle pas bien de l'honneur au beau sexe ?

Enfin, si nous voulons parcourir tous les genres de la vertu, nous trouverons, que nôtre femelle l'emporte infiniment au dessus de nous. Car ce fut une femme, qui fit la sainte découverte du voeu de Chasteté, & la Vierge Marie est la premiere qui offre, qui consacre au Ciel la fleur de son pucelage, & cette offrande lui vaut la haute & glorieuse qualité de mere de Dieu : les femmes Prophètes ont toujours été inspirées, possédées d'un esprit plus divin que les hommes, ce qui, selon Lactance, Eusebe, & Augustin, a été connu des Sibilles. Marie sœur de Moïse, n'étoit ce pas une grande Prophetesse ? Et pendant la captivité de Jeremie la femme de son oncle nommée Olda, fut choisie, suscitée pre-
fera-

a Lactant. lib. instit. Euseb. de prep. Evang.
tug. de Civit. Dei.

ferablement aux hommes, pour entretenir la Prophetie, qui alloit perir en Israel.

Fouillons dans les ecritures sacrées, & nous verrons que la constance, la perseverance, la fermeté des femmes dans la foi, & dans les autres vertus, y est tout autrement célébrée, que celle des hommes: cela paroît manifestement dans *a* Judith, dans Ruth, & dans Esther, trois Heroïnes de la Bible, & tellement vantées, que elles ont donné le nom à trois des livres qui composent ce divin ouvrage. *b* Ce grand Abraham, que l'Ecriture appelle juste, parce que sa croïance étoit ferme, & qu'il a cru en Dieu, on ne laissa pourtant pas de le mettre au dessous de la femme Sara; le Seigneur lui disant de sa propre bouche: *tout ce que Sara te dit, écoute sa voix.* Sur le même fondement, Rebecca, d'une forte croïance va hardiment pour interroger, pour consulter Dieu, & jugée digne d'une réponse, elle a l'honneur & le plaisir d'entendre ce grand miracle: *Deux nations dans ta matrice; &c deux peuples seront par-*

a Exod. 15. *b* Reg. 22. *c* 2 Paral. 34.

partagez de ton ventre. La veuve de Sarepta acquiesce aux paroles d'Elie, quoique la chose soit difficile, & humainement impossible. Zacharie repris de son incredulité par la censure de l'Ange devient muet pour sa punition : mais Elizabeth son épouse, par ce que elle a cru d'une grande foi, prophétise du ventre & de la bouche, & s'étant illustrée par-la, elle illustre aussi la tres-heureuse sainte Vierge, en lui disant : *O Toi beureuse, qui as cru ce, que le Seigneur t'a dit !*

Anne la Prophetesse, après la revelation de Simeon *confessoit Dieu ; elle parloit de lui à qui conque vouloit ecouter ; & à ceux qui attendoient la rédemption d'Israel.* Philippe avoit quatre filles toutes pucelles, & toutes bien prophetisantes. Que dirai je de cette Samaritaine, avec qui nôtre Seigneur causa sur le bord d'un puits ? Le fils de Dieu prenoit tant de plaisir dans la conversation de cette femme-là, il se faisoit un si grand régal de ses réponses, que comme si la foi lui avoit valu un repas, il rejetta les mets que les Apôtres lui présentoient. On a

F

doit

a Matth. 27.

doit joindre à tout cela la foi de la Cananéenne, sans oublier celle de cette femme qui souffroit une perte de sang. Marthe, par sa foi, & par sa confession, le cedat-elle à saint Pierre? Et pour Marie Madelaine, nous voïons dans l'Histoire Evangelique, jusqu'à quel point cette fameuse pénitente tint bon dans sa croïance & dans la foi : lors que les prêtres & les Juifs regardent avec un extrême plaisir le barbare & sacrilège crucifiment de l'homme Dieu, *b* Madelaine pleure au pié de la croix, elle apporte des onguens pour embaumer son corps, elle le cherche dans le tombeau, elle s'informe du mort avec empressement avec ardeur à l'homme, qu'elle prend pour Jardinier, & effectivement il en avoit la figure, voïant que ce faux Jardinier étoit le vrai Dieu, elle court aux Apôtres, & leur annonce la resurrection : ceux-ci revoquent en doute la verité de ce grand mystere, & Marie demeure ferme dans sa persuasion. Après cela, qu'on ose me contester la prééminence des femmes.

En-

b Marc. 15. & 16. Luc. 23. & 24.

a Encore une fois, que dirons nous de Priscille, cette tres-sainte femme, qui donna des leçons à Apollo, personnage Apostolique, savantissime dans la loi, & qui plus est Evêque de Corinthe; cet Apôtre ne se faisant point une honte d'apprendre d'une bouche femelle les veritez, qu'il devoit prêcher dans son Eglise. Ajoutez de plus que les femmes, qui par la patience du Martire, & par le mépris de la mort, ont temoigné la constance de leur foi, font un aussi grand nombre que les hommes martirs. Je me ferois un crime d'omettre, ou de supprimer ici un autre exemple célèbre, & digne d'être gravé en caractères ineffaçables dans la memoire de tous les honnêtes gens: c'est le pieux heroisme de cette mere *b* incomparable, qui voïant perir devant ses yeux ses sept garçons par un cruel martire, non seulement ne marquoit pas la moindre émotion; mais même exhortoit fortement ces jeunes victimes à mourir en braves, & intrepides, & elle même s'abandonnant à la providence, mettant toute sa confiance en Dieu,

F 2

fui-

a Act. 18. *b* 2 Maccab. 7.

suivit ses sept fils, dans l'autre monde, mourant heroïquement, comme eux, pour les loix du païs. Combien de peuples convertis à la foi Chrétienne par le zèle, & par la dévotion du beau sexe? Les lombards, par Theodeline, fille d'un Roi de Baviere, les Hongrois, par Greiffille fille de l'Empereur Henri premier, les François, par Clotilde fille d'un Roi de Bourgogne, & les *Hibertes, bertos*, par une certaine *Apototos Apostola*, femme de la plus basse naissance: chacune de ces *Convertisseuses* gagna une infinité d'Ames à Jesus-Christ. Enfin nous pouvons dire sans rien hasarder, & en toute sureté de conscience, que si ce sexe-là n'est pas le seul dévot, le seul religieux, du moins il surpasse de beaucoup en cela nous autres hommes, puisque encore à present, on y voit briller la foi Catholique, & la pratique continuelle de la Morale Chrétienne.

Mais afin qu'on ne puisse douter, que la femme n'a pas moins de capacité, que l'homme, & que nous autres mâles nous ne pouvons rien faire, au dehors s'entend, & dans la société humaine, qui

qui ne convienne également à notre femelle, prouvons la chose par un détail d'exemples, & nous trouverons, que dans tous les genres de vertu, jamais les hommes n'ont fait aucune fonction; n'on trempé aucun devoir, enfin n'ont rien exécuté de beau, que les femmes n'en aient fait autant, & quelles n'y aient pour le moins aussi bien réussi.

Anciennement chez les Païens les femmes se distinguèrent dans le sacerdoce, & dans la prêtrise : telle fut Melisse prêtresse de Cibeles, & cette ministre de l'Autel se soutint si dignement dans son poste sacré, que toutes celles, qui lui succéderent dans son pontificat femelles, héritant de son Auguste nom, furent toujours appelées Melisse. *Item*, Hipeccaustrie fut prêtresse de Minerve, Mera de Venus, Iphigenie de Diane. Les Officières ecclésiastiques de Bacchus étoient célèbres par la diversité de leurs noms, comme les Thiades, les Menades, les Baccantes, les Eliades, les Mimallonides, les Edonides, les Eubiades, les Bassarides, & les Triaterides. Chez les Juifs aussi Marie sœur

F 3 de

de Moïse, & d'Aaron entroit dans le Sanctuaire avec le grand prêtre, & on la regardoit elle même comme prêtresse. Quant à nôtre sainte & divine religion ? Quoi que la porte du sanctuaire y soit fermée aux femmes, quoi qu'on leur ait interdit l'ordre sacré du sacerdoce, nous savons pourtant, par l'histoire, qu'une fine & rusée femelle, en deguisant son sexe, est montée jusqu'au sommet du souverain Pontificat, faisant voir par là, que les femmes ont la tête assez forte pour porter la triple couronne, & pour soutenir le poids immense de la Papauté. De plus, on connoit parmi nos femmes dévotes tant de tres saintes Abesses & *Moniales*, à qui la venerable Antiquité accorde sans façon le titre de pretresse. Pour la Prophetie, je ne me lasse point d'y revenir, parce que c'est le plus bel endroit des femmes, pour la Prophetie, dis-je, on a célébré chez les nations de tout pais Cassandre, les Sibilles, Marie soeur de Moïse, Débora, Huldu, Anne, Elizabeth, les quatre pucelles de Philippe, & plusieurs autres femmes plus modernes : sur tout, les grandes

des saintes Brigide & Ildegarde.

Dans la Magie, entre les autres sorcieres, sous la Discipline insurmontable & toute puissante, soit des bons Démons, soit des Diables, qui ne valent rien, Circée, & Medée ont fait des choses incomparablement plus prodigieuses & plus surprenantes, que Zoroastre lui même, quoi qu'il passe chez plusieurs écrivains pour le Patriarche, ou l'inventeur des la magie & du Grimoire.

Les femmes se sont illustré dans la Philosophie: telles furent Theane épouse de Pitagore, & Dama sa fille, qui s'aquit de la réputation, en éclaircissant, en développant, en expliquant les sentences obscures de son profond & mystérieux *Engendreur*. *Bem*, Aspasia & Diotime, écolieres de Socrate: Martinée, Philesie & Axioquie, les deux dernières ayant étudié sous le divin Platon: Enfin, Plotin, élève Gemine & Amphiclée, & Lactance fait l'éloge d'une Themisté. L'église Chrétienne se réjouit dans une sainte Catherine, qui, quoi que jeune fille, confondit une troupe de Philosophes, & leur fit voir

qu'elle en favoit plus elle seule, que tous les sept Sages de la Grèce. Ce seroit un gros péché d'omission de ne pas donner place ici à la Reine Zenobie : cette Princesse disciple du Philosophe Longin, possédoit une littérature si naturelle & si coulante, qu'on lui donna le surnom d'Ephiniſſe. Ses oeuvres *sacro saintes* furent rendues en Grec par Nicomaque.

Venons à présent à l'Art Oratoire, & à la Poésie : celles qui se présentent d'abord, sont Armes ici surnommée Androgenie, Hortensie, Lucrèce, Valérie, Copiole, Sapho, Corinne, Cornificie, Romaine, Erinné, Télie ou Tesbie, à qui on donna l'épithète honorable d'*Epigrammatiste*. Chez Saluste, Sempronie : chez les Jurisconsultes, Calphurnie : & si dans nôtre tems, on n'avoit point défendu aux femmes l'étude des belles lettres, il est certain qu'encore aujourd'hui, nous les verrions briller beaucoup plus, que les hommes, en bel esprit & en profonde érudition. N'est il pas surprenant, que par le seul instinct de la nature le beau sexe, comme cela paroît en mille choses, sur-
pas-

passe les artisans de toutes les Discipli-
 nes? Les Grammairiens se vantent d'être
 les maîtres du *Bien dire*, n'est il
 pas vrai? Les plaisantes gens! constam-
 ment nos meres & nos nourrices réus-
 sissent beaucoup mieux, qu'eux à nous
 enseigner l'usage de la parole. Les Crac-
 ches qui possédoient au suprême degré
 le don de l'éloquence naturelle, avoient
 ils eu d'autre maîtresse que Cor-
 nelie leur mere? Silé fils d'Aripithe
 Roi de Seitie, ne fut-il pas instruit
 dans la langue Grèque par Istrinée, qui
 l'avoit mis au Monde? Dans les Colo-
 nies qu'on forme & qu'on etablit dans
 les pais etrangers, les enfans, qui y sont
 nez, n'ont-ils pas pris & gardé la lan-
 gue maternelle; C'est uniquement par
 cet endroit-là, que Platon & Quintilien
 se sont appliqué soigneusement à don-
 ner de beaux preceptes sur le choix d'une
 bonne nourrice, voulant sur tout,
 qu'on la prenne capable de former le
 Nourrissans dans les Arts de bien penser,
 & de bien parler.

De plus, les Poètes dans leurs fables
 & dans leurs fables, les Dialecticiens
 dans leur babil contentieux, ne font

ils pas obligez de le céder à l'autre sexe? Il n'est point, oui je le soutiens, il n'est point d'Orateur, quelque éloquent, quelque persuasif qu'il soit, qui puisse par la force de son raisonnement, convaincre la moindre Courtisane & la détourner de son vilain & infame métier. Quel Aritmeticien peut par un faux calcul, tromper une femme qui a une dette à lui paier? Quel Musicien approche de la femme pour l'agrément du chant, & pour la douceur de la voix? Les Philosophes, les Mathematiciens, les Astrologues, dans leurs divinations, dans leurs prédictions, ne se trouvent ils pas souvent plus ignorans, que des Paissannes, & ne voit-on pas, tous les jours, qu'une petite vieille en fait plus long, que plus habile Medecin?

Socrate, le plus sage des mortels, s'il en faut croire l'Oracle Pitien, qui surement en cela ne mentoit pas tout à fait, hë bien cet incomparable Moraliste, déjà vieux, ne se fit point un deshonneur d'apprendre quelque chose de nouveau d'une femme nommée Aspasic, en quoi il montrait l'exemple à
Apol-

Apollo , ce Theologien Apostolique , qui comme vous avez vû , ne craignit point d'être enseigné par la sage & savante Priscille. Voulez vous de la prudence feminine ? Je vous en fournirai tout vôtre sous : Opis se distingua si fort par cette vertu-là , qu'elle en fut élevée à la dignité de Déesse. Les autres Heroïnes en prudence sont , Plotine , femme de Trajan , Amalasonte Reine des Ostrogots , Emilie épouse de Scipion : mais celle qui l'emporte de haute Lute , c'est Delbora , femme de Labidoth : on voit dans le livre des Juges qu'elle Jugea , qu'elle présida quelque tems sur le peuple de l'eternel , & a les enfans d'Israel , dit l'écriture , montoient vers elle pour toute sorte de jugement. Bien plus , Barach refusant de combattre les ennemis , Delbora , qui joignoit la valeur à la prudence , fut élue generalissime de l'Armée Israélite , & elle remplit si dignement ce poste important , que par la défaite , le carnage , & la fuite de ces mêmes ennemis , elle remporta une victoire complète.

On voit aussi dans l'Histoire , on le voit
Judic. 14. E 6 H

livre des Rois, que la Reine *a* Astaſte regna & jugea ſept ans en Jeruſalem. La célèbre Semiramis, après la mort du Roi Ninus, occupa le Trône, & gouverna les peuples dix ans moins d'un demi ſiècle. Toutes les Candaces, Reines d'Ethiopie furent tres-sages & tres-puiſſantes dans leur adminiſtration, il en eſt touché quelque choſe, dans les Actes des Apotres: mais Joſeph, ce célèbre Historien des Juifs, en rapporte des choſes merveilleuſes. Il faut mettre dans le même rang Nicaule, & Reine de Saba, qui vint du bout du Monde, tout exprès pour entendre raiſonner le ſage Salomon, & la quelle, ſuivant la temoignage du Seigneur, s'élévera au jour du Jugement general, pour condamner tous les mâles de Jeruſalem. Il y a auſſi une je ne ſai quelle *c* Thecnis, qui embaraſſe le Roi David par une queſtion, qui l'enſeigne par une enigme, & qui l'apaise, & l'adoucit par l'exemple de Dieu. Gardons nous bien de laiſſer là Abigaïl & Betſhaba: l'une ſauva ſon epoux de la fureur *de*

a 3 Reg. 1. 3 Reg. 10. *c* 2 Paral. 7. *Matth.* 12.
Luc. 11. 2 Reg. 14.

de David, qui après la mort de ce réchapé, la prit pour sa femme, & lui donna le titre, Auguste, de Reine l'autre, & Mère de Salomon, eut la prudence d'obtenir la couronne pour son fils. Pour les inventions des choses, nous avons Isis, Minerve, & Nicostrate. Pour la fondation des Empires & des Villes, Semiramis, qui possédoit la Monarchie Universelle, Didon, & les Amazones. Dans les Batailles & dans les combats, Thomiris Reine des Massagètes qui batit, & fit perir Cyrus le Monarque de Perse. *Item* Camille, de la nation des Volsques: Valisque de Bohême, toutes deux grandes, & Puissantes Reines. *Item* Pandé dans les Indes, les Amazones, les Candaces, les Lemnenses, les Phocenses, les Chiars, & les femmes de Perse.

Nous lisons de plusieurs autres femmes toutes tres-illustres, qui par un courage admirable & vraiment héroïque ont relevé leur nation, qui alloient perir, & dont le salut paroissoit absolument desespéré: entre ces Heroïnes

E 7

et Reg. 25. 3. Reg. 2.

là brille avec le plus d'éclat Judith, dont le bien heureux a Jérôme fait l'Eloge en ces mots : *Recevez la veuve Judith pour un exemple de chasteté : célébrez-la par des louanges triomphales, & par un encens continuel : car celui qui récompense la chasteté, lui a donné une valeur imitable non seulement aux femmes, mais même aux hommes, il lui avoit inspiré tant de courage & de vertu, que cette Héroïne étoit victorieuse d'un homme, que personne n'avoit pu vaincre ; & que elle surpassoit l'insurmontable.* Nous lisons encore qu'une certaine femme, qui avoit du jugement & de la pénétration, apellant Joab, lui mit entre les mains la tête de Siba, l'ennemi de David, & cela pour sauver Abela, ville qui étoit la mère des villes en Israël. Et une autre brave, jettant un morceau de meule de moulin sur Abimelech, lui fit sauter la cervelle, on cela Ministre de la vengeance Divine sur Abimelech, parce qu'il avoit fait du mal devant le Seigneur contre son pere, ayant fait égorger soixante & dix de ses frères.

Hieron. in protog. sup. Judith. l. I. c. 13.

res sur une seule pierre.

• Ce fut ainsi que la belle Esther, Epouse du Roi Assuerus, non seulement sauva sa nation d'une mort des plus honteuses, mais même lui procura les plus grans honneurs, lorsque les Volsques assiegeoient Rome sous la conduite de Cneius Martius Coriolan, cette fameuse ville, que des hommes ne pouvoient defendre par la force des Armes, fut preservée par la langue d'une femme; car Veturia, déjà vieille, & mere de Coriolan, ramena son fils par une seule exhortation. Artemise attaquée par les Rhodiens, leur enleva flote, & aiant subjugué l'Île, pour eterniser le souvenir de sa Victoire, & la honte de ces Insulaires, elle erigea ce prodigieux Colosse, dont on a tant parlé.

Mais entre les femmes illustres, en voici une des plus distinguées, & qu'on peut appeller la gloire du beau sexe, c'est la jeune païsanne, nommée Jeanne d'Arc, & si connue sous l'Epitete de la pucelle d'orleans. Qui pourra jamais donner assez d'éloges à cette rare &

• *Heb. 7. 8.*

martiale femelle? Vers le commencement du quinzième Siècle, les Anglois étant les Maîtres de la France, en mille quatre cens vingt-huit, cette brave Villageoise s'étant armée en Amasône & menant l'Avant garde de l'Armée, combatit avec tant de valeur & de succès, qu'ayant battu l'ennemi, elle recouvra pour Charles VII le Roïaume de France, que ce Monarque avoit déjà perdu. Et pour perpetuer la mémoire de ce grand exploit, on érigea en l'honneur de cette illustre Heroïne une statue sur le pont de la Loire, près de Genabe, qu'on nomme à présent Orléans.

Si, puisant dans les sources, je ne voulois compiler les Histoires anciennes & modernes des Grecs, des Latins & des Barbares, il ne tiendrait qu'à moi de citer, de passer ici en revue quantité d'autres femmes toutes d'un mérite sublime: mais craignant, de vous fatiguer par un trop gros ouvrage, j'abrège ma route, & je ne vous donne, que quelques exemples. Oui, docte & curieux Lecteur, je pourrois vous faire faire bien du chemin: car Plusar-

ggc

que, Valere Maxime, Bocace, & quantité d'autres ont écrit sur ce beau sujet. C'est pourquoi si j'ai avancé beaucoup de choses à la gloire du beau sexe, j'en ai supprimé incomparablement d'avantage: n'étant pas d'une cervelle assez ambitieuse, d'un esprit assez présomptueux pour croire qu'on puisse renfermer dans un si petit volume les grandeurs, & les vertus infinies de nôtre trop digne femelle. Car enfin, quel mâle humain auroit une assez vaste étendue de génie & de capacité pour rendre aux femmes toute la justice, qui leur est due, & pour faire un détail exact de leur mérite, qui sans doute surpasse toute imagination? Tout ce que nous avons vient des femmes: ce sont elles, qui conservent nôtre espèce, & si la race de ce joli & tres-aimable animal, venoit à manquer, où en seroit le genre humain? Il ne tarderoit guère à perir: enfin, les particuliers, les familles, les Républiques, les Etats: tout dépend de la conservation des femmes, & il n'en meurt pas une, que ce ne soit une grande perte pour l'Univers.

Ro.

Romulus, ce célèbre fondateur de Rome, étoit bien persuadé de cette vérité tout à fait importante: comme son Roïaume naissant étoit entierement masculin, pour avoir des femmes, il ne balançoit point, au risque d'une guerre des plus sanglantes, d'enlever par finesse les filles des Sabins, car Romulus, qui avoit le nez long, conut fort bien, que sans un secours *propagatoire*, c'est à dire en stile commun, sans femmes, l'empire qu'il commençoit, ne pourroit jamais subsister. Enfin les Sabins aiant pris le Capitole, lors que les deux petites Armées étoient aux prises sur la grande place, on combattoit à toute outrance, les femmes vinrent mettre le hola, & leur médiation entre les deux peuples fut si efficace, qu'elle se termina par une paix solide, par une amitié sincère, & par une Alliance qui dura toujours. Aussi Romulus voulut que les noms de ces *Pacificatrices* fussent mis dans les Curies, & du consentement des Romains il fut réglé, par exception, & par privilège dans les tables publiques, que les femmes ne travailleroient ni au moulin, ni à la cuisine.

fine. De plus on fit defense aux gens mariez de s'entrefaire des presens, & cela pour leur aprendre, qu'ils devoient vivre en communauté de biens.

De là vint aussi la coutume, que l'Introducteur de l'Epouse dans la celebration du Mariage, lui faisoit dire *ubi tu, ego: par tout ou vous êtes, j'y suis aussi*: ce qui vouloit dire: *si vous êtes le Seigneur, je suis la Dame, si vous êtes le Maître, je suis la Maîtresse.* Dans la suite du tems, après que Rome eut secoué le joug du Gouvernement Monarchique par l'expulsion des Tarquins, lors que les legions des Volsques, commandées par le mecontent & rebelle Martius Coriolan, étoient de-ja campées à cinq lieues de Rome, ne fût-ce pas des femmes, qui conjurerent l'orage, rapellant le General à son devoir, & obligeant ces Troupes à retourner sur leurs pas? Les Romains furent si touchés d'un service de cette force-là, que en reconnoissance, ils firent bâtir un Temple somptueux & le consacrerent à la fortune des femmes, *Fortuna Muliebri.* De plus le Senat, par un
Ar-

Arrêt authentique & dans les formes, leur decorna les marques de la premiere & de la plus haute distinction. En vertu de ce Decret là, une femme étoit en droit d'occuper toujours le haut bout en marchant, & des qu'elle paroissoit devant un homme assis, c'étoit à lui de se lever au plus vite, & de ceder la place.

Item, on permit aux Damès l'usage des habits de pourpre avec des franges d'or, on leur accorda même, pour parure, les perles, les boucles d'oreilles, les bagues, les anneaux, les colliers; enfin, tout le riche, le précieuse brillant attirail de la pompe, & de la magnificence dans les ornemens. Suivant la loi des derniers Empereurs, faisoit on quelque part une ordonnance contre le luxe des vêtemens? On avoit grand soin de marquer expressement par une clause, que les femmes n'étoient nullement comprises dans la réformation présente. On les apella aux heredités & à la succession des biens: il fut aussi permis par les lois, de célébrer les funérailles des Dames, comme celles des hommes illustres, par des oraisons funebres.

nebres & par des Eloges Publics. Dans une conjoncture, où, pour aquiter un vœu de Camille, il falloit envoïer un gros présent au Seigneur Apollon de Delphes, comme il ne se trouvoit point dans la ville assez d'or, pour faire le montant de la copieuse offrande, les femmes de leur propre mouvement & de leur plein gré apporterent leurs nipes & leurs bijoux.

Au reste, dans la guerre de Cyrus contre Astiagée, les Perses se debandèrent & prirent la fuite: mais les femmes courant aux fuyards, les huent, les querellent, leur reprochent leur lâcheté, & cette honte fut si salutaire, que les Perses se ranimant, se ralliant, & retournant à la charge, battirent les ennemis à plate couture. En vûë & pour récompense de cette bravoure féminine Cyrus fit une loi, par laquelle il engageoit tous ses successeurs lors de leur entrée dans la Capitale à païer, en forme de dette ou de tribut à chaque femme une pièce d'or Alexandre, dit le grand, étant entré deux fois dans la ville, fit autant de fois la même libéralité; & comme ce conquérant
ex-

excellait en élévation d'ame, il ordonna le double pour les femmes grosses.

C'est ainsi que les anciens Rois de Perse, & les Romains, les Romains, dis-je, dès le berceau de leur ville & de leur empire, ont toujours fait au beau sexe toute sorte d'honneurs. Il n'a pas été en moindre veneration chez les Empereurs. l'Empereur Justinien a crû, que, même pour faire les lois, on devoit consulter & emploier son épouse. Et ailleurs la loi dit, que c'est avec justice que la femme brille dans l'honneur, afin qu'on sente son éclat; & qu'à quelque poste l'époux soit élevé, l'épouse doit partager avec lui le degré d'élévation. Par cet endroit-là on appelle la moitié d'un Empereur Imperatrice, la femme d'un Roi porte le Titre de Reine, & l'épouse d'un Prince, a la qualité de Princesse & d'illustre, fût elle de la lie du peuple. Et Ulpien dit: le Prince dès qu'il est Empereur, est au dessus des lois. Mais Madame, Auguste, qui est l'Épouse de l'Empereur, quoique elle depende des lois, eependant le Prince lui a communiqué
tous

tous les privilèges, & loin d'être la première sujette de l'Etat, elle est la compagne & la moitié du Souverain. C'est encore sur le même fondement, qu'on permet aux femmes illustres de faire les fonctions de Juge & d'Arbitre, de donner & de recevoir l'investiture des Fiefs, enfin de decerner juridiquement entre des vassaux.

Par la même raison, la femme peut avoir des Domestiques en son particulier aussi bien que le Mari, & séparément d'avec lui: elle peut juger même entre les étrangers: elle peut donner le nom à sa famille, en sorte que sa posterité porte son nom préféablement à celui du pere. *Item* nôtre femelle a, touchant la Dot & le Douaire, des beaux & grans privileges, qui sont exprimez çà & là en plusieurs endroits du corps de Droit: il y est aussi marqué, qu'une femme de bonne conduite & d'une réputation irréprochable, ne doit point être mise en prison pour dettes civiles, jusque là même, qu'un juge qui auroit fait emprisonner une honnête femme pour ce sujet-là est censé punissable de mort. Si une femme est sus-
pecte

specte, ou accusée de crime, qu'on la mette dans un Cloître, ou bien, qu'on l'abandonne à des femmes, qui aient soin de la tenir enfermée : car suivant la loi, la femme est d'une meilleure condition que l'homme, & de plus c'est que dans le même genre de crime l'homme est beaucoup plus coupable que la femme. C'est pourquoi quand un homme est surpris en adultere, on le condamne au dernier supplice : mais pour la femme ? on se contente la jeter dans un Monastere. Azon, dans sa somme sur le Titre, l'Arrêt du Senat de Velleius, compile plusieurs Privileges, & le Contemplateur sur les Renonciations.

De plus, ces deux anciens & celebres faiseurs de lois, ces Ouvriers & Artisans de Républiques, ces personnages graves par leur sagesse, & d'une prudence consommée par leur savoir, enfin puis qu'il faut les nommer, Licurque & Platon sachant, par une étude profonde de la Philosophie, que les femmes ne le cedent en rien aux hommes, ni pour l'excellence de l'esprit,
ni

ni pour la vigueur du corps, ni pour la dignité de la nature, ordonnerent qu'on exerçât les femmes conjointement avec les hommes aux Lutes, & à tous les apprentissages du gymnase : ces sages Législateurs voulurent aussi, qu'on dressât nôtre femelle aussi bien que nous, à tout ce qui concerne le métier de la guerre : à tirer de l'Arc, à manier la fronde, à jetter des pierres, à lancer le Javelot, au combat des Armes, tant à pié, qu'à cheval, à poser un Camp, à ranger les Troupes en Bataille, à conduire une Armée : enfin, & pour abréger, ils voulurent que les femmes partageassent avec les hommes tous les emplois, toutes les charges, toutes les fonctions publiques de société humaine.

Lisons les anciens Ecrivains, qui sont dignes de foi, nous trouverons que dans la Getulie, chez les Bactres, & dans la Galletie, que les hommes se plongeant dans la mollesse & dans les plaisirs, c'étoient les femmes qui faisoient tout, l'Agriculture, l'Architecture, le Négoce, la Chevalerie, la guerre, enfin, rien qui ne fût sur leur compte, &

G

chez

chez ces heureux mortels, les femmes s'aquitoient habilement de tout ce, que les hommes font à present chez nous, telle étoit la louable & la tres raisonnable coutume du païs. Chez les Cantabres, aujourd'hui les Biscaiens, c'étoit le Mari qui apportoit la Dot, la focur avoit soin d'établir le frere & de le marier, & il n'y avoit que les filles qui heritaient du bien. Chez les Scites, les Thraces, & les Gaulois, generalement tous les offices étoient communs aux sexes, & lors qu'il s'agissoit de délibérer sur la guerre, ou sur la paix, on consultoit les femmes, & elles tenoient rang dans les assemblées. C'est ce qui paroît manifestement par le traité d'Alliance, que le fameux Annibal conclut avec les Celtes, qui porte en termes formels: *si quelque Celte se plaint d'avoir été offensé par un Carthaginois, ce sera à la Regence de Carthage, ou à ses Generaux en Espagne, à juger le different. Mais si un Carthaginois a souffert quelque injustice de la part d'un Celte, ce sera aux femmes à vuider le different.*

Pour-

Pourquoi donc, direz vous, les femmes sont elles réduites par tout à la quenouille, & au simple soin du Menage? Le voici: la Tirannie des hommes, qui prévaut sur tout, agissant contre le droit divin, violant impunement l'équité naturelle, a privé nôtre femelle de la liberté, que elle reçoit en naissant: oui par des lois iniques, on lui en interdit la jouissance, on l'abolit, par l'usage & par la coutume; enfin, on l'éteint absolument par l'éducation. Car dès qu'une femme est entrée sur la terre, du moins dans ses premières années, & lors qu'elle est sortie de l'Enfance, on la tient comme prisonnière au logis, & comme si elle étoit entièrement incapable d'une occupation plus solide & plus élevée, on ne lui fait apprendre, qu'à manier l'aiguille. Ensuite, est elle propre au Joug, at elle atteint l'âge meur & competent pour la multiplication de l'espece? On vous la livre en esclavage à un Mari, qui trop souvent, par la fureur de la jalousie, ou par cent autres travers d'humeur, la met dans une condition déplorable, ou bien on l'enferme pour toute sa vie,

comme dans une vraie prison, en une retraite de soi disant Vierges & Vefsales, ou elle essuie mille chagrins, & sur tout un repentir rongé, qui ne finit que par la mort.

Les lois excluent la femme dès Emplois publics quelque sage, quelque prudente qu'elle puisse être, on lui défend les Requêtes & les suppliques des Tribunaux: de plus, on ferme aux femmes l'entrée dans la Juridiction, dans les Arbitrages, dans l'Adoption, dans l'Intercession dans la procuration, dans la Tutelle, dans la Régie, ou Administration d'un bien, dans les exécutions testamentaires, & dans la procédure criminelle. Mais ce qu'il y a de plus scandaleux & de plus criant, c'est qu'il soit défendu au beau sexe de monter en chaire, & de prêcher la Parole de Dieu. Oh qu'il se feroit de belles conversions! Cependant cette défense-là est directement opposée à l'Écriture: car le saint Esprit y promet chez son Prophète Joel, d'entrer dans la tête de la femme, lors qu'il dit : *Et vos Filles prophétiseront.* Effectivement du tems des Apôtres, les femmes enseignoient
pu-

publiquement, ce qui se voit par les exemples d'Anne la Prophetesse, des filles de Philipe, & par Priscille, cette savante Theologienne, qui donna des leçons à l'Apôtre, ou Apostolique Apollo.

Il est donc certain, que les femmes devroient être admises à *l'Endoctrinement*; & qui peut douter, que le Ministère de la parole ne leur convienne beaucoup mieux, qu'aux hommes? Mais ces Legis-lateurs modernes, qui pour établir leurs traditions, ont détruit & aneanti le commandement de Dieu, sont si méchans, qu'encore que nôtre femelle l'emporte infiniment sur nous, par l'excellence de sa nature, & par la tres-grande noblesse de sa dignité, ils n'ont pas laissé de déclarer directement & indirectement de parole & d'effet, que ce sexe est d'une condition plus vile, plus basse que le nôtre, si bien que selon ces sacrileges & ces blasphemateurs, le dernier des hommes vaut mieux en nature, que la femme la plus parfaite & la plus accomplie. Ainsi, en vertu de ces injustes & detestables lois, les femmes sont contraintes de céder tout aux

G 3 hom-

hommes, de même que dans la guerre les vaincus cèdent aux vainqueurs : ce qui se fait, non, sans doute, par l'ordre de Dieu, ou de la nature, non par nécessité, ni par raison, mais par la force de l'usage, par l'éducation, par le hazard, & principalement par la violence & par l'oppression.

Il y a aussi de nos mâles qui par un principe de religion s'arrogent un pouvoir sur les femmes, & apuient, prouvent cette prétention tyrannique par l'autorité des Lettres Sacrées. Ces gens là n'ont autre chose dans la bouche, que *a* cette malédiction de nôtre mere Eve, *tu seras sous la puissance de l'homme, & il aara domination sur toi* : si vous leur répondez, que Jesus-Christ *a* ôté la malédiction, ils ne manqueront pas d'alléguer la morale des *b* saints Pierre & Paul, qui disent : *que les femmes soient sujettes aux Maris, que les femmes se taisent dans l'église*. Mais qui conque sera bien versé dans les différents tropes & dans la Rétorique de l'E-

a Genes. 3. *b* 1 Petr. 3. Coloss. 3. Ephes. 5.

l'Ecriture, quiconque en pénétrera bien les dispositions & les intentions, il decouvrira aisément, que ces préceptes sont superficiels, que sans toucher au fond, ils ne répugnent que dans l'écorce. Il est vrai, que dans l'Eglise, l'ordre est, que les hommes soient préférez come les Juifs furent preferez aux Grecs dans la promesse : mais il n'en est pas moins certain, que *a* Dieu ne fait point acception des personnes : car en Christ ce n'est ni mâle ne femelle, mais nouvelle creature.

Bien plus, parce que les hommes ont naturellement le cœur dur, c'est par cet endroit, là qu'on leur a accordé la plûpart de leurs avantages sur les femmes : par exemple, le Divorce chez les Juifs : mais tous ces privileges ne donnent pas la moindre atteinte à la dignité des femmes. Et même quand les hommes tombent dans le crime & dans l'erreur, les femmes entrent de plein droit dans la puissance de Judicature : qui oseroit en douter ? Le sauveur n'at-il pas dit expressement que la reine de Saba jugera les hommes de Jerusalem ? *Conclu-*

G 4 *fin.*

a Rom. 2. Act. 10.

sion: tous ceux, (je n'en excepte pas un) qui justifiez par la foi, ont été faits enfans d'Abraham, c'est à dire. Enfans de la promesse, tous sont assujettis à la femme, & en bonne conscience ils ne sauroient se dispenser de lui obéir: car c'est un commandement formel de Dieu au Pere des croïans, & en sa personne, à sa posterité, présente & à venir, *tout ce que Sara te dira, écoute sa voix.*

A présent donc, pour me recueillir en peu de mots, & pour faire une courte recapitulation, nous avons fait voir la *préexcellence* de notre belle & incomparable, moitié par le nom, par l'ordre, par le lieu, par la matière, & comment Dieu la créé en dignité beaucoup supérieure à l'homme. En suite, j'ai prouvé, mais prouvé geometriquement, demonstrativement, invinciblement mon paradoxe, par la Religion, par la nature, par les lois humaines, par un assemblage confus d'autoritez de raisons, & d'exemples. Avec tout cela, il s'en faut bien que j'aie épuisé mon sujet: quelque belle marchandise, que je vous aie étalé, il en reste encore une bonne provision dans mon magasin,

a Gen. 21.

gafin, & quoi que j'ai fait couler de ma seconde cervelle un torrent de preuves, je suis pourtant encore bien armé: enfin, pour parler net & naturellement, je n'ai pas tant avancé de choses dans mon plaidoié, que je ne pusse en dire beaucoup plus.

Mais je ne me suis pas erigé en Avocat du beau sexe, par un motif d'ambition, non, je n'ai pas entrepris la cause des femmes pour aquerir de la gloire: je n'ai eu en vûe, que mon devoir & la vérité: je craignois que enfoüissant mon rare talent, on ne me traitât de Sacrilège, si par un silence impie, je supprimois les louanges, qui sont dûes à un sexe si dévot.

Au reste, si quelcun, plus curieux & plus exact que moi, trouve que j'ai omis quelque argument, qui selon lui, pouvoit être d'un grand poids dans mon ouvrage, je prendrai cela, moins pour une critique, & pour une censure, que pour un secours, en ce que par son esprit & par son erudition il aura secondé mes foibles efforts, & rendu mon travail meilleur. Ainsi, Seigneur

G f

Ecc

Lecteur, afin que ce petit écrit ne devienne point un gros volume, en vous remerciant de votre lecture & de votre patience, je vous souhaite santé, joie, & ce qui vaut encore mieux que tout le reste, je vous souhaite une femme, si déjà ne l'avez.

D E

FOEMINEI SEXUS
PRÆCELLENTIA,
L. BELIAQUETUS.

Desine vaniloquax sexum laudare virilem

Plus æquo, laudum no sit acervus iners.

Desine, si sapias, sexum damnare malignis

Fœmineum verbis, quæ ratione cavent.

Si bene lance tua sexum perpendis utrumque

Fœminæ cadet quisque virilis erit.

Cæ

Credere si dubites, Et res tibi dura vi-
detur,

Haud alias visus nunc mihi testis adest:
Quem nuper vigilans extruit Agrippa Li-
bellum

Ante viros laudans, foemineumque
genus.

L. BELIAQUET DE LA PREE-
MINENCE DU SEXE
FEMININ.

Cesse, franc babillard, grand diseur de rien,
cesse de louer les hommes plus qu'il ne faut,
de peur d'accumuler inutilement les louan-
ges. Cesse, si tu es sage, de lancer sur
les femmes les traits d'une satire depour-
vue de sens & de raison, si tu veux bien
peser à ta balance le mérite des deux sexes,
il n'y aura point dans notre espèce de mâ-
le, qui ne doive céder à sa femelle. Si tu en
doute, & si la chose te paroît rude & incroia-
ble, jet' amène une caution, je te produis un
témoin, qui n'a point encore paru & qu'au-
cun mortel ne vit jamais: c'est un petit livre,
fruit des veilles d'Agrippa, & dans le quel
il loue la femme, & la place fort haut au-
dessus de l'homme.

PETIT OUVRAGE
DE
HENRICORNEILLE AGRIPPA.
DU
SACREMENT
DU
MARIAGE.

A TRES ILLUSTRE PRIN-
CESSE ET DAME, MA-
DAME MARGUE-
RITE,

Du sang des Rois tres-Chrétiens de
France, Duchesse des Provinces
d'Alençon & de Berri, &
Comtesse d'Armagnac.

HENRICORNEILLE AGRIPPA.

Lui souhaite du fond de l'Ame,
une parfaite santé, & une fé-
licité, qui ne finisse jamais.

Si j'avois autant de savoir, & de loir-
sir pour la plume, que je suis pé-
nêtré d'estime & de respect pour votre
auguste Personne, *Illustrissime & Haut-*
tiſſi-

issime Princesse, j'aurois déjà entrepris de composer en grand in folio quelque ouvrage des plus difficiles & des plus epineux: j'eusse, par exemple, approfondi les misteres les plus cachez de l'Ecriture, j'eusse developé les raisons les plus enfoncées, & les plus embarrassantes de la Philosophie Evangelique, enfin j'aurois révélé, éclairci, expliqué ce qui git encore dans les ténèbres.

Mais continuellement, incessamment occupé à mes affaires domestiques, occupation necessaire & tout à fait indispensable, je ne puis m'attacher au cabinet, sans me faire un tort considerable dans la conduite de ma famille, & dans l'administration de mon bien. Si est ce pourtant, Madame, que je suis obligé indispensablement d'écrire quelque chose dis-je, qui à la fois contienne vôte Eloge, & apporte une rare & insigne erudition.

Mais comment s'y prendre? Il n'est rien, je l'avoüe, de plus aisé, que de louer vôte Altesse, & ce champ-là est de si bon raport, que tous les Ecri-

vains peuvent le cultiver sans peine, mais pour vous rien apprendre de nouveau ? C'est le grand point, & qui pourroit en venir à bout ? Oui, Madame, il est tres-facile de vous donner des loüanges : car vous êtes d'un merite si abondant, & si copieux, qu'à moins d'être tout à fait muet, on trouve toujours de quoi vous célébrer, & l'éclat la splendeur des vos vertus fournit au *Donneur* d'encens une fertilité de matiere, une abondance de discours, les quelles sont inepuisables. Mais, pouvoir enseigner V^{otre} Altesse Serenissime & Roiale ? l'Affaire est d'autant plus epineuse que possédant, comme vous faites, une entiere perfection de vie & de mœurs, à peine pourroit on trouver une morale assez élevée, pour vous éclairer, & pour vous communiquer de nouvelles lumieres.

Il faut donc, Madame, que vous ayez la bonté de me pardonner, si j'ose vous offrir ce petit present : il s'en faut beaucoup qu'il soit digne de V^{otre} Altesse Roiale : mais c'est une dette, dont je m'aquite, & je la paie d'une maniere

roy

proportionnée à mes forces & à mon peu de loisir.

Recevez donc favorablement Grande Princesse, daignez agréer cette courte Declamation sur le Mariage. A Dieu ne plaise, que je vise à vous instruire, & à vous rendre plus savante sur cet état-là ! Votre Altesse, en a une pleine, une parfaite connoissance. & elle l'a pratiqué avec toute la sainteté possible, & tout ce qu'il y a de speculation dans ce petit discours, vous l'avez fait voir jusqu'ici très religieusement par vos oeuvres & par votre conduite. Ainsi ce n'est point vous Madame, qui avez besoin de cette oraison-ci, pour acquérir de nouvelles connoissances, c'est l'oraison, elle-même, qui a besoin de Votre Altesse, qui en est l'héroïne, & que je puis nommer le grand modèle d'un bon Mariage.

Aussi écriez-vous celle, à qui préféra-
blement à toutes les autres femmes,
je devois dedier & consacrer cette lé-
gère production de ma plume, afin que
vos actions éclatent, & rendent té-
moignage par mes écrits. C'est par là,
Madame, que je détruis de fond en
com-

comble, & plus par la pratique que par la Theorie, l'injurieuse & sacrilège objection de ces méchans esprits, qui ont l'impudence de soutenir, que le sage ne doit jamais se marier, & que quand on peut jouir du trésor inestimable de la liberté, c'est une insigne folie de s'enchaîner par le lien conjugal.

Mais je bats en ruine ces faux moralistes, & je leur montre, tant par la dignité, que par la nécessité du saint Mariage, combien ils s'abusent grossièrement. Car bien loin qu'on fasse une faute en se mariant, quiconque, j'excepte seulement deux genres de personnes, quiconque, par mépris pour cet auguste Sacrement, s'aheurte à ne point épouser c'est un prevaricateur de la Religion Chrétienne, cet homme, ou cette femme-là vit dans l'habitude du péché mortel, conséquemment ils méritent la damnation éternelle, & comme tels, on ne sauroit trop les mépriser, ni les éviter. Adieu, Vale.

HEN.

HENRI CORNEILLE

AGRIPPA,

D U

SACREMENT DU MARIAGE.

Le Mariage est d'aussi vieille date, que le Monde : dès la fondation de l'univers, Dieu, après avoir créé les deux premiers individus de nôtre espèce, pour bénir & sanctifier leur accouplement, institua & ordonna l'union conjugale, & il en fit le premier des Sacremens. Dans la suite du tems ce beau Mystere a toujours été célèbre chez les gentils de toute nation, avec la vénération la plus profonde, il fut consacré par la Religion, il fut établi par des lois, il fut illustré par des prodiges & par des miracles.

Le Mariage surpasse d'autant plus en dignité tous les autres Mysteres, toutes les autres lois, qu'il fut
le

le premier precepte, le premier commandement, & que sa fondation n'a été précédée d'aucune autre institution. Car enfin, comment (je vous prie) le Mariage fût établi? L'opinion des hommes n'y eut nulle part: Dieu, le Monarque absolu de l'Univers en fut le seul Auteur: cela se fit dès la première origine du Monde, avant le péché, & pendant cette heureuse Innocence, qui passa si vite: or, ce fut dans ces jours vraiment d'or, que le Créateur de sa bouche toute puissante institua l'ordre des Conjointes, & cela, pour le (a) grand œuvre d'une propagation légitime dans l'espèce humaine. Au contraire, le Législateur Suprême, remarquez bien, n'a donné tous les autres commandemens, tous les autres Mystères, sans en excepter la Rédemption, qu'après la chute de l'homme; il les donna long-tems après pour la réparation & la garde, pour le remède, pour la correction, & la peine, & ce qui mérite encore plus d'attention, c'est, que ces preceptes & ces Mystères ont été à peine reçus par l'Église, & par le monde. *une*
(*) 32. qu. 2. quicquid.

une petite portion du genie humain: mais pour le Mariage? Oh! il s'est generalement repandû par tout, & il n'est point sur la Boule Terrestre, qui est pourtant bien grosse, de retraite, de solitude, de desert, de coin & de recoin, ou nos mâles, & nos femelles n'aient unanimement consenti à se marier.

De plus, Dieu n'a pas moins muni le Mariage par sa puissance, & par la force, qu'il l'a établi par sa sagesse, & par sa Bonté: car le tres-Haut, lui, qui a donné l'être à tout ce qui existe, a voulu que ce lien du Mariage soit joint, & tienne par une colle si forte, si indissoluble, que ne pouvant se rompre, le Mari vécut, subsistât toujours dans la femme, & reciproquement la femme dans le Mari: comme étant l'un à l'autre *l'os des os, & la chair de la chair*: car quand Dieu institua cette divine union, son premier commandement, qui étoit comme (a) la premiere clause du contract original, fut: *l'homme laissera son pere & sa mere, pour s'attacher à sa femme, & ils seront deux*

(a) Gen. 2.

deux dans une même chair.

Ce n'est pas seulement d'un le livre de l'ancienne économie, que nous lisons cela : la même morale est confirmée dans l'Évangile, ou suivant l'ordonnance du Sauveur, il est dit : qu'aucune force ne presume de séparer ceux, que la toute puissance de Dieu a joints : du quel principe on doit inferer, par une conséquence nécessaire, qu'on ne peut sans commettre un Sacrilège des plus gros, rompre un Mariage, ni par l'opposition des humeurs, ni par aucun de ces dégouts, qui sont si fréquens dans la société matrimoniale, ni pour les causes de vieillesse, de sterilité, de peste, de ladrerie, ou autre mal, quelque contagieux, quelque dangereux, qu'il puisse être, enfin, l'hérésie même, quoi que le plus horrible, & le plus brulable de tous les crimes, ne sauroit briser la chaîne de l'himen, & ce monstre, quelque affreux qu'il soit, n'est point ce, qu'on nomme, dans le docte jargon de l'école, un *cas dirimant*. Et savez vous pour quoi il n'est permis pour aucun sujet à l'époux d'abandonner son épouse, ni à l'épouse de quitter son époux ?

En

En voici la grande raison, & celle qui comprend toutes les autres: c'est qu'il est défendu tant au mâle, qu'à la femelle de notre espèce de se séparer d'avec soi même, & que sous peine de damnation éternelle, chacun est obligé de conserver son Individu.

Or l'époux, & l'épouse ne sont qu'une même personne: car Dieu, ayant formé la femme d'une côte de l'homme, comme chair de la même chair, & os des mêmes os, pour s'entraider mutuellement, il a voulu qu'ils fussent absolument inséparables. Il n'y a, qu'une seule chose, qui puisse dissoudre cette étroite union, ou plutôt unité, c'est l'Adultere: pour ce point-là, il faut convenir que Dieu l'a excepté: mais si, pour toute autre raison, on rompt le lien, on coupe le noeud du Mariage, les époux, quoique séparés, n'en sont pourtant pas moins époux, ils restent toujours dans le même engagement, & on ne peut pas excuser d'adultère ceux, ou celles avec qui ils se joignent après le divorce. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute, & dit: *celui qui épousera*

une

une autre femme , commet adultere , & l'homme qui se mariera avec une repudiée , commet adultere.

Maintenant, il est juste que je vous apprenne les fins & les usages , pour lesquels ce venerable & tres digne Sacrement fut ordonné : vous saurez, qu'il y en a trois : la secours reciproque , la propagation de l'espèce, & le preservatif contre l'impudicité. Le premier de ces motifs se conoit visiblement par l'institution même de ce sacré Mistere , lors que Dieu prononça cet oracle ci : *il n'est pas bon, que l'homme soit seul, faisons lui une Aide semblable à lui.* En effet l'homme étant le plus sociable des animaux , quand il aura contracté l'union , la société d'un mariage stable & indissoluble , ce sera pour lors, qu'il s'aquitera vraiment & comme il faut de l'office d'humanité. il pourra gerer son bien , faire & posséder ses affaires en toute sureté , & en toute assurance. C'est par cet endroit-là, qu'on permet le mariage aux vieillards , même les plus usez & les plus décrepits : quoi qu'ils aient abso-

lu-

lument perdu la puissance generative, quoique une cruelle nécessité les dispense du service de la propagation, enfin, quoique la glace de l'age leur ôte toute esperance de *paternité*, on ne les exclut pourtant point du sacré lien: souvent même, si j'ose le dire, l'union conjugale leur nécessaire est pour passer leur vieillesse, pour finir leur course avec plus d'agrement, de douceur & de sûreté dans la compagnie d'une épouse, qu'on chérit, & qui, quoique inutile pour le principal, ne laisse pas, par certains endroits d'entretenir les étincelles, & de rapeller au moins le souvenir de la volupté. « L'union du vieux David avec sa belle & jeune Sunamite n'est ce pas un exemple, qui autorise cette pratique-là?

En effet: quelle Société pourroit-on trouver dans le genre humain plus douce, plus agréable, plus ferme, plus constante, que le saint & tres-sacré Mariage? Le Mari & la femme ne sont qu'un: ce sont deux corps parfaitement joints par un même esprit, par un même

« I Reg. 12.

me coeur, par une même volonté. Qu'on y fasse bien reflexion: il n'y a sur la terre que les seuls epoux, qui ne soient point envieux, ni jaloux l'un de l'autre, il n'y a qu'eux, qui s'entr'aiment infiniment: car des deux membres, qui composent cet admirable corps de societé, l'un dépend tout entier de l'autre, l'un se repose tout à fait sur l'autre: tous deux n'ont, qu'une chair & qu'une ame, ce que Monsieur veut, Madame y consent tout d'abord, & reciproquement Monsieur ne dit jamais non, des que Madame dit oui. Ils partagent en commun la tristesse & la joie, le bien & le mal: ils sont toujours d'accord, hé! Comment ne le seroient ils pas, puis qu'il n'y a chez eux qu'un vouloir? D'ailleurs, tout ce qu'ils gagnent tourne au profit de la communauté: ainsi même opulence, même dizette, dignité semblable, ou pour mieux dire, une & qui ne fait point nombre. De plus être toujours ensemble, & se perdre rarement de vûe, est il sous le Ciel plus grand plaisir? A table, à la chambre, au lit, de dans & dehors, enfin, passer les jours, & les nuits avec un autre

tre soi même, n'est ce pas un bonheur qu'on ne sauroit mettre à prix? On peut dire que les Cojoints ne se separent ni en dormant, ni en veillant: ils sont en communauté generale d'actions, de travaux, de perils, & de toute fortune, ils se rendent mutuellement service tant qu'ils ont du sang dans les veines, tant que l'Ame est logée dans le corps: ils ne se quittent, que pour le grand voyage *d'outre terre*; & quand l'un est mort, l'autre le suit de si près, que lui, ou elle semble courir pour se rejoindre à sa chere moitié.

L'Amour conjugal est si grand il, tient par un noeû si étroit & si serré, que ceux que la vie a uni, la mort peut à peine les separer: la persévérance & l'unité du Mariage sont d'une telle nature, qu'un seul homme est le mâle d'une seule femelle, & une seule femme, la femelle d'un seul mâle. Car dans la fondation de nôtre espèce, une seule côte d'un seul homme, devint tout d'un coup une seule & belle jeune femme: aussi Dieu dit il après la production de cette merveille des merveilles: ils seront deux en une seule chair, ne

H di-

disant pas nitrois, ni plusieurs. Et dans l'Arche de Noé, la Poligamie en étoit elle! Non sans doute, Dieu ordonna à chaque *Réchabé* de garder son épouse; pour-quoi cela, s'il vous plaît? Afin d'apprendre aux hommes indirectement, que sous peine d'un nouveau Déluge, il leur défendoit la pluralité des femmes. Effectivement, où il y a pluralité de Conjoints, là cesse nécessairement l'unité du Mariage.

Ainsi quiconque aura pris une seule & unique femme, he! de par le bon Dieu, c'en est bien assez, qu'il l'aime d'un amour inviolable jusqu'à son départ pour le pays de l'éternité, qu'il la conserve avec une tendresse constante, avec un souvenir, qui ne finisse que par le grand délogement. Par la même raison, que le père cède, que la mère cède, que les frères & les sœurs cèdent, que la foule d'amis cède à la bienveillance réciproque des époux, & cela, avec toute sorte de Justice, vraiment: car enfin, Père, Mère, Enfants, Frères, Sœurs, Oncles, Tantes, Cousines, Alliez, Amis, tous ces gens-là ne sont que les ouvrages de la nature & de la fortune: mais la conjonction, de
mâ

mâle avec la femelle dans notre espèce, c'est un *Mistère de Dieu*. D'ailleurs le mari a eu la femme, & la femme son Mari avant qu'il y eût au Monde des Peres, des Meres, des Freres, & des Enfans. C'est pourquoi, il fut ordonné d'avance à l'homme de laisser là Pere, & Mere, & Soeurs, & Freres, & Enfans, & de s'attacher à la moitié, afin que la première chose qu'il a reçu, & qui le touche de plus près, il la garde jusqu'à la fin, préféablement à tout, & afin que de ces deux conjoints, qui ont été créés ensemble, ou peu s'en faut, l'un ne fut jamais l'autre.

Ainsi il n'y a point de loi qui défende aux Enfans de quitter leurs parens, ni aux Peres & Meres de se séparer d'avec ceux, à qui ils ont donné le jour; quelquefois même la nécessité les y contraint, l'utilité les y engage, la justice les y force: souvent le Pere de son bon gré, veut bien émanciper son fils, souvent le fils par le pouvoir de la Religion, s'affranchit de l'Autorité paternelle, enfin il n'est rien moins que rare, que les enfans vivent sans leurs parens,

H 2

qu'

qu'ils aillent dans les pais etrangers & éloignés, pour s'y transplanter, & pour s'y établir. Mais il n'est point d'utilité, point de Tribunal, point de repudiation, point de Religion, point de licence, point d'absence, qui puisse justifier, rectifier, autoriser la separation des conjoints. Celui des deux qui aura quitte l'autre, ou qui ne se sera point soucié d'entrer dans cette douce union, il faut le regarder comme une personne abandonnée, seule, & qui, privée, destituée de toute joie & de tout secours doit necessairement meher la vie du Monde la plus malheureuse, pourquoi? Ou parce que il aura negligé par mépris de s'associer, de s'unir avec celle, que Dieu, en le créant lui avoit donné pour être son secours, & la compagne de son plaisir, ou à cause que s'y étant joint, il a eu la sacrilege audace de la mepriser & de *la planter là*. Ce que je dis de l'Epoux à l'égard de l'Epouse doit aussi s'entendre à la lettre de la femme à l'égard du mari.

La seconde fin du createur en instituant le miffere & Sacrement du Maria-

riage c'est, comme nous l'avons dit, la procreation des enfans. Cela se voit dans l'Ecriture, lors que Dieu, donnant la benediction nuptiale à Adam & à Eve, il dit à ces nouveaux & premiers Epoux, sans leur marquer, néanmoins, comment il falloit s'y prendre: *a Croissez, & multipliez*, & remplissez la terre, & après le Deluge, lorsque à l'exception d'une seule famille, toute nôtre pauvre espèce étoit aparemment au diable, Dieu rebenit dans les mêmes termes le petit résidu, ou reste de Rechapez, il leur fit le même commandement de peupler cette terre, à la vérité tres-bien arrosée, mais devenue un vaste & immense désert. Or l'effet, le fruit de cette benediction divine, c'est que l'homme rende à la nature ce, que la nature n'a fait que lui prêter, qu'il engendre, à l'image & ressemblance de la divinité des fils semblables au *Faiseur*, qu'il les nourrisse & les élève, maintenant quoi par une espèce de succession, il rend & conserve la société même du genre humain, publique, & perpetuelle, enfin, il contribue, autant

H 3 qu'en

a Gen. 8. & 2.

qu'en lui est. d'empêcher que le Monde ne finisse.

Cette benediction matrimoniale & multipliante étoit en grande veneration dans l'ancien Testament, & on en faisoit alors si grand cas, que celui qui la negligeoit, passoit sans misericorde, pour un maudit du Ciel, & pour un homme tres-malheureux. Aussi est il écrit, *a Maudite celle, qui n'a point de semence en Israel, & bienheureux celui dont la semence est en Sion.* C'est pourquoy le Patriarche Abraham, pour le merite de sa croiance, & par ce qu'il étoit de grande foi, recut la benediction du Seigneur, qu'il devoit s'y attendre le moins, & on lui promit dans ses vieux jours une longue suite de posterité. Et la bonne femme Sara, déjà si vieille, que l'arbre ne fleurissoit plus, n'expiat-elle pas la malediction de sa sterilité par la benediction céleste d'avoir un enfant? Car il faut savoir que dans le Sacrement de Mariage, avoir des Enfans, ce n'est nullement un merite, une faveur de la nature, c'est une benediction du Dieu tout puissant, c'est un Mystere qui sur-

passe

Matth. in bist. Anne.

passé de beaucoup la force naturelle de la puissance generative, le Patriarche Jacob en étoit bien persuadé: cette belle Rachel, qu'il aimoit si tendrement, & pour l'amour de la quelle sept Années d'un travail servile & pénible lui avoient passé comme sept jours, cette Rachel, dis-je, s'imaginant fottement, que l'infertilité de son champ venoit du laboureur, & que une femme ne pouvoit manquer d'être féconde pourvû que le mari fît bien son devoir, disoit naïvement au sien, donne moi des enfans si tu vœux que je vive: mais le saint Epoux répondit en orthodoxe, est-ce donc que je fais Dieu? Lui qui a les raisons pour tenir ta matrice fermée. Et Isaac pria le Seigneur pour sa Moitié, par ce qu'elle étoit sterile, & Dieu exauçant son Serviteur, un bon coup de lit porta, & l'Epouse devint grosse: tant il est vrai, que ces heros du vieux culte n'ignoroient pas, que les fruits du Mariage sont de Dieu, & non point de la nature.

Par cette raison-là on appelle fils naturels, les productions d'Amour, soit adultere, soit fornication, n'y ayant que

l'arbre conjugal, qui puisse produire de vrai fruit, & engendrer des enfans legitimes. C'est pourquoi on a défendu d'initier au Sacré Ministère des Autels, un homme, dont le Pere ne s'est point uni avec la Mere par ce *dignissime* Sacrement, pour vivre avec elle dans le lien d'une alliance, d'une société legitime & perpetuelle. En effet, il ne seroit pas juste, qu'un Bâtard mit le pié dans le Sanctuaire, qu'il entrât comme Ministre dans l'Eglise de Dieu, lui, à qui il est tres-etroitement defendu, par les lois humaines, & par les ordonnances des sages, d'heriter des biens temporels: qu'elle est à vôtre avis, la raison de cette defense? C'est, qu'il n'y a point de legitime héritier pour ceux qui negligant & meprisant le saint Mariage, suivent sans bride & sans loi, le penchant corrompu de la chair à la volupté vénerienne: & suivant le sentiment ordinaire des législateurs, tout enfant, qui n'est point né du moins sous le Chapeau du Mariage, (Chapeau qui couvre bien des choses) son Pere est incertain, & sa Mere ne vaut rien: car un bâtard est censé naître pour le commun,

mun, & il est le fils du peuple, ou pour mieux dire, celui qui entre au Monde par une autre porte, que la sacrée, qui est la conjugale, à proprement parler, il n'a ni Pere, ni Mere, il n'est fils de personne, c'est un petit Melchisedec.

Mais celui-là est le vrai heritier, celui-là est le vrai fils, dont la mere, sans l'infamie du péché, sans avoir deshonoré sa famille, sans offense de Dieu, est unie par un digne & fructueux Mariage, avec un homme que sûrement, incontestablement, elle a rendu pere, vivant avec lui d'une maniere irreprochable, & sans faire la moindre brèche à sa réputation. Il est donc certain que le seul Mariage fait une posterité sûre, & dont on ne puisse moralement douter, lui-seul donne des heritiers assurez & nullement suspects, lui-seul honore : la fonction naturelle de l'accouplement dans notre espèce, & au lieu, que ce seroit un péché mortel, il la rend une bonne oeuvre, une oeuvre méritoire : enfin, c'est uniquement dans le saint Mariage, qu'on multiplie le sang, qu'on augmente la ra-

H g ex,

ce, qu'on forme la proximité, la parenté, il n'y a que dans ce sacre lien, où on puisse travailler au *Grand Oeuvre* de la generation, en apaisant la colere de Dieu, en vivant dans la crainte & dans son amour.

J'ai dit qu'en troisiéme & dernier lieu le créateur a établi le Mariage, comme un preservatif & un remède contre la fornication : sur ce pié là l'Apôtre saint Paul ordonne, que celui qui ne sauroit se contenir se marie. En effet la conjonction matrimoniale n'excuset-elle pas l'homme du péché? Le Mariage est un spécifique inmanquable contre la fornication, contre l'Adultère, contre toutes les convoitises criminelles & illegitimes de la chair. Aussi ce même Apôtre veillant à la chasteté des veuves, & pour les maintenir dans l'innocence, leur commande expressement de se rembarquer au plus vite sur l'Océan du Mariage : *je veux, dit-il, & je prétens que les jeunes veuves convoient en secondes nées, que elles soient Mères de famille, que elles fassent des enfans, que elles ne donnent aucune oc-*

raison à l'Adversaire pour la médian-
ce.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que ceux, qui s'unissent pour éteindre ce feu d'incontinence, qui les torment, & qui les brule, se marient avec moins de force & de dignité que les autres. J'avoue qu'ils entrent dans le Sacrement par une porte moins honorable, & que leur motif n'est pas si épuré: cependant leur conjonction est innocente & legitime, ils s'accouplent en tout bien & en tout honneur, quand même ils exigeroient avec excès le droit conjugal, & quoi que ordinairement la generation soit la chose, à la quelle ils pensent le moins.

La raison de cela, c'est, que le saint Mariage n'a pas seulement été institué pour avoir dans la vie une compagne, ou un compagnon, ni pour la procreation des enfans: Dieu l'a encore établi, afin que l'homme & la femme se supportassent l'un l'autre dans la faiblesse amoureuse, & que par des approches superflues, ils évitassent celles qu'il a défendu. C'est sans contredire, sur le commandement de cette double

G 6

&

& mutuelle servitude, que l'apôtre se fonde quand il dit, *il vaut mieux se marier que d'être brûlé.* Et ailleurs, touchant les veuves, de peur, dit-il, *que pour l'incontinence, elles n'aillent en arrière après, la tentation de Satan.* Et ce précepte est d'une telle nature, son obligation va si loin, que conformément au dire divin & inspiré de saint Paul, sans le consentement de l'un des deux conjoints, l'autre fait mal de vaquer à l'oraison, & sa prière est un péché mortel, s'il arrive que l'autre qui pense à tout autre chose qu'à la dévotion, frustré de la dette copulative, souffre par l'interruption & par l'abstinence du plaisir charnel, car comme dit le Docteur des nations, *l'epouse n'a point la puissance de son corps, mais l'epoux: & reciproquement, le Mari n'a point la puissance de son corps, mais la femme.*

Le lien du Mariage est si erré, ce sacré noëu est tellement indissoluble, que quand même on ne s'y feroit engagé, que pour éviter la debauché, il n'est point du tout permis aux deux moitiés de faire lit à part, ou du moins de re-
non-

noncer pour toujours au *deduit*, si cela ne se fait d'un consentement mutuel. Et quand ce jeune perpetuel se pratique d'accord de parties, y eût il même ce, qu'on appelle *separation de corps*, le Mariage, loin de se rompre, n'en subsiste pas moins en son entier. Sur le même principe, le mâle humain, qui a pris une femelle, dans la seule vûe de se donner des successeurs, ne sauroit sans charger & noircir sa conscience, quitter sa femme pour cause de sterilité, ni en épouser une autre, qu'il croit de bon rapport, & avec la quelle il se promet une belle famille. Selon Valere Maxime, Plutarque, & Denis, d'Halicarnassée, cette repudiation-là fut inconnue à Rome plus de cinq cens vingt ans depuis sa fondation, & ne fut introduite, qu'au tems de Spurius Carbilus: ce Romain, ayant une passion de se voir père, fut le premier qui préférant le desir de *lignee* à la fidelité conjugate, osa rompre son Mariage a cause de la sterilité de son eponse, de qu'on il fut fort blâmé dans le public, mais revenons.

Dieu, Auteur & pere de toute créa-

H 7

na-

ture. a voulu, que *a* ce tres-saint liem fut-si indissoluble, que quand une fois on s'y est mis, par quelque motif que ce puisse être, aucune force ne soit capable de le rompre, Dieu a voulu qu'il fut si général, & imprimé par toute la terre si avant dans l'esprit & dans le coeur de tous les mortels, qu'aucun individu de nôtre espèce, ne doit fuir ce *sacratissimo* mystere, à moins qu'il ne fuie l'humanité même. Car Dieu, qui est le premier Artisan du Mariage, & qui est Dieu, long-tems, voire tres-long-tems avant Mariage, *ante omne matrimonium*, prévoiant bien qu'il s'uniroit un jour *hypoſtatiquement*, personnellement avec la nature humaine, il a voulu, avant de s'humaniser, & de s'incarner, il a voulu, dis-je, *b* que sa mère fût mariée : quoi que l'homme Dieu soit né d'une Vierge, & sans l'opération du mâle humain, cependant, il n'a pas voulu naître sans le Mariage, mais il a choisi pour mere une jeune & *angeliquement*, divinement belle épouse, quoique conservant précieusement la

a *Matth. 2. Luc. 2. & 2. b* *Matth. 13. liff. 4. etc.*

la fleur , la glace de son pucelage & de sa Virginité. Pourquoi je vous prie, Dieu at-il voulu, que nôtre Dame sa Mere ne manquât point de Mariage? *Matrimonio non carere*; c'étoit afin de nous exhorter, de nous engager tous à nous marier, bien entendu que tous les Conjointes n'imiteront pas Marie & Joseph, trop mal en prenoit au genre humain, heureusement, nôtre espèce ne court nul risque de ce côté-là.

Tous ceux donc, qui auront negligé cette institution tres-ancienne & tres-Sacrée, meprisant les lois divines & humaines, comme des arbres secs & steriles, on les condamnera au feu éternel. C'est pourquoi, sous l'ancienne Alliance, ceux qui dans un age déjà mûr, ne se marioient point, on les chassoit des Temples, & on rejettoit leurs offrandes, ils étoient censés inhabiles à heriter & à recevoir des legs testamentaires, enfin, on les jugeoit indignes des secours de Dieu & des hommes, puisque foulant aux pieds les ordonnances du Ciel en haut, & de la terre en bas, ils ne vouloient pas s'accoupler
avec

avec la femelle, que Dieu a donné au mâle pour lui être en aide, & qu'ils rejettoient le Mariage ordonné aussi & confirmé par les lois humaines.

Avec tout cela, il faut faire une exception : deux espèces de gens peuvent être dispensés de l'obligation commune du saint Mariage : premièrement ceux, qui par une imbecillité de nature sont tout à fait ineptes au devoir conjugal, & qui aiant un empêchement insurmontable pour la propagation, sont bien éloignés de pouvoir contenter le grand appetit de notre femelle : tels sont les froids, les *Maleficies*, les furieux, les enfans, les impuissans, & les châtrés. L'autre classe de gens affranchis de joug conjugal, comprend ceux, qui poussés par le saint Esprit, ont choisi l'état d'une chasteté perpétuelle : par exemple les prêtres & les moines, ces heureux mortels, qui en vertu de leur vœu, sont au dehors profession d'un célibat, dont ordinairement, ils savent si bien se dédommager dans le particulier. Ces deux genres d'humains sont donc

exempts de la loi du premier Sacrement, les uns par un empêchement de nature, & les autres, par privilège de Religion. Mais pour tous ceux, ouï tous ceux, car je n'en excepte pas un, qui ne sont ni dans l'un, ni dans l'autre cas, qu'ils sachent, *sciant*, que le sacré mystère du Mariage est leur egard, à d'une obligation tellement indispensable, que s'ils l'ont laissé ou négligé, à moins d'un bon *peccavi*, à moins qu'ils ne s'en repentent par un acte de contrition la plus amere, il n'y a point de Paradis pour eux, car ils sont indignes du Royaume de Dieu, *indigni sint regno Dei.*

Cependant, on ne doit jamais employer la force dans cette affaire-là, il ne faut contraindre personne à se marier : comme ce ce lien se contracte, ou dévroit se contracter uniquement par une impression reciproque d'amour, ce sacré lien doit être souverainement libre, l'amour n'étant sujet à aucun empire. Car (a) l'amour ne s'achette, ne se paie, ne se livre point par les présents

(a) Genes. 2. Math. 19. Exod. 20. Judith. 14. Gen. 24.

sens des riches: aucune dignité, pas même la noblesse ne peut entrer en comparaison avec l'amour: ni les menaces, ni les violences des *Potentats*, & des Rois ne sauroient forcer l'amour: Dieu même ne le contraint point, il le laisse agir suivant sa pente naturelle, hé! comment pourroit il le contraindre puisque dès le commencement il l'a créé libre? Or il n'est point d'amour si fort, ni si saint que celui, qui est entre le Mari & la femme, il n'y a point ici bas de force plus grande, que la *charité uxorielle*, *charitate uxoria*: cette tendresse conjugale ne s'altère ni se corrompt par par aucun perfidie, la mauvaise fortune ne sauroit l'ébranler, aucune habitude étrangère n'est capable de l'estimer, ni de la rompre, enfin il n'y a, ni tems, ni usage qui puisse la faire vieillir, ni la consumer. C'est pourquoi, suivant les préceptes divins, l'amour de la femme doit marcher bien devant celui des parens, des fils & des filles, des freres, des alliez & des alliées: enfin les Conjointes doivent s'entr'aimer plus que toutes choses, *rebusque omnibus*; & je ne sai même si Dieu en est excepté.

Ainsi

Ainsi c'est un crime horrible, c'est un péché des plus damnables, que celui de tous ces parens, de tous ces proches, de tous ces tuteurs, de tous ces curateurs, qui aiant égard, non à la bienveillance perpétuelle de la vie, non à la procréation des enfans, non à l'intégrité de l'esprit & du corps, mais à l'avarice, à l'ambition, aux grandeurs du Monde, aux dignitez de la terre, à la noblesse, à la puissance, au gros bien, & à d'autres choses semblables, & qui poussant trop loin le commandement de Dieu touchant l'obeissance due aux parens, par une vraie tyrannie, captivent le libre consentement, qui néanmoins est la condition essentielle & formelle du Mariage, captivent, dis-je, le consentement libre de leurs fils, ou de leurs filles, les forçant de subir des nœces odieuses, & opposées à l'inclination des contractans, ce que ces injustes, & tyranniques parens font sans la moindre attention sur l'âge, sur l'amour, sur la naissance, sur l'affortiment des humeurs, & ce qui est le pire, violant en cela, l'intention & le pré-

précepte de l'instituteur du *sacrosaint* Mariage.

De cette source empoisonnée naissent entre les Conjointes les fornications, les adulteres, les dissensions, les injures, une colere continuelle, des debats, qui ne finissent point, des divisions, des haines, des divorces, & une infinité d'autres maux. Quelquefois même ces Mariages forcez, ou batis sur un mauvais fondement, se terminent & se rompent par l'empoisonnement, par un assassinat, par une mort violente, si bien qu'on croiroit, que le Diable, & non pas Dieu, seroit l'auteur de ces maudites conjunctions. De plus, presque par tout, quelques Princes & Seigneurs de la terre, qui sous le nom de Chrétiens, sont les ennemis declarez de Dieu, qui blasphement Jesus-Christ, qui renversent l'Eglise, qui *souillent & contaminent* les choses sacrées, usurpant, s'arrogeant le pouvoir du tres Haut, ne suivant alors que le caprice du despotisme & de la Tirannie, rompent, même d'autorité absolue le Mariage de leurs sujets, outre quoi, par un sacrilege, qui fait horreur, ils appliquent à leur epar-

gne,

gné, ils confisquent à leur profit la dixième partie de la dot : mais après de tels divorces, enfin le juste Juge fera périr misérablement les méchans.

On voit encore une autre coutume, non moins damnable, & qui s'est établie chez plusieurs nations, c'est que, par je ne sais quels outrages, ils poursuivent de rue en rue les secondes noces : qui plus est, ils condamnent à une certaine amende pecuniare. Ceux qui se marient pour la seconde fois, & ils amassent cet argent là pour le dévorer en goinfres, dans leur confrairie, aiant même *a* l'insolence de prendre pour le Patron d'un outrage si detestable, contre un divin mystere, Joseph l'epoux de la tres-heureuse Vierge, Or c'est visiblement Lucifer, qui a inventé ce sort d'affociations, ou de confrairies, & il faudroit être un franc Athée, un Athée à fagot, pour douter, que Dieu, dans sa colere a abandonné ces malheureux à leur sens reprouvé, afin qu'applaudissant à l'adultere, à la fornication, & au concubinage, ils persecu-

a Rom. I.

rent les secondes nêces, & comme si la grace de Dieu s'étoit évaporée chez eux jusqu'à la dernière goutte, ils se moquent d'un Sacrement, au quel on doit tout honneur, toute reverence & toute liberté.

Sur cela, souffrez, *Grandissime & Illustriissime* Princesse, que j'aie l'honneur de vous apostrofer : cet execrable abus regarde votre Altesse Roïale, c'est à elle à l'ôter, à l'arracher, à le déraciner premièrement dans les terres de votre domination, & ensuite dans tout le Roïaume tres-chrétien de France : car enfin, MADAME, vous ne pouvez vous montrer d'avantage une bonne servante de Dieu, vous ne sauriez mieux vous rendre utile à la Republique, qu'en employant votre credit & votre autorité, pour procurer le bien, & pour exterminer le mal, par de pieuses & saintes ordonnances : par là Votre Altesse fera fleurir la société humaine, & elle maintiendra la Religion de Dieu.

Maintenant donc je m'adresse à vous, qui que vous soyez, à qui le cœur en dit

a Auguß. 4. a Chrißoflommum.

dit pour le Mariage : engagez vous y par amour, & non pas pour la fortune : choisissez vous une femme, & non pas un habit, que ce soit la personne qui vous épouse, que ce ne soit pas sa dot. Dans cet esprit-là après avoir invoqué le Dieu tout puissant, qui seul peut faire le précieux & inestimable trésor d'une vraie moitié, demandez le consentement de vos parens, & rendez leur toute l'obéissance, qui leur est due : en suite, purgez, epurez votre coeur de toute avarice, de toute ambition, de toute envie, & de toute crainte : après une mûre délibération, d'un consentement libre, d'un amour ardent mais pourtant raisonnable & chaste, dans cette dévote disposition recevez de la main du tres-Haut l'Epouse, qu'il vous gardoit de toute éternité.

Recevez-la comme une compagne inseparable, & non pas comme servante : il est vrai que vous devez dominer sur elle, mais il faut que ce soit avec toute grace & réverence. Quoi que votre inferieure, qu'elle n'ait le

à 12. q. ult. si dicturi :

deffous, que dans un certain cas, mais que dans tout le reste, elle soit à côté de vous, & vous assiste toujours par sa fidélité & par son conseil. Qu'elle soit donc chez vous non comme une esclave, mais comme la maîtresse du logis: qu'elle soit dans votre Domestique, non comme la première & maîtresse servante, mais comme mère de famille, comme celle qui par vos efforts amoureux, & par sa fécondité, vous donnera ces beaux enfans, qui, possédant un jour votre bien, entreprendront dans toutes vos affaires, & qui transmettront votre nom à la postérité. Par cette voie-la, il est presque impossible, que vous n'aïez pas le gros Lot d'une bonne femme & une brave lignée, car ordinairement la mauvaise, épouse n'échoit, & n'arrive qu'aux méchans époux.

Au reste, une femme est quelque chose de si nécessaire, que sans elle, on ne peut ni étendre son nom, ni perpétuer son sang, ni grossir la race: sans la femme, point de lignée, point de père de famille, point de ménage: enfin, sans la femme, qui le
croit

croiroit? Les empires, les Roïaumes, les republiques, les Principautez, aucun Etat ne sauroit subsister. Je l'ai rebatu bien des fois, & si plaît à Dieu, ce sera ici la dernière, Romulus, ce fameux fondateur de la plus vaste Monarchie qui fût jamais, vous devinez bien; que s'entens l'Empire Romain, Romulus donc possédoit à fond cette Philosophie-là, il pensoit là dessus tout comme moi: voiant que les femmes lui manquoient, & les Sabins aiant la malhonnêteté de refuser leurs pucelles, il enleva ces filles par un tour de filouterie, après quoi il soutint la gageure par une guerre des plus sanglantes. Or auriez vous assez de pénétration pour comprendre ici la raison, le motif, le but du Bâtisseur de Rome? C'est qu'il savoit, j'en suis sur, & vous devez m'en croire sur ma parole, il savoit que son nouvel état ne pourroit jamais durer tant qu'il ne seroit composé, que de mâles: c'étoit l'entendre cela, oh! le Seigneur Romulus avoit le nez long.

En effet comme une ville est un assemblage de maisons, de familles, & que

que la discipline du gouvernement de la Republique consiste à maintenir les Citoyens dans l'ordre & dans la sureté pour la jouissance de leur propre , & pour le maniment de leurs affaires domestiques, je vous demande, comment un mortel qui ne fait ce que c'est que de conduire une maison , une famille, un ménage, pourrat-il administrer les affaires generales d'une ville? Celui qui n'a jamais mis le nez dans la pratique de l'economie privée & particulière, comment, je vous prie, s'y prendroit il dans le gouvernement de la Republique? C'est pourquoi Socrate , le premier personnage de son siecle, lui que le Dieu, ou le Diable oracle declara le plus sage des mortels, Socrate, dis-je, ne faisoit point difficulté d'assurer, qu'il avoit appris plus de philosophie morale par ses femmes, & aparemment surtout par la bonne tête & la belle humeur de Madame Xantipe , sa tres-digne & tres-Diablesse epouse, qu'il n'avoit appris de Philosophie naturelle d'Anaxagore & d'Archélaus.

Il est certain que l'union conjugale est la meilleure de toutes les écoles pour étu-

étudier la Philosophie morale : car au saint & sacré Mariage se trouve annexée une espèce de République domestique, où un homme peut conoitre par speculation & par experience, & cela avec la plus grande facilité du monde, naturellement, & comme en se jouant, la prudence, la temperance, la devotion, & generalement toutes les vertus. Est il, oh ! est il une felicité approchante de celle d'un Conjoint ? Aimer une femme, élever, cultiver de jeunes plantes de sa façon, conduire une famille, conserver & grossir son capital, entretenir l'ordre chez soi même, du moins à ce qu'on croit, une belle lignée : est il sous le Ciel une vie plus heureuse & plus souhaitable ? Au reste, penser sans cesse à une épouse chérie, la manger des yeux, ne la voir qu'à demi, multiplier son sang, étendre sa race & son nom, se perpetuer, s'immortaliser par des enfans & par des successeurs, c'est la joie des joies, le bonheur des bonheurs, point de peines, qui ne soient legères, point de travaux, qui ne soient doux à ce prix-là.

I. 2

Qui

Quiconque est né assez malheureux pour n'avoir point de femme, il n'a point de maison, car il n'a point fixé de domicile, il n'est point établi, & s'il demeure chez soi, si son logis lui appartient, il y demeure comme un étranger, comme un passager dans une Auberge. Celui qui n'a point de femme, n'est qu'un demi homme, car il manque de moitié, & fût il riche comme Crésus, il ne possède presque rien de son propre, pourquoi? La raison en faute aux yeux: c'est que sa possession étant exposée de toutes parts aux pièges & aux embûches, il vit dans un risque continuel d'être pillé, n'ayant personne, à qui il ose confier le maniment ou la garde de son argent, il n'y a pas le mot à dire à cela. Voici pourtant une preuve encore plus forte, c'est celle là qui doit terreiller, affommer & confondre mes adversaires les plus entêtés.

Qui manque de femme, obligez moi de peser cette raison-là à la balance du bon sens & du juste discernement, qui manque de femme, manque de famille, manque de proches, d'alliez, & vi-
vant

vant sans esperance de posterité, il est toujours seul, toujours abandonné, c'est de quoi vous ne sauriez disconvenir sans dementir l'experience commune. D'ailleurs un homme, hors du Sacrement, ses domestiques le volent, ses associez le trompent & le fraudulent, ses voisins le regardent d'un oeil de mépris, ses amis le negligent & n'en font nul cas, ses parens, avides de sa succession, sont toujours aux aguets pour en escamoter d'avance quelques fragmens: at-il des enfans naturels? Ces vilains bâtards sont les objets de sa turpitude, de sa honte, de son infamie, ils revèlent publiquement son crime, ils ne lui servent qu'à rendre temoignage à sa lubricité, à son iniquité: de plus, cet *Engendreur* de contrebande ne peut pas laisser à cette *Megnie* vicieuse, à cette *penaile* défendue, ni ses biens immeubles, ni son nom de famille, & comme il demeure dans la vie sans nôces, de même quand il est mort, il perit sans nom, & loin d'être digne de cette bienveillance commune, qui fait ici bas la plus grande consolation des pauvres & miserables mortels, il merite, comme

- I 3 désér-

déserteur de la nature humaine d'être plongé dans toute sorte de calamitez, & il n'y a dans notre espèce aucun individu mâle, ou femelle, qui ne soit obligé en bonne conscience de le detester, de l'abandonner, comme le plus detestable, le plus *abandonnable*, enfin, comme le plus malheureux de tous les hommes.

Par cet endroit-là, & nullement par un autre, Licurque, ce sage & célèbre législateur, fit une loi, qui portoit, que celui qui auroit négligé de se marier *en temps opportun, opportuno tempore*; il en seroit puni de deux manières: premièrement, on lui défendoit en été, la vûe des jeux, des spectacles, & de tous les divertissemens publics, car on le jugeoit indigne de toute consolation. En suite, & c'étoit bien là le pire, au fort de l'hiver, on lui faisoit faire tout nu le tour de la place publique: permis de l'outrager, & tout le monde l'avoit en horreur. Ce n'étoit pas le tout: on l'obligeoit à confesser qu'on lui faisoit justice, & qu'il étoit traité selon son mérite, puisque il avoit méprisé la Religion, desobei
aux

aux lois, & prevariqué dans l'ordre de la nature, n'ayant point tenu à lui, qu'il n'y eût sur la terre, ni République, ni Empire, ni culte, puisqu'il n'avoit pas voulu faire des enfans, ce qui est le seul moïen de perpétuer & de faire fleurir l'espèce humaine, & les societes civiles. Si ces hommes du vieux tems n'avoient pas été tous de la religion du méchant Diabîe d'Enfer, ils n'auroient eu garde, j'en suis sûr, d'oublier le depoplement du Paradis.

Platon ordonna dans ses lois, que celui qui préféreroit le célibat au Mariage, privé des charges, des emplois, enfin, de tous les postes honorables & lucratifs de la République fût sur chargé, & comme accablé dans la repartion des fardeaux communs, partageant beaucoup plus que ses concitoïens les impositions onéreuses de l'Etat. César Auguste fit une ordonnance pour obliger les jeunes gens à se marier, à multiplier le peuple Romain, & plusieurs autres Empereurs confirmèrent dans la suite le sage & tres-nécessaire règlement de ce fameux monarque : pour

donner plus d'efficace à cette loi matrimoniale, on accordoit aux nouveaux mariez une année de franchise, & on leur donnent une recompense aux dépens, & sur le compte du public.

Dans l'antiquité on a toujours fait des lois très-severes & très-rigoureuses contre les adulteres, parce que, en violant la fidelité Conjugale, non seulement un conjoint fait tort à l'autre, mais il commit aussi un gros peché contre Dieu. C'est pourquoi dans l'ancien Testament qui conque, en violant la foi de Mariage, étoit tombé dans l'adultere, on le condamnoit à la mort, & on le lapidoit: mais celui qui en prenant le bien d'autrui, avoit commis un vol, on ne le punissoit, qu'en lui faisant paier quatre, ou cinq fois plus que la valeur du larcin: pourquoi cette difference, s'il vous plait? C'est que le voleur a pris *licitement* des choses humaines & terrestres: mais pour l'adultere? Outre l'offense du prochain, faisant outrage à la majesté du très-Haut, il a *souillé*, sali, gâté,

à Levit. 20. Deuter. 22. Exod. 22.

gâté, corrompu les choses divines & sacrées: suivant le droit Romain on doit couper la tête aux adulteres, & cela avec une hache. Bien plus un mari trouve-t-il sa femme en flagrant délit? Sans tribunal, sans forme de procès, il est endroit de tuer sur le champ, même dans l'accouplement actuel, son *co-cusant*, ce qui n'est pas même permis dans le parricide. Selon les Lois, on punit plus rigoureusement celui qui tue sa moitié, que celui qui fait mourir son père, & on a grande raison: car c'est la nature qui fait les parens, mais notre femelle? Oh! c'est le mystere de Dieu, *uxor, Dei misterium est.*

Pour moi, mon sentiment est que le supplice le plus cruel, le plus affreux est encore beaucoup trop doux pour un criminel, qui a osé ôter la vie à celle que Dieu, par grace speciale, lui avoit donné pour aide, pour secours, & pour lui tenir compagnie sur la terre: car ce maudit-là a exercé sa barbarie sur le plus beau présent du Ciel, c'est un profane, un impie, un sacrilege touchant ce qu'il y a de plus

plus divin, c'est un *contaminateur* de la nature, enfin mettant en colere l'Etre Souverainement bon, il irrite sa Justice, & provoque la vengeance. Le droit canon a bâti sur le même fondement : par ses lois il est defendu d'avoir aucun commerce, & sur tout de festiner avec un *Uxoricide*, c'est à dire le meurtrier de son épouse, on lui interdit l'entrée des lieux sacrez, inhibitions, prohibitions tres-expresses. à lui faites de convoler en secondes nocces, on lui refuse l'Eucharistie à l'article de la mort, ces Lois justes, toutes saintes & presque inspirées, jugeant bien qu'un homme, qui n'a point rougi d'offenser la Divinité par le plus enorme & le plus effroyable de tous les crimes, étoit absolument indigne du *Ni-*
stique de Dieu, de cette petite oublie Deifiée & Humanisée, qui est un passeport sûr & inmanquable pour le voyage du Paradis, soit en droiture, soit autrement. Avec tout cela, je ne fais par quelle horrible corruption de la Justice, & par quel mépris scandaleux de Tout puissant, à present les *Uxoricides* & les *adulteres* échappent presque au
 châ-

châtiment & à toute la peine qu'ils méritent : ces gens-là vivent & marchent tête levée, pendant que pour un petit vol, quelquefois pour cinq sous, on vous pend un homme, *haut & court*, & qui pis est, on l'étrangle avec la même corde qui le tient suspendu d'où peut venir une si grande iniquité? D'où? N'en doutons point : c'est que Messieurs nos Juges ont été abandonnez à leur sens réprouvé, afin de détruire, & d'annuler le commandement de Dieu, & de mettre en son lieu & place, les traditions humaines. Mais pensons à finir.

« Vous donc, qui que vous soyez, qui avec la tant de belles choses, tirez en pour votre profit, cette morale & judicieuse conséquence. Mortel! Voulez vous être vraiment homme? Voulez vous conserver précieusement votre être glorieux d'individu de l'espèce humaine? Voulez vous être un bon & légitime enfant de Dieu? Voulez vous vous acquitter mieux, que les autres des devoirs de l'humanité? Voulez vous être pieux envers votre éternel pa-

I 6

une,

Apoc. I. Marc. 13.

trie, votre illustre, ou obscure famille, & la République ? Enfin, avez vous envie de posséder la terre, & tout à la fois de gagner le Paradis ? Il faut de toute nécessité, que vous entriez dans le lien légitime du Mariage, que vous aimiez uniquement & à jamais votre Compagne inséparable dans cette vie-ci, que vous vous fassiez un grand plaisir de peupler, d'augmenter le genre humain : il faut que comme l'enfant & l'image de Dieu, vous fassiez sortir de vos reins des fils, qui vous ressemblent, qui soient un jour l'appui & le soutien de la République, & en bon exemple à toute la patrie, recevant ces enfans de la main du Seigneur les nourrissant, les élevant, les gouvernant dans sa crainte, avec autant de prudence que de religion.

Celui qui pratique exactement cette morale là, il peut à juste titre, se vanter d'être un homme, car tout homme doit nécessairement faire cela : Ceux que la nature par quelque écart dans ses lois du mouvement, a fait impuissans, ou imbecilles, sont dispensés du saint Mariage, par la raison qu'ils sont moins

qua.

qu'hommes ; & ceux qui, s'élevant au dessus des forces humaines , se sont déterminé par choix, & pour toute sa vie à vivre aussi chastement que les Anges du Paradis, sont affranchis du sacré & tout aimable joug de l'union conjugale, parce que on suppose, & tres-mal, qu'ils sont plus que des hommes : mais quiconque, n'étant ni de l'un, ni de l'autre genre, aura marqué du mepris ou de la negligence pour le saint Mariage, ou qui viole ce grand & admirable Sacrement, en vivant dans la fornication, dans l'adultere, & dans la debauché : enfin, quiconque aura chassé, ou fait mourir cette fidèle compagne, cette chere moitié, qu'il devoit garder jusqu'à la mort, j'en avertis generalement tout le genre humain, ne vous mêlez jamais avec un tel personnage, fuïez, abhorrez son commerce, afin que comme un réprouvé de Dieu, comme un supôt de Satan il soit exclus, séparé, banni de la compagnie des fideles & des gens de bien.

F I N.

ne peut être que le résultat d'une
 erreur de la machine. Il est donc
 impossible de donner une explication
 satisfaisante de ce phénomène. On
 peut cependant remarquer que les
 résultats obtenus sont en accord avec
 les prévisions théoriques. Les
 courbes obtenues sont en effet
 caractérisées par une pente
 constante, ce qui est en accord
 avec les prévisions théoriques.
 Les résultats obtenus sont donc
 en accord avec les prévisions
 théoriques. Les courbes obtenues
 sont en effet caractérisées par
 une pente constante, ce qui est
 en accord avec les prévisions
 théoriques. Les résultats obtenus
 sont donc en accord avec les
 prévisions théoriques.

100

HENRI CORNEILLE AGRIPPA,

Sur l'incertitude, aussi bien que la
vanité des sciences, & des Arts.

Ouvrage joli, & d'une Lectu-
re tout à fait agreable.

CHAPITRE PREMIER DES SCIENCES EN GENERAL.

C'est une opinion de vieux tems, &
de presque tous ceux, qui se mêlent
de raisonner, s'accordent sur ce senti-
ment-ci: on s'imagine, tant par rapport
à l'esprit de celui qui tombe, que pour
le prix des choses contées, une science,
quelle qu'elle soit, apporte à l'homme
quelque chose de divin. Cette pré-
vention va si loin, qu'on croit pouvoir
élever les sçavants au dessus de la con-
di-

dition mortelle, & les placer dans les chœurs des bienheureux immortels. N'est ce pas là la source seconde & inépuisable de cette infinité de différens eloges, qui ont paru? Chacun, après avoir agité long-tems la pointe de son génie dans certains arts, dans certaines disciplines, s'efforce, par un discours également diffus & fleuri, de les élever sur la ruine de toutes les autres connoissances, & qui voudroit s'en rapporter à ces louanges outrées, il faudroit mettre ces sciences au dessus des Cieux, oui, sans façon, même au dessus des Cieux.

Que je suis éloigné de donner dans ce préjugé commun! Persuadé par des preuves d'une autre nature, je soutiens que ce qui peut arriver de plus périlleux, de plus contagieux à la vie humaine, & au salut des nos âmes, c'est l'acquisition des sciences & des arts. Je prens donc la chose tout à rebours de la multitude, & voici mes propositions: 1. On a tort d'exalter si haut la valeur du Savoir: 2. Les sciences par plusieurs endroits sont plus dignes de mépris que de louanges: 3. Il n'y en a pas

à pas une, qui ne mérite censure : 4. Et enfin, toute science ne peut valoir quelque chose, que par la probité du savant.

Sur cela, Messieurs, ne hâtez pas ma condamnation : ne m'accusez point, s'il vous plaît, d'insolence, ni d'orgueil : je ne prétens point m'opposer à ceux qui pensent autrement que moi, & je vise encore moins à paroître plus habile qu'eux. Je vous prie donc, dans mon opinion particulière & nouvelle, de suspendre vôtre jugement : attendez que je sois entré dans ma thèse, en parcourant les sciences en détail. Ne croiez pas que je veuille vous paier ici en fausse, ou mauvaise monnoie. Ce ne seront point des preuves vulgaires, ni superficielles, vous aurez des raisons fortes, solides, & tirées même du plus profond de la matière. Je n'emploierai point les raisonnemens d'un Demosthène, ou d'un Chrisme : ce genre d'éloquence me seroit honteux, si moi qui fais profession des lettres sacrées, je me plaisois à débiter des fleurètes de Rétorique, & à farder mon discours. Car enfin un homme appliqué à l'E-

cri-

criture Sainte, ne doit proprement s'étudier, qu'à parler, & qu'à dire la chose comme elle est : le bien-dire, & l'ornement de la langue ne lui conviennent point. La bouche n'est pas le siège naturel de la vérité, c'est le cœur. Il importe fort peu quel langage nous mettions en œuvre pour exprimer le vrai : le mensonge a besoin d'éloquence & de belles paroles, pour se fourer chez les hommes : mais le stile de la vérité est simple, dit Euripide, il ne cherche ni broderie, ni couleurs.

Si donc, Messieurs, je présente, à vos fines, & très-delicates oreilles, l'affaire dont il s'agit, si, dis-je, je vous la propose sans aucune fleur de l'éloquence, la quelle pourtant nous ne devons pas tant négliger que blâmer, je vous prie de le souffrir avec la patience d'un Empereur Romain, ou avec celle du Roi Archevêque : le premier s'arrêta un jour avec son armée, pour donner audience à une femme letée, & l'autre écoutoit quelquefois des gens entouiez, ou qui avoient la voix rude à écouter les oreilles, & cela, pour goûter mieux ensuite le plaisir d'entendre les *bons* *de* sans.

sans. Qu'il vous souvienne de cette sentence de Theophraste: les impolis & les grossiers, dit il, peuvent parler aux plus grans, & aux plus eloquens personnages, pourvu que ces rustres ne s'écartent ni de la raison, ni de la bonne foi.

Mais de peur de vous faire venir l'envie de bâiller par une trop longue suspension d'oreilles, je vais vous apprendre, par quels indices, par quelles marques, à peu près comme les chiens de chasse, j'ai decouvert, & attrapé, qui plus est, cette rare & curieuse opinion, dont je vous ai parlé. Avant de vous communiquer une si belle chose, vous ferez, s'il vous plaît, avouer, que toutes les sciences sont aussi mauvaises que bonnes: il n'est pas vrai non plus que elles nous apportent le moindre bonheur divin au delà des bornes humaines. Attendez néanmoins! je pourrois bien me tromper: ce grain de Divinisation est peut-être ce, que ce vieux & malin Serpent du Paradis terrestre, promettoit à nos bonnes creatures de premiers parens: *vous ferez*, leur dit-il, *comme des Dieux*, connoissant le bien &

Et le mal. Ainsi que le savant, qui se glorifie de son savoir, s'en glorifie, dans ce Serpent là; C'est la Morale edifiante que les Ophites pratiquoient exactement: ces Heretiques, à ce que nous lisons, faisant au Serpent, ergo au Diable, l'honneur de croire, qu'il avoit planté dans le Jardin délicieux d'Edem la conoissance de la vertu, lui rendoient, par un motif de gratitude, un culte religieux dans leurs misteres. L'Histoire Platonique leur est aussi fort favorable: on y voit qu'un certain Diable, ou Demon, car n'est-ce pas la même chose? nommé Theutus, qui par parenthèse en vouloit terriblement à notre pauvre espèce, fut le premier qui fit sortir de sa noire cervelle, toutes les sciences, tant nuisibles, qu'utiles, car c'est ainsi qu'en a raisonné tres-sagement, parlant des inventeurs de l'art litteraire, ce Thamus, qui tenoit route d'Egipte: sous la Destination.

C'est sur ce pié-là, que la plûpart des grammairiens nous representent les Demons, comme de doctes intelligences. Mais ça laissons ces contes de vieilles
aux

aux Poètes & aux Philosophes, qui ont bien voulu s'y amuser : je veux, que les sciences doivent leur origine à l'invention & à l'industrie des hommes : il est toujours certain, que ces inventeurs étoient d'une race maudite : n'étoient ils pas paîtris du sang de Caïn ? C'est à leur honneur & gloire, qu'il a été vraiment dit, *les enfans de ce siecle, sont plus prudents, que les enfans de lumiere dans cette génération-ci.* S'il est donc vrai, que les mortels ont deterré, découvert, inventé les conoissances, & les Arts, dites moi, car je vous le demande, oseriez vous me contester, que *tout homme est menteur, & qu'il n'y en a pas un seul qui fasse le bien ?* Cela est moulé dans la Sainte Ecriture.

Supposons pourtant, par grande faveur, que tous les hommes ne sont pas faux, ni mechans, & qu'il y a quelques bonnes gens sur la terre, vous n'en ferez pas moins obliger de convenir, que les sciences, en elles mêmes n'ont ni bonté, ni verité : & que elles ne valent qu'autant que les inventeurs, ou leurs possesseurs les font valoir. Car si elles étoient à un mauvais *supôts*, des lors

lors elles deviendront préjudiciables, & se rendront encore pire par ce surcroît de mal. Tels sont le Grammairien pervers, le Poëte diseurs de belles sottises, l'Historien menteur, le *Memoriographe* fanfaron, le Dialecticien chicaneur, le Rheteur qui flate pour en imposer, le Sophiste turbulent, le Legiste babillard, l'Aritmeticien forcier, le Musicien lascif, le Danseur impudique, le Geomètre, qui se vante de ce qu'il ne fait point, le Cosmographe vagabond, l'Architecte pernecieux, le Marinier corsaire, l'Astrologue trompeur, le Magicien scelerat, le Cabaliste perfide, le Phisicien rêveur, le Metaphisicien monstrueux, le Moraliste bourru, le Politique inique, le Prince tiran, le Magistrat oppresseur, le peuple seditieux, le prêtre Schismatique, le Moine superstitieux, l'Econome prodigue, le Marchand parjure, le Receveur general qui s'enrichit aux depens du public, le Laboureur paresseux, le Pasteur larron de bétail, le Pécheur qui maudit son sort, le Chasseur qui vole, le Soldat qui pille, le Noble qui vexé, le Medecin qui tue, l'Apoticaire empoisonneur, le Cui-

finier

finier glouton, le Chimiste imposteur, le Jurisconsulte rusé, l'Avocat protecteur de mille crimes, le Notaire toujours prêt à la fausseté, le Juge venal, & voleur du haut de son siège, le Theologien heretique, & qui seduit tout un peuple. Or rien de plus dangereux qu'une Science, qu'un Art, qui tourne à l'impiété, & plus son Auteur est habile homme, plus il peut produire de mechans effets.

Si la science tombe en partage à quelcun, qui soit plus fou, que méchant, rien n'est plus insolent, ni plus incommode que ce Monsieur le Docteur, pourquoy? En voici la raison, concevez-la si pouvez: ce fou, pour être savant, n'en est pas moins un Fat en trois lettres, mais, outre sa sottise naturelle, qui lui reste, son Savoir lui donne du relief, & il s'en sert comme d'un instrument, comme d'une arme pour défendre son fatisme: au lieu que les fous, qui n'ont pas la même erudition, sont fous plus paisiblement. C'est ce que le divin Platon, puisque divin y a, dit du Rheteur: car plus, dit-il, il sera sot & ignorant, plus il vous fera de contres

tes jaunes, il se hazardera à contre faire tout, & il ne croira rien au dessous de sa portée? Il n'y a donc point de plus grande fatuité, que d'être fat avec esprit.

D'un autre côté, je veux que le savant soit bon & sage, il se peut faire que ses lumieres soient bonnes & utiles à la Republique: mais pour sa personne, en quoi en serat-il plus heureux! Je vous défie de le dire. Croïons en Porphire & Jamblique, deux Auteurs de gros poids, *l'accumulation* des paroles, & la quantité des disciplines, ne sauroient *béatifier* l'homme: car la *beatitudo* d'ici bas, ne reçoit pas le moindre accroissement par la qualité des raisons & des mots: autrement, ces Docteurs qui savent tout, qu'est ce qui les empêcheroit d'être bien heureux depuis les piez jusqu'à la tête? Par la même raison, qui ne fait rien, seroit tout à fait miserable: enfin d'un tel raisonnement on pourroit conclure que les Philosophes seroient plus heureux, que les Prêtres, conséquence impie & blasphematoire! elle fait horreur.

Pour

Pour parler sérieux & en religion: le vrai bonheur ne consiste pas dans la connoissance des biens, mais dans la bonne vie: ce n'est point à aquerir de belles speculations. C'est à les mettre en oeuvre: car le bon discernement n'unit pas l'homme à Dieu, il n'y a que la bonne volonté, qui produise ce grand effet. Toutes ces sciences qui entrent dans la cervelle par le travail de l'étude, quel est, à vôtre avis, tout le fruit immédiat, que nous en tirons? C'est que nous ouvrant les yeux sur des défauts qui causent nôtre malheur, elles nous montrent le chemin de la felicitè: mais, sans une bonne vie, une vie réglée, innocente, & qui, en quelque maniere, soit transformée en la nature même des biens, les sciences ne peuvent fournir les moïens de nous rendre parfaitement heureux.

L'orateur Romain, dans son plaidoié pour Archie, remarque judicieusement ce que vous allez entendre, & que vous devez bien écouter: *on a vu fort souvent*, dit cet ancien foudre de Rhétorique, *que le naturel sans doctri-*
K
ne,

ne a eu plus de force pour la gloire & pour la vertu, que la Doctrine sans naturel. Qu'il est donc inutile de cultiver son esprit par une étude des sciences, si longue, si pénible, & presque introuvable, comme les Averroïstes le soutiennent! Aristote lui-même, ce fameux oracle des sciences, traite cette étude-là de bonheur extrêmement trivial, tout le monde dit-il, peut se le procurer aisément avec un peu de soin & de diligence, & selon ce génie transcendant de la nature, cette discipline n'est autre chose, comprenez bien, Messieurs, n'est autre chose, qu'une facile & comme générale faculté de contempler le plus noble des objets, c'est à dire la **DIVINITE**. Or cet acte de contemplation, acte si facile, & au quel chacun peut atteindre, comment se fait-il? Est-ce par des Sillogismes? Est-ce par des Demonstrations? Est-ce par des recherches laborieuses? Point du tout: croiez & servez, vous voila satisfait.

Quelle est donc à présent la félicité des sciences? Quelles sont la gloire & la *beatitudo* de ces sages Philosophes
dont

dont la memoire est si eclatante, & des eloges, des quels toutes les ecoles retentissent? Helas? Helas! Faites en idee un petit voiage en Enfer: vous y trouverez les ames de ces celebres personnages, brulées, dechirées, horriblement tormentées, criant, hurlant, grinçant les dents comme des enragez: chute affreuse, & un million de fois, pour le moins, plus qu'affreuse, de leur belle & glorieuse réputation! Saint Augustin fut témoin imaginaire de cet horrible spectacle, & saisi de fraieur, il s'écria avec l'Apôtre des Nations: les ignorans se lèvent & ravissent le Paradis, & nous avec toute nôtre science, on nous envoie à tous les Diables.

Vous plait-il, Messieurs, que je vous avoue franchement la verité? La tradition de toutes les sciences est en même tems si dangereuse, & si peu stable, qu'il est beaucoup plus sûr de les laisser-là, que de s'en embarrasser. Le malheureux Pere Adam n'eût jamais été chassé de sa demeure enchantée, & peut-être y seroit il encore, s'il n'avoit point appris sous la maîtrise du Ser-

pent, la science du bien & du mal. Et saint Paul est d'avis, qu'on jette hors de l'Eglise ceux qui veulent trop savoir. Socrate, qui avoit sondé presque toutes les sciences, ne fut déclaré par l'oracle le plus sage de son siècle, qu'après qu'il eût fait publiquement cet aveu, si digne d'un vrai Philosophe, *je ne sai certainement qu'une chose, c'est que je ne sais rien.* Je n'oserois avancer, que la conoissance de toutes les sciences est absolument impossible, mais je le soutiens hardiment, elle est si epineuse, elle est si difficile, que la Vie Humaine est trop courte, pour comprendre parfaitement la moindre partie d'une seule discipline. C'est la precisement, ce me semble, là pensée du l'Ecclesiaste : j'ai reconnu, dit ce mignon de la sagesse, que l'homme ne sauroit pénétrer aucune raison des ouvrages de Dieu qui se font sous le Soleil, & plus il fera d'efforts pour chercher, moins il trouvera : il a beau dire, je suis savant, & je conois, il en a menti, ou du moins, il se trompe, car il ne tient rien, & qui plus est, il ne pourra rien tenir.

C'est

C'est à mon grand regret, que je vous le dis, mes freres: la science est la plus grande peste de l'homme: c'est cette vraie peste, qui par la sote curiosité d'un seul individu, a renversé generalement toute nôtre espèce: c'est elle qui a détruit & chassé l'innocence, qui nous a fait pécheurs en tant de manieres, & mortels: c'est elle, qui a éteint le flambeau de la Foi, jettant nos pauvres ames dans des ténèbres profondes: enfin c'est cette maudite science, qui condamnant la verité, a placé l'Erreur sur le trône le plus élevé.

Sur ce fondement-là, qu'on ne s'avise plus de censurer Valentien, ce brave Empereur, qu'on dit avoir été l'ennemi mortel & déclaré de la litterature: qu'on cesse de décrier Licinius, sur ce, que ce Monarque, qui sans doute, étoit un genie supérieur, apelloit les lettres un poison commun, une peste publique. Mais voici quelque chose qui va bien plus vous surprendre: le Seigneur Ciceron, vous savez quel personnage c'étoit? Si je le nomme une source seconde, & tres-copieuse des

lettres, n'est il pas vrai que je ne le flatterai point? Hé bien pourtant? Je vous assure, & cela, sur la parole de Valere Maxime historien, qui n'a jamais menti, je vous certifie, dis-je, que ce même Cicéron, quand la barbe vint à lui blanchir, se dégoûta de la science, & l'envoia promener.

Or opposons la vérité à la science: cette vérité est si ample, si étendue & si libre que vous ne sauriez assez vous le figurer. Comment peut-on l'apercevoir cette vérité? Est-ce par les spéculations scientifiques, par le témoignage pressant de la sensation, par les argumens artificiels de la Logique, par des preuves évidentes, par des Syllogismes démonstratifs, par les lumières & les efforts de la raison humaine? Fi, fi! Otez moi tout cela, le seul moyen de découvrir la vérité, c'est la foi & suivant la sentence infailible d'Aristote, au livre des *premières résolutions*, celui qui a le bonheur d'avoir cette foi, est plus avancé, que s'il étoit savant: & l'interprète Philopone, expliquant cet endroit-

droit là, ne craint point de dire, que le croiant conoit mieux, que par la démonstration, qui se fait par la cause. Theophraste, dans ses *transnaturels*, parle ainsi: Il est vrai, que fondez sur les sens, nous pouvons *speculer* par la cause jusqu'à un certain point: mais quand nous avons passé des commencemens aux extrêmes, il ne nous est plus permis de rien savoir, soit parce que la cause nous manque, soit parce que nôtre intelligence est trop corte. Platon dans son *Timée*: ces choses là nous passent, dit-il, & l'explication en est impossible: mais on doit s'en rapporter à ceux, qui en ont traité avant nous, quoi qu'ils n'aient parlé par aucune necessité de démonstration.

Aussi, Messieurs: dans l'ancienne Philosophie, de quelles sectes devons nous vénérer la memoire? Des Academiciens, qui avoient pour principe fondamental, qu'on ne pouvoit assurer de rien: des Pirrioniens, & de plusieurs autres, qui n'étoient pas assez presomp-tueux pour parler jamais affirmativement. Convenez donc avec moi, que le capital de la science, c'est la

dulité, je veux dire, lorsque la probité du maître engage les Disciples à croire volontairement : n'étoit-ce pas-là la réponse décisive, & assommante des Pitargoriciens. par rapport à leur fondateur, *lui même l'a dit ?* Et les Peripateticiens avoient dans leur école ce beau proverbe, *quiconque excelle dans son Art, on doit croire ce qu'il dit.*

C'est ainsi qu'on se repose sur le Grammairien touchant la signification des mots. Le Logicien croit les maîtres de Grammaire sur la partie *d'oraison*, ou de discours, qu'ils ont soumis à leur empire. Le *Rheteur*, ou l'Orateur, comme il vous plaira, puise dans le magasin du Dialecticien ses lieux communs d'éloquence & de raisonnement. Le Poëte emprunte ses mesures du musicien. Le Geomètre prend ses proportions chez l'Arithmétique, & l'Astrologue se fie à tous les deux. De plus, les Métaphysiciens forment leurs conjectures sur les productions naturelles, & enfin chaque artisan juge favorablement des règles & des préceptes de l'autre.

Car

Car il vous plaira de favoirs si vous ne le savez déjà, que chaque Science a certains principes, aux quels on doit se soumettre aveuglement, par la raison, qu'on ne sauroit les prouver par des raisons claires & incontestables. Ainsi, quand quel-cun s'opiniâtre à nier ces propositions-là, Messieurs & Reverends Philosophes, n'ayant point de bonnes armes pour le combattre, lui jettent d'abord à la tête cet axiome prétendu : *se un homme nie les principes, nos loix nous défendent de disputer contre lui* : ou ils le renvoient à certaines autres choses, qui sont hors les bornes de la science. Par exemple : le *disputeur* at-il la hardiesse de prétendre, que le plus actif des quatre Elemens n'a point de chaleur, jette, s'écrient ils aussi-tôt, qu' *on jette ce temeraire dans le feu*, & *on jette* demande ce qu'il sent. Si *on le* Philosophes, ils deviennent *bien* que de *de* *de* & boureaux *rennent tourmen-* traindre à con- *on* voulant nous com- avoient dû *en* par force, ce qu'ils avoient dû enseigner par raison. Concluons donc, Messieurs : les Sciences sont le plus grand malheur, qui puisse arriver à une République, & voici com-

ment je prouve ce paradoxe: y at-il dans une société humaine des Citoyens lettrés & savants? Comme on les croit les plus sages, les plus éclairés, ils dominent dans les Conseils, ils disposent ordinairement de tout, & s'appuyant sur la simplicité du peuple, sur l'ignorance de la multitude, ils attirent à eux, par usurpation, tout le pouvoir de la Magistrature, & de-là qu'arrive-t-il? La Démocratie, l'état populaire dégénérant en Gouvernement de quelques têtes, se divise en cabales, en factions, & enfin l'administration publique aboutit à une souveraineté despotique, à la tyrannie, c'est tout dire. Parcourez toutes les Histoires de la terre, vous ne trouverez jamais, qu'aucun homme y soit parvenu, à ce despotisme, qu'il y soit monté, sans science, sans doctrine, sans lettres, excepté le Dictateur Lucius Silla: tout ignorant qu'il étoit il ne laissa pas de s'emparer par force du premier Timon de l'univers: encore la République de Rome eût elle à la fin une grande obligation à l'ignorance de ce Tiran, c'est que renonçant volontairement à l'autorité suprême, il rendit à la

sa patrie la liberté, qu'il lui avoit ravi.

D'ailleurs, tout le savoir n'est fondé que sur les sentimens & les résolutions des hommes, tant nuisibles, qu'utiles, tant pernicieuses, que salutaires, tant mauvaises, que bonnes: ces opinions, humaines, loin d'être stables, fixes, solides, sont incertaines, pleines d'erreurs, sujettes à la dispute, & à la révolution. Voilà, Messieurs, ce que j'avois dans mon docte sac sur les sciences en general; venons à present au détail, & preparez vous à de belles choses.

CHAPITRE SECOND.

DES ELEMEENS DES LETTRES.

Qui, s'il vous plaît, pourvû qu'il y prenne garde un peu de près, s'entend, qui ne reconoit pas d'abord, que les Arts de *Bien Dire*, j'entens la Grammaire, la Logique, & la Rhetorique, trois Arts qu'on doit nommer, non pas des

K 6

Scien-

sciences, avec vôtre permission, car ils ne méritent pas cet honneur là, mais les portes & tout au plus, les vestibules, les entrées des sciences, hé bien donc ! ces portes-là, qui ne voit que souvent elles apportent plus de peste, que de plaisir ? Cependant elles n'ont aucune autre règle de vrai, que la volonté & le bon plaisir de leurs Auteurs, ou artisans, ce qui paroît évidemment par l'invention même des lettres, qui sont les premiers élémens, & comme les instrumens de ces Arts-là.

Suivant l'Historien Philon, les lettres Chaldaïques doivent marcher à la tête de toutes les autres, Abraham, ce bon Pere des Croïans, eut l'esprit de les inventer, & les Chaldéens, les Assiriens, & les Pheniciens sûrent en faire leur profit : il y en a pourtant qui disent, prétendant le bien savoir, que ce fut le sévère Radamante, l'un des trois Juges de l'Enfer Poétique, qui donna le premier les lettres aux Assiriens.

Après celles-là, Moïse fut le premier maître d'école de sa nation, faisant present de nouvelles lettres à son cher &

LXX

tres-difficile troupeau: ce ne sont peut-être pas les Caracteres, dont les Juifs se servent aujourd'hui, car on les attribue communement à Ezras, qui a écrit presque tous les livres de l'ancien Testament.

Au reste, un certain Linus de Chalcis porta de Phenicie les lettres chez les Grecs, mais c'étoient les lettres Pheniciennes, qui furent en usage dans la Grèce jusqu'à ce que Cadmus, fils d'Agénor, en inventa de nouvelles dans un autre Caractere, il n'y en avoit que seize dans l'Alphabet, mais pendant le siège de Troie, si jamais il fut, Palamede, qui étoit au poil & à la plume, grossit cet A. B. C. de quatre autres elemens & ensuite Simonide de Melice y ajouta une queue de quatre autres lettres.

Un certain Memnon donna le premier aux Egiptiens l'usage de l'écriture, & cela par les representations des animaux, comme on le voit dans les obelisques: mais ces peuples eurent l'obligation des lettres à un Mercure, que Lactance nomme Mercure V. & qui succeda à Vulcain, fils de Nilus, au

Royaume d'Egipte. Quant aux Latins, leur premier apprentissage littéraire fut femelle, car ils reçurent leurs lettres d'une je ne sai quelle Nicistrate, surnommée de Carmente.

Il y avoit donc au vieux tems, & plus vieux, que je ne puis dire, sept genres de lettres, qui l'emportoient sur tous les autres, savoir l'Hebreu, le Grec, le Latin, le Siriaque, le Chaldeen, l'Egiptien, & le Getique : c'est ce que nous apprenons de Crinitus, qui dit avoir lû dans un Manuscrit presque aussi ancien que le Monde, ou à peu près, ces petits vers Latins & rimez.

Moyses primus Hebraicas exaravit literas.

Mente Phenices Sagaci condiderunt Atticas.

Quas Latini Scriptitamus edidit Nicistrata.

Abraham Syras, & idem reperit Chaldaicas.

His arte non minore protulit Aegyptias.

Galila promisit Getarum quas videmus ultimas.

De

De peur que vôtre erudition n'aille pas jusqu'à entendre ce beau Latin, ces vers, qui peut-être ont plus de rime que de raison, veulent dire :

Moïse trouva le premier les lettres Hébraïques. Les Phéniciens, nation pénétrante, inventerent les Grèques. La Dame Nicistrate fit celles, dont nous autres Latins nous servons pour écrire. Abraham forgea les Siriaques & les Chaldéennes. Isis ne fut pas moins ingénieuse pour les Égyptiennes. La demoiselle Galfila tira de son fond les Getiques, qui comme nous voions, sont les dernières.

Pour les autres peuples, & les nations barbares, ils ont imaginé de nouvelles lettres dans des tems plus récents. Un Evêque nommé Cordan, en donna aux Goths. Les anciens Francs, qui sous Marcomire : & sous Pharamond subjuguèrent les Gaulles, eurent aussi leurs Caractères de lettres, qui différoient peu de ceux des Grecs : Gastald composa leur Histoire dans la langue du pays : l'inventeur de ces lettres n'est pas bien connu. Il y a aussi d'autres lettres des Francs, trouvées par un certain Dorac, mais d'un Caractère fort diffé-

rent

rent de celui de Gastald. *Item*, d'autres, de l'invention d'un Hich, aussi franc, qui vint avec Marcomire de Scithie jusqu'à l'embouchure du Rhin.

Le venerable Bède a fait même mention de la riche & délicate langue, Normande : mais l'Auteur de ces lettres est, dit-il, incertain si vous voulez prendre la peine de courir ça & là dans les espaces souvent imaginaires de l'histoire *antique*, vous ne ferez pas grand chemin sans trouver quantité d'autres nations, qui par la même industrie, se sont aussi fabriqué des Caractères, ou qui les aiant pris aux anciens, les ont en partie, comme pour cacher leur vol, ou changé, ou corrompu : c'est ce qu'ont fait, par exemple les Dalmates aux lettres Greques, & les Arméniens aux Chaldéennes. Quant aux Goths & aux Lombards, ils ont défiguré les pauvres lettres Latines d'une manière honteuse, & à faire pitié.

De plus, *maintes & maintes* vieilles lettres ont eu la déplorable destinée de perir tout à fait : tel fut le malheur des

am

anciens Toscans : Pline & Tite Live, ces deux célèbres écrivains, qu'on ne peut contredire sans encourir le crime de lèse Majesté Historique, assurent que ces Caractères Etruriens, ou Toscans, c'est la même chose, étoient autrefois dans une espèce de vénération à Rome : on les y voit encore en figure dans les anciens monumens : mais hélas ! de quoi cela sert il ? Ces lettres se tuent de parler, on ne fait ce que elles disent, & on ne les entend non plus, que des cadavres.

Or la raison qui a causé tant de morts & de destructions parmi les élémens des lettres, vous ne serez peut-être pas fâchez de la savoir. Vous n'ignorez point quelles gens c'étoient que les anciens Romains : visant à réduire tout sous leurs loix, & à ne faire qu'une République de l'Univers, plaissant dessein ! ils portoient l'horreur & le ravage dans tous le país, où les armes victorieuses pouvoient pénétrer, & quand une fois ces illustres scelerats, ou usurpateurs, car je n'y trouve aucune différence, avoient assujetti une nation, savez vous jusqu' où ils pouvoient la tyrannie ? Ils obli-

obligeoient par force & par violence, leurs nouveaux sujets, ou plutôt leurs nouveaux Esclaves, à massacrer, à exterminer toutes les lettres, qui vivoient sur les lieux, de tems immémorial. voiez quelle barbarie ! & à se servir des leurs.

Les lettres des Hebreux perirent par la même voie pendant la Captivité de Babilone ; & leur Langue fut corrompue par les Chaldeens. Ainsi sortirent aussi du Monde littéraire les anciennes lettres des Alemans, des Espagnols, & des autres Nations : le Caractere Romain s'éleva insolamment sur leur ruine, & les langues de ces peuples perdirent toute leur pureté, toute leur beauté. Mais le tems les vangea, & l'Usurpatrice eut son tour : les lettres & la langue de ces fiers Romains furent en suite défigurées & conséquemment déshonorées par les Goths, par les Lombards, par les Francs, & par les autres nations Barbares : car il ne faut pas vous imaginer que le Latin d'aujourd'hui soit le Latin d'autrefois.

Ce qu'il y a de plus surprenant, &

ce que les bonnes Ames ne sauroient assez deplorer, c'est que l'Hebreu même, cette langue divine, n'est pas sûr de sa durée: les Thalmudistes l'ont étrangement brouillez là dessus. *Au dire de Rabin Jehuda, nôtre benissable & maudissable Archipatriarche.* Adam parla l'idiome Arame. S'il faut en croire Marfutra, Moïse donna la loi dans le caractère qu'on appelle Hebreu, mais dans un Idiome Saint: Esdras la changea en Idiome Arame, & en Caractères Assiriens; & quelque tems après cette Loi celeste, & dictée par la bouche de Dieu même, gardant le caractère Assirien, reprit le Saint Idiome Les *Chuse*, c'est à dire ceux, qui embrasserent à la fois la loi & l'Idolatrie, comme les Samaritains, laisserent le caractère Hebreu, & le Langage Arame.

D'autres prétendent que la loi ne fut pas donnée en d'autres Caractères, que ceux où elle est écrite à présent: qu'à la vérité, ce caractère fut un peu altéré, en chatiment de la prevarication? mais qu'après la pénitence, il fut rétabli. Rabin Simon, croit
après

après Eleazar son pere, que. ni le Caractere, ni la langue n'ont jamais souffert la moindre alteration: tant il est vrai, que chez les Hebreux même, il n'y a rien de certain touchant l'Hebreu? vous voiez donc Messieurs, un des plus funestes effets de la vicissitude & de la revolution des tems: point de lettres, point de langues sur la Terre, qui aient la joie & la consolation de pouvoir dire, graces au Ciel, nous nous sommes bien conservées à travers les Generations n' à vous rien perdu de nôtre ancienne forme; nous gardons tout ce que, nous avons reçu de nos peres, & de nos Auteurs.

CHAPITRE TROISIEME

DE LA

GRAMMAIRE.

Or de ces Principes si peu solides, si peu stables, si sujets au changement, j'entens les Lettres & les Langues,

gues, la Grammaire est sortie; & c'est la premiere de ces Arts de bien parler que nous avons nommè. Voions donc comment cette haute & importante Science sortit du neant pour entrer dans le Monde, où elle a fait de si glorieuse progrès. Lors qu'on fus une fois en possession des lettres, ce ne fut pas le tout. La question étoit de les mettre en oeuvre: on les joignit donc par degrez, & en certaines formes: Oes lettres on forma les sillabes; & de celles-cy les mots, & les dictions pour l'expression, de la pensée, & pour l'intelligence du discours: Ensuite des hommes ingenieux, se hazarderent à prescrire des Regles de parler, c'est à dire à etablir un ordre, une liaison, une construction, pour mieux digerer & areter le sens; mettant par là comme un frein à la langue du pais; afin que tout ce, qu'on diroit conformément à ces præceptes fut bon & *congru*. En ce là consiste tout le Mystere *de bien dire*? & on a jugé a propos de nommer un tel Art la GRAMMAIRE. Jugez si jamais declamateur à parlè plus doctement, ni
avec

avec une plus profonde erudition.

Prométhée, à ce qu'on dit, au moins, ne vous fiez pas trop, en fut l'Inventeur chez les Grecs. Le premier, de qui les Romains la reçurent, fut un certain Crates Malote, député au Senat par Attale, entre la seconde, & la troisième Guerre Punique, autrement Carthage. Mais personne ne professa jamais cette science là avec tant de faste que Palemon: il en étoit si plein, & infatué, qu'il eût l'orgueil de lui donner son nom l'appellant insolemment, comme s'il en eut été. le premier & l'unique Inventeur, **L'ART GRAMMATIQUE PALEMONIEN.** Ce personnage, étoit d'une, telle arrogance, qu'il se vantoit, que la littérature étoit née avec lui, & que elle finiroit par sa mort il, étoit d'une présomption si outrée, qu'il méprisoit les plus habiles Gens de son siècle; enfin il traitoit de pourceau le docte, le *doctissime*. Varron, n'en fremissez vous par d'horreur! Avec tout cela, la **GRAMMAIRE** Latine est d'une pauvreté à faire compassion: Sans les aumônes de la Gré-

Gréque, elle creveroit de faim; & elle en depend si abfolument, que quand vous trouverez un Pedant fans Grec, tot auffi tôt vous pouvez hardinient le chasser de l'orde & du College des Grammairiens.

Il est donc visible, que toute la force de la littérature, ou Grammaire, ne consiste que dans un usage fondé sur l'autorité des Ancêtres: il leur a plu qu'on nommât, & qu'on écrivît, ainsi une chose; qu'on donnât aux mots & aux termes tel L'arrangement, & le ordre, & telle construction; & c'est, ce qu'on appelle *Bon Discours*. Sur ce pié la Dame Grammaire se vante orgueilleusement de posséder l'Art de bien parler; mais elle en a menti, ne lui en de plaisir, puisque nous apprenons bien mieux cet Art la de nos meres & de nos Nourrices qui ne sont que des femmes, & de la Gent pedantesque & Grammairienne. Cornélie, Dame Romaine, & Mere, des Grachgues, qui excelloient en eloquence, avoit été dans le la latin, seule Maîtresse de ses Fils, la Reine Isthine en enseigna la langue Grecque.

que à Filem, son Fils & lui d'Aripithe, Roi de Scithie. On fait que chez les nations étrangères, il y a quantité de Provinces, ou' les Colonies o'nt tou'ours, gardè leurs langues maternelles.

C'est par cet endroit là, que Platon & Quintilien recommandent si expressement aux parens le choix d'une Nourrice capable. A Dieu ne plaise donc, que nous transportions cette science de bien parler, de ces Maitresses naturelles, à ces *Grammaristes* herissiez, qui, quoi que ils se donnent tout entiers à leur docte Jargon, ne l'entendent pas eux mêmes, & n'en sont pas plus avancez. Priscien qui passa toute sa Vie à *Grammatiser*, avoua qu'il mouroit Grammairien ignorant. Didime trouvoit dans la culture, ou plutôt dans le defrichement de ce méchant fond, une moisson si prodigieuse de ronces, de pines, & de broussailles, par l'abondance des difficultez, qu'il composa la dessus, les uns disent quatre mille, les autres, jusqu'à six mille, volumes, quelle fécondité. Sur des Riens!

Nous

Nous lisons que Claude Cesar, qui n'étoit pourtant pas un fort grand Clerc, s'appliquoit si attentivement au Grec, qu'il ajouta à cette Langue là trois nouvelles lettres dont il se souvint étant Empereur. Charle magne fit une Grammaire de la Langue Alemande; & il donna de nouveaux noms aux Mois, & aux Vents.

Mais à quoi bon se donner la peine de reculer si loin pour montrer que la Grammaire n'est qu'une ombre, qu'un phantome de Science? Nous n'avons qu'à reflechir sur les mouvemens, qu'on se donne encore à présent pour courir après cette Chimère. On travaille jour & nuit, on fait des Commentaires, des Elegances, des questions, des Annotations, des Scholies, des Observations, des *Castigations*, ou Corrections, des Centuries, des *Miscellanées*, des Antiquitez, des Paradoxes. des Recueils, des Additions, des *Lucrations*, avec d'autres denrées, d'autres drogues de cette nature là, le tout à seconde & troisième Edition.

D'Ailleurs, on nous pond autant de différentes Grammaires qu'il y a de
L Gram

Grammairiens. Et cependant jusqu'ici, aucun de ces *Pondeurs*, soit Grec, soit Latin, n'a bien établi comment il faut distinguer les Parties de l'Oraison, ou du Discours; quel ordre on doit garder dans leur Construction; s'il n'y a que quinze pronoms, comme veut l'Oracle Priscien; ou s'il y en a d'avantage, comme Diomedes & Phocas l'ont prétendu; si le Participe, placé quelquefois par lui même, demeure Participe; si les Gerondifs sont noms ou Verbes; pourquoi chez les Grecs le Plurier neutre va de bonne amitié avec le Verbe au singulier; d'où Messieurs les Latins se sont arrogé le Droit dans la Prononciation des noms, de changer les terminaisons *A* & *us* en *um*, *Margarita*, *Margaritum*, *punctus*, *punctum*; par quelle raison *Jupiter* en Latin, engendre, ou pour parler doctement, fait au genitif *Jovis*; par quelle bizarrerie les uns admettent les verbes neutres, & les autres les condamnent à un banissement perpétuel; des Dictions Latines avec la Diphthongue Greque, & les autres non, comme *foelix*, *questio*; & si en Latin il suffit d'é,

d'écrire les deux Diphthongues *AE* & *OE* sans les prononcer ; ou s'il faut, sous une seule syllabe, faire sonner ces deux voïelles, comme on les écrit, pour-quoi dans quantité de mots Latins, quelques uns emploient l'y Grec, & les autres se contentent de I commun, comme *Considero* ; *item* en d'autres mots, les uns doublent la lettre, & les autres non, comme *Causa*, *Religio* ; pour-quoi *Caccubus*, une marmite, aiant la premiere longue, à cause des deux Cc, la plûpart des poëtes ne laissent pas de la faire brève ; *Item* ; & ouvrez bien ici les oreilles, car il ne s'agit pas de petite chose, si l'ame, ou, comme parlent les Ignorans, l'aspiration du mot Aristote, nom presque adorable dans le Monde Philosophique, doit s'écrire en *endeleckie* par un *delta*, ou en *entelochie* par un *tau*, ces termes ne sont pas plus honnêtes ; mais ils sont énergiques ; & d'ailleurs, *paroles ne puent point*.

Que j'aurois, bon Dieu, que j'aurois d'autres choses, de cette beauté-là, à vous articuler, ici ! Je ne crois pas que je puisse finir d'aujourd'hui ; mais

je veux faire grace à vôtre patience & à votre attention. Je supprime donc toutes les chicanes grammaticales sur les Accens, sur l'Orthographe, sur la prononciation des lettres, sur les figures, sur les Etimologies, & les Analogies, sur les autres regles, preceptes, inflexions & maniere de signifier, sur le changement des cas, sur la varieté des tems, des modes, des personnes, des nombres, & des divers empechemens & ordre de la Construction : Enfin sur le Nombre, la Race, la Genealogie des Lettres Latines : Savoir, par exemple, si l'H merite, ou non l'honneur de tenir sa place dans l'Alphabet, & autres controverses de cette consequence-là.

C'est ainsi que, sans être armez de la moindre preuve, ces Champions de la Lice Grammairienne se battent à toute outrance, & sans autres armes que le oui, & le uon, non seulement sur les Dictions & sur les Sillabes, mais aussi sur les Lettres & les Elemens. Lucien, cet agreable Ricur de Samos, se moque plaisamment dans un petit & fort joli livre d'un de ces combats entre
les

les deux consones S & T, comme on peut le voir dans les mots *Thalassa* & *Thalatra*. Un certain André de Salerne décrivit aussi tres-élégamment la Guerre Grammaticale sur le même sujet.

Tout cela n'est encore rien; ou du moins, c'est peu de chose. Vraiment! & ce seroit une matiere tout autrement importante, si nous voulions entrer dans ces interpretations depravées, par lesquelles les Grammairiens en imposent grossièrement à toute la Terre. Vous ne devineriez jamais, Messieurs, combien en cela, ils font de mal à la Republique. Par exemple: Lors qu'ils expriment la soumission aux Loix par le mot *Servitude*, n'est ce pas, une espèce de blasphème? D'un autre côté suivant leur abominable, interpretation les Citoyens jouissent d'une vraie liberté, quand il est permis à chacun de faire tout ce que bon lui semble. Ils expliquent l'*Acrisonomie*, c'est à dire l'Egalité du Droit, un privilege, en vertu du quel tous les Membres de la Société possèdent indifferemment le même Droit, & doit remporter la même, recompense, ce qui tend à l'A-

marchie, & à la confusion. Par le même travers, ils vous disent qu'un Etat est paisible, un Gouvernement tranquille, où tout flechit, tout plie sous le caprice & la passion du Maître; & qu'un Peuple est heureux, qui est perdu de Luxe & d'oïveté.

Par de semblables explications ces Corrupteurs public ont gâté la Médecine, les Loix & les Canons: passe pour cela. Mais ô scandale affreux! ils forcent la Sainte Ecriture, *Voire* Jesus Christ lui même, à n'être point de leur sentiment; car ils tordent, ils tournent les passages, non selon le sens du Saint Esprit, ni pour le salut commun des Hommes, mais suivant ce, qui les accommode le mieux. Cette ignorance, ou licence a causé souvent de tres-facheux inconveniens; car comme il vous est *ouvert* & notoire, l'erreur dans les mots est une source féconde d'erreur dans les choses. Saül, ce premier Monarque de la Nation *Theocratique*, ou Israélite, fut ainsi autrefois attrapé dans le mot *Zabar*, qui signifie, à la fois, en Hébreu, le *Mâle* & la *Memoire*. Dieu ayant dit, j'effacerai la memoire d'Amelec,

melec, le Roi Saül s'imagine qu'en exterminant les males, il remplissoit le Commandement. Les Grecs & les Italiens tomberent dans le même cas sur le mot PHOS: ce terme-là signifiant, en même tems, un homme, & la lumiere, les peuples, qui célébroient anciennement les Saturnales, trompez par l'ambiguité de cette signification, regaloient tous les ans Saturne d'un individu humain, cruellement égorgé en son honneur: cependant, si ces superstitieux dans leur barbare devotion, s'étoient contentés de bruler quelques chandelles bénites devant l'Idole, peut-être que le Dieu eût été aussi, & peut-être plus content; ce que c'est pour tant qu'on *qui pro, quo* de Grammaire! Il n'y eut que Hercule, qui fût enfin capable de desabuser ces Gens-là.

Depuis l'établissement du Christianisme, les Theologiens, & les Freres à Lucarne, ou à Capuchon, s'étant fourrez dans la Grammaire, qu'est il arrivé? Ils se déchirent les uns les autres, toujours à *couteau tirer* sur l'interpretation des termes; le tout, aux depens de l'Orthodoxie; & traînant après soi une fou-

le d'erreurs heretiques & brulables : au
sujet de la Science Grammaticale, ces
faux Docteurs alterent les Ecritures,
expliquant tout à rebours, ce qui a été
dit par l'inspiration Divine : hommes
vains & certainement malheureux : ils
s'aveuglent par leur propre Art ; ils fer-
ment ses yeux à la lumiere de la Veri-
té ; & pendant qu'ils s'attachent trop
curieusement à sonder , à penetrer la
force de la Diction , se soucient fort
peu de la pensée du Saint Esprit , ils
ne s'arretent qu'à l'écorce de la lettre ;
ils tiennent des termes tout pur ; ils s'y
appliquent uniquement detruisant & per-
dant , par là , la parole de Dieu. On dit
je ne sai si c'est un Fait ou un conte ,
qu'un certain Prêtre , étant obligé de
transsubstancier , de deifier à la fois ,
plusieurs oublics , ou hosties par une
même consecration , craignant de com-
mettre un péche mortel contre la
Grammaire , au lieu de dire suivant la
forme Sacramentale, *Ceci est mon Corps ?*
prononça bien serieusement , & pour le
plus sur, CES CHOSES LA SONT
MES CORPS.

D'où vint , à vôtre avis , l'herésie
execra-

execrable des Antidicomarites & des Elvidiens qui nioient la Virginité perpétuelle de la Mere de l'Homme Dieu? Du seul adverbe *jusques à ce que*, à cause qu'on lit dans les Evangiles, *parce que Joseph ne la connoissoit pas jusqu'à ce que elle eut accouché de son premier né*. Quelle vive & chaude dispute n'exciterent point entre les Eglises Greque, & Latine, les deux petits mots *Du & Par*, les Latins souûtenant jusqu' à bruler, que la troisieme Personne en une seule Essence, ce qu'on nomme **TRINITE**, procède *Du* Père & *Du* Fils; & les Grecs affirmant avec la même ardeur, que le Saint Esprit procède *du* Père *Par* le Fils; grave & important sujet d'entrer en champ de bataille! Quelles Tragedies n'a point produit, quelle sanglante Guerre n'a point allumé la diction conjonctive *nisi, si ne?* les Bohèmes pretendant, au Concile de Bâle, que la Communion sous les deux Especes étoit d'une necessité de precepte, & indispensable pour le Salut, vû qu'il est écrit, *si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, & ne buvez son sang, vous n'aurez point la Vie en vous.*

L. 5

Qu'est

Qu'est ce (je vous prie) qui a fait naître l'Herésie monstrueuse des Vaudois, de leurs descendans, & d'autres plus modernes, touchant la presence de l'Homme Dieu, en Corps & en Ame, en Chair & en Os, dans chaque point du pain Eucharistique, un mot de trois lettres, l'affirmative EST fit tout ce grand & furieux vacarme: l'Eglise Papale, qui trouve extremement son compte à la lettre, veut qu'on entende cet *Est* essentiellement, & les autres pretendent, avec toutes les apparences de la raison, qu'il faut, expliquer cette diction-là comme un Symbole, un signe, une figure; enfin qu'on doit la prendre dans un sens representatif.

La Grammaire renferme encore & nourrit dans son sein d'autres pernicieuses Heresies: mais si bien cachées, & si subtiles, que si les Docteurs d'Oxford, qui sont les Theologiens les plus penetrans d'Angleterre, & les Sorbonnistes de Paris, ne les avoient decouvert avec des yeux de linx, on n'auroit jamais pu s'en donner de garde. Telles sont celles-ci si quelqu'un croit que c'est la
même

même chose de dire, *Christ vous prechez*, Christ préche. *Je vous Croiez*, tu il croit, je est croiant. *Item*, que le Verbe, demeurant Verbe, peut être depouillé de tout accident. *Item* que la troisième personne n'a aucun nom, & autres raffinemens de cette tournure là, cependant, il est certain que si on doit appeler cela Herésie, les Prophetes Esaïe & Malachie auroient été, sur tout, des Herétiques à triple tagot, eux qui introduisent Dieu parlant de soi-même. Le premier au Roi Ezechias en ces mots: *voici moi il ajoutera sur tes jours &c.* Car il ne dit pas *j'ajouterai*, mais il *ajoutera*. Malachie, de cette maniere-ci: *Et si moi les Seigneurs, où est ma crainte?* Auquel endroit le Prophete fait parler Dieu se qualifiant au pluriel les Seigneurs.

Mais encore une fois, si ce sont là des Heresies, tous ceux qui passent à present pour Theologiens dans tout le Monde Romain, seront beaucoup plus Heretiques, en ce que ils ont amené comme par machine, generalement tous les Dogmes de l'Eglise Orthodoxe par une nouvelle prononciation, contre tou-

tes les Regles de l'Art Grammaticque, & l'usage, à des mots forgez, à des termes monstrueux, à des Sophismes douteux & embarrassez; &, ce qui blesse le plus les consciences tendres & delicates, c'est, que de plus, ces Téméraires ont eu l'impudence d'avancer, qu'il n'est pas possible de donner la Theologie dans un Langage pur, & qui ne soit pas corrompu.

Il y a une infinité d'autres choses de la même nature: non Messieurs; on ne fauroit assez deplorer, & c'est un malheur qui devoit nous arracher des larmes de Sang, de voir combien l'opiniatreté, l'entetement des Grammairiens, & l'orgueil des Sophistes pointilleux, causent de disputes & d'erreurs, en interpretant les mots tout de travers; les uns tirant les sentences des termes; & les autres au contraire, tirant le terme de la sentence.

De-là dans l'Art savant, sublime & infailible de la Medecine, & dans les deux Jurisprudences, il s'élève tous les jours, & de quel fond, s'il vous plaît? de la Philosophie, de la Theologie, & des autres facultez de la Litterature,

UN

un nombre incroïable, de divisions & d'égaremens. Car vous saurez, que les Grammairiens ne sont que des *Jaseurs* qui ne prouvent rien démonstrativement: ils ne s'appuient, que sur des autoritez; & ces autoritez varient & se contrarient si fort, qu'il faut bien nécessairement, que les unes ou les autres soient fausses & menteuses: ainsi ceux qui se fondent principalement sur les *documens* & les instructions de ces Autoritez, parlent le plus mal de tous; pourquoi? c'est que tout le droit du Langage réside, non pas chez les Grammairiens, mais chez le Peuple; & l'usage de bien parler tire sa destinée de ce qui est tourné en coutume chez le Commun.

Quant à la force & à la pureté du Latin, de puis que, par l'irruption des Etrangers dans l'Empire Romain, sa chute & son demembrement, cette belle & riche Langue a cessé d'être celle du Peuple; enfin, depuis que la Barbarie lui a donné le coup de la mort, il ne faut pas laisser de l'apprendre & de l'étudier: mais où doit on la chercher? Chez les Grammairiens? *Fi!* ôtez, ôtez moi ces Pedans-là; Vous la

trouverez chez les bons & doctes Ecrivains: Cicéron, Caton, Varron, les deux Plines, Quintilien, Sénèque, Suetone, Quinte-Curce, Tite-Live, Saluste, & les autres de la même trempe. Ce sont là les Maîtres qu'il faut consulter? c'est à ces seules sources qu'on peut puiser les délices de la Latinité; cela ne reste, cela ne demeure plus que chez eux. Pour les Grammairiens *Litterateurs*, je ne puis assez vous le conseiller, ne leur demandez point les usages du *Bien Dire*: ces Causeurs-là, par leurs Regles sur les inflexions, ou terminaisons des verbes & des cas, par leurs compositions, combinai sous, *Deponemes* &c. en imposent, comme des Charlatans, dans le Latin; & fort souvent ils forgent des termes si durs & si impropres, qu'il n'est pas permis à un Puriste Latin de les employer, à moins que la Sorbonne de Paris ne les insère dans ses Articles.

Il est donc certain, qu'on ne doit point se fier aux Grammairiens touchant la vérité de la Langue Latine: Cependant, ces Interpretes des Lettres & de mots, n'en ont pas moins la présomp-
tion

tion de s'criger en seuls critiques & Juges de tous les Ecrivains; s'arrogant fierement & uniquement le Droit de mettre en ordre tous les Auteurs, tous les livres; & rejetant avec une fierté dedaigneuse tout ce qui n'est point de leur goût. Il n'y a jamais eu d'Ecrivain, de quelque superiorité de genie, de quelque eminence de merite qu'il soit, qui ait pu échaper à la plume s'atirique, ou à la Langue medisante de ces Censeurs; il n'y en a point eu, qu'ils n'aïant blâmé, repris, accusé de plusieurs fautes, & bevûes: par exemple: ils font un crime au divin Platon de son Cahos & de sa confusion; ils lui reprochent d'avoir écrit sans ordre, & sans methode: un certain George de Trapezunte, fit même des Livres en forme contre les defauts de ce fameux Philosophe: &, à cause de cela, dit Crinitus, les autres appellerent ce critique audacieux *Gonotimon & Etynim*. Ils cherchent dans l'inecomparable Aristote un stile, qu'on puisse entendre. se recriant contre les ténèbres de ses mysteres & nommant son obscurité de l'ancro toute pure. Ils traient le Prince de la Poësie Latine (vous conseillez tous)

cl

256 *De l'incertitude & vanites.*

le *grandissime* Virgile, Messieurs ; hé bien ! qui le croiroit ! ces insolens le traitent de petit genie ; ils l'appellent Compilateur Plagiaire , usurpateur ; tranchons le mot , franc voleur du bien des autres.

Demosthène , ce foudre d'éloquence n'a pu contenter Cicéron : celui-ci , le plus célèbre des Orateurs Latins , à été , à son tour censuré , pour ne pas dire méprisé des Grecs : ils l'accusent de concussion & de peculat ; ils lui imputent d'être timide , sujet à de fréquentes & vaines redites , froid dans la plaisanterie , languissant dans ses Entrées , oisif dans ses degressions ; s'échauffant rarement , & fort tardif à s'élever. Ce grand homme a été même censuré par quelques uns des nôtres : Marcus Capella dit , qu'il a parlé sans ordre , sans mesure , sans nombre & sans cadence ; & Apollinaire le reprend de sa foiblesse , de son peu de brillant & de vigueur. Dejà Troque rejette les Oraisons de Tite Live , comme supposées. Horace ne goûte point Plaute ; & le même blâme les mechans vers de Lucilius , les comparant à un fleuve
quë

qui roule un eau trouble, & se plaignant que cette Poësie n'a rien de digéré, ni medité. On reproche à Plinie d'envelopper beaucoup de choses. Ovide, dit on, s'abandonner trop à sa Verve; & Asinius Pollion l'accuse d'être trop effecté. On reproche à Saluste d'avoir publié ses larcins, & ce qu'il avoit pillé chez les autres. Terence n'a si bien reüssi que par le secours de Labeon & de Scipion. On apelle Senèque *de la chaux sans sable*; & quantilien en fait ce desagrecable eloge: s'il n'avoit méprisé aucun de ses contemporains; s'il navoit été jaloux d'une partie, s'il n'avoit point paru trop content de tout ce, qui partoît de sa tête; s'il n'avoit pas rompu, afoiblî le poids de sa matiere par de tres-petites sentences, il auroit en plutôt l'approbation des habiles gens, que l'Amour de la petite Jeunesse.

Et ce pauvre Marc Varron n'avons nous pas vû qu'on l'a honoré du beau titre de Cochon? Ambroise Cornicule a eu l'epithete de Conteur. Macrobe, un tres-savant homme, a passé pour impudent, & pour un esprit sterile & ingrat.

ingrat. Laurent Valla , le plus savant de tous les Grammairiens, n'a fait grâce à aucun Ecrivain Latin; & Manicellus l'a déchiré à son tour. Servius, entre les Grammairiens, est un de ceux qui à le mieux mérité de la Langue Latine; ses services néanmoins & sa haute réputation ne purent le garantir des attaques & des morsures d'un Beroald; que les Grammairiens suivans ne peuvent souffrir, le regardant comme un Auteur tout à fait barbare.

Voilà comment le Peuple Grammatical à coutume d'agir en furieux & en courroucé contre soi même, Enfin, c'a été par l'ignorance & par l'inquiétude éternelle de cette Nation soi disant scientifique, que la Traduction de l'Ecriture, sous prétexte de correction, a changé tant de fois, que elle n'est plus reconnoissable. Ces Grammairiens sacrilèges ont de plus, censuré la toute mystérieuse Apocalypse de l'Apôtre Saint Jean; l'Eptre de Saint Paul aux Hebreux, celle de Saint Jude, & la plupart des Chapitres du Nouveau Testament: Si bien qu'à cause de toutes ces alterations, on a douté long temps de son

son Autenticité. Que dis-je ? chose qui fait dresser les cheveux à la tête ; ces irreligieux & impies Grammairiens n'ont ils pas fait tous leurs effort pour réduire les Evangiles en problèmes ? C'en est assez, & même beaucoup trop sur leur Chapitre ; passons aux Poètes ; & voions s'ils valent mieux.

CHAPITRE QUATRIEME

DE LA

P O E S I E.

Si nous en croïons Quintilien, la Poésie est l'autre partie de la Grammaire : Elle est bien fiere, cette Poésie, & de quoi ? c'est que dans les vieux siecles on bâtissoit avec une dépense prodigieuse, des Théatres, des Amphitheatres, c'est à dire, les plus superbes, disons le hardiment, les plus Augustes Editices des Mortels, on les bâtissoit, dis-je, non pas, s'il vous plait, aux Philosophes ; encore moins aux Juris-
Con-

Consultes, aux Medecins, aux Rheteurs, aux Mathematiciens; non pas même aux Theologiens : Mais pour les fictions & pour les rêveries des Poëtes.

Savez vous pour quoi on inventa cet Art-la ? Pour chatouiller les oreilles des fous, par la mollesse & comme la lascivetè de la cadence, par le nombre & le poids des sillabes; & pour tromper, pour seduire les cocurs par le plaisir des Fables, & par un fatras de mensonges. C'est pourquoi la Poësie a meritè qu'on l'appellât par excellence, *l'Arcimenteuse*; & celle qui cultive, qui foment, qui entretient tous les dogmes pernicioeux : pardonnons lui aussi, si vous voulez, ce qui concerne sa fureur; son ivresse, sa hardiesse & son impudence: mais qui pouroit souffrir, sans un mouvement d'indignation cette confiance, cette assurance, avec la quelle elle debite ses faussetez. Je vous demande: est il un coin dans l'Univers, que cette belle science ait laissé vuide de ces folles badineries & de ses Fables impertinentes?

Debutant dans ses fictions par le Cahos,

hos, elle raporte gravement & dans le plus grand sérieux du Monde, les partages du Ciel, les enfentemens de Venus, le combat des Titans, la naissance & le berceau de Jupiter, les fourberies de Rhea, & les tromperies de Sapis; la prison de Saturne, la revolte des Geants, le volde Promethée & son supplice; la vie vagabonde de Delus les travaux de Latone le meurtre de Python, les embuches de Tirus, le Deluge de Deucalion, & en suite des hommes venus & formez de pierres, les déchirures de Jacchus, la ruse de Junon, l'embrasement de Semele, la double origine de Bacchus; & tout ce qu'on raconte dans les Fables Attiques de Minerve, de Vulcain, d'Erichton, de Borie; d'Orichie, de Thesée, d'Aegée, de Castor & Pollux, de l'enlevement de la belle Helene, & de la mort d'Hippolite.

De plus les voiages & les courses de Ceres, son recouvrement de Proserpine; les aventures de Minos, de Cadmus, de Niode, l'Enthée, d'Atrée, d'Oedipe, des travaux de Hercule, de la bataille entre le Soleil & Neptune,
de

de la folie d'Athamas, de la Princesse Io metamorphosée en belle Vache, & d'Argus son gardien, tué par Mercure, en cela bon maquereau de son pere Jupiter, de la Toison d'or, & à ce sujet la, de Pelée, de Medée, & de Jason. *Item* de la mort d'Agamemnon, du châ-timent de Clitemnestre, de Danaé, de Persée, de Gorgane, de Cassiope, d'Andromede, d'Orphée, d'Oreste, des Voïages d'Enée, & d'Ulysse, de la sor-ciere Circé de Thelagon, d'Eole, de Palamède, de Nauple, d'Aïax, de Daphné, d'Ariadne, d'Europe, de Phe-dre, de Pasiphaé, de Dedale, d'Icare son Fils, de Glauque, d'Athlas, de Ge-rion, de Tantale, de Pan, des Centau-res, des Satires, & de tant d'autres in-signes mensonges, dont la memoire est venue jusqu'a nous.

Cependant la Poësie, non contente de defigurer les choses humaines par ses fictions, exerce jusque sur la Divinité même son grand talent pour mentir. Quelles sottises, mais aussi quelles abo-minations les anciens Poëtes n'ont ils poin inventé sur le compte de leurs Im-mortels chimeriques? Leur naissance, leur

leur mort, leurs démêlez, leurs querelles, leurs haines, leurs emportemens, leur Combats, leurs blessures, leurs lamentations, leurs chaines, leurs amours, leurs prostitutions, leurs passions brutales, leurs fornications, leurs adultères, leur Commerce infame avec les hommes & les bêtes, & d'autres honneurs encore plus absurdes, la Poësie faisant de tout cela un tissu, par les agremens encore plus venimeux des termes choisis, & par la douceur pernicieuse des vers trompe & infecte, non seulement la Generation presente, mais, en gardant les bornes & la mesure de ses Regles, elle Communique, elle transmet à la Posterité ces fureurs empoisonnées: on ne peut mieux la comparer qu'à un chien enragé; sa morsure est contagieuse & tous ceux sur qui elle a une fois mis la dent par ses preceptes & par ses mensonges, sont comme forcez de devenir enragez & furieux comme leur folle Maîtresse.

La Poësie fait coudre & ajuster ses faussetez avec tant d'Art, que souvent elles font tort à la verité de l'Histoire, c'est ce, qui paroît manifestement dans la

la foiblesse amoureuse de Didon avec son hôte, le pieux Enée, Heros de pleureuse Memoire, & par la prise de Troie avec cette machine de cheval, qui avoit le ventre tous plein de Soldars. Quelques fous neanmoins sont montez à un si haut degré de manie, qu'ils croient, de bonne fois, que la Poësie a certain sort, certain charme de Divinité: & parce que autrefois les Diables, quand on les consultoit, repondoient en stile Poëtique, on regardoit les Poëtes comme des Devins, comme des Prophetes & leurs vers étoient reçus comme des Oracles. Sur ce fondement là, suivant Spartian dans la vie d'Adrien, les Anciens apelloient les ouvrages d'Homere, *les Sorts d'Homere*; & ceux de Virgile, *les Sorts de Virgile*. Cette superstition a passé même jusque dans le sanctuaire; & encore à present, avec l'agrement de Messieurs nos Maîtres en service Divin, on chante les Pseaumes en Vers.

Revenons à la Poësie; plusieurs venerables Personnages ont prononcé sa condamnation. Saint Augustin ordonne, qu'on la chasse, qu'on la banisse à perpetuité de *la Cité de Dieu*: Platon, quoi

quoique Païen ne veut pas la souffrir dans sa Republique, Socrate donne la dessus un bon avis: si, aimant, dit il, votre réputation, vous voulez la conserver sans tache, & sans fletrissure, évitez sur tout la haine des Poëtes; car ces gens-là ont bien plus de force & d'énergie dans leur Art pour noircir & pour déchirer, que pour donner des louanges. Minos regnoit avec beaucoup de justice & d'équité, chose assez rare dans un Monarque; Hesiode, & Homere l'ont célébré: Mais parce que ce bon Prince se crut obligé de faire la guerre aux Atheniens, les Poëtes tragiques se dechainerent contre lui, & le releguerent aux Enfers.

Homere chanta la chasteté de Penelope; & sur le temoignage de ce divin chanteur, cette Reine d'Itaque passe pour le grand modèle de la fidélité conjugale; cependant un Licophron n'at il pas eu la mechanceté de publier que cette sage Princesse avoit planté une forêt de cornes à Ulysse son epoux, qui dans le fond les meritoit, & que elle avoit couché avec plusieurs Amans. Didon, la Fondatrice de Carthage,

M

vê-

vécut dans toute la continence d'une veuve irréprochable : il plut neanmoins au Sieur Ennius, dans son Eloge poëtique de la *Scipionnade*, de feindre le premier, que cette Reine avoit aimè le bon Enée, vous noterez que, par la Chronologie, les pauvres gens étoient bien éloignez de pouvoir se rencontrer, & dans la suite le Seigneur Virgile a si bien brodé cette calomnie-là, qu'on l'a pris pour un Fait historique & certain. Enfin, cette licence d'en imposer, cette sceleratesse de medire avoit fait un tel progrès, que les censeurs furent contraints de faire une loi pour reprimer les injures & les faussetez des Poëtes.

Bien plus : chez les anciens Romains la Poësie fut déclarée publiquement infame ; jusque là, disent Aulu-Gelle & Caton, que celui, qui s'y appliquoit, étoit nommé Brigand & Voleur de grand chemin. Quintus Fulvius fût même censuré par Marc Caton, sur ce que, aiant été envoié Proconsul en Étolie, il avoit pris avec lui le Poëte Ennius. Et l'Empereur Justinien juge que ceux qui professent la *Poëtique*,
ne

ne méritent aucun privilège, aucune immunité. On appelle Homère le Philosophe de tous les Poètes, & le Poète de tous les Philosophes: cette magnifique Antithèse n'empêche pourtant point, que les Athéniens ne l'aient mis une fois, comme un furieux, à une amende de cinquante drachmes. Les mêmes Athéniens se moquèrent du Poète Tichtée comme d'un imbécille & d'un pauvre d'esprit. Les Lacédémoniens commanderent au Poète Archiloque, qu'il eût à purger leur Ville de tous ses ouvrages.

C'est donc ainsi, que les plus zélés amateurs de la probité connoissant la poésie pour une mere de mensonge, ont pour elle un souverain mépris. Effectivement les Poètes sont une maudite race pour leurs mensonges monstrueux: ils ne s'étudient qu'à ne rien dire, & qu'à ne rien écrire de bon sens. En quoi consiste toute leur application? A faire grand bruit aux oreilles des fous par leurs vers *fatigotés*, & par leurs envelopes fabuleuses: au reste, ils ne bâtissent, ils ne machinent que sur la fumée; & c'est ce qu'un Poète, nommé Campan, confesse,

lui même, en quelque endroit :

Vivunt carmine insani Poëtae,

Si nugas adimas, fame peribunt.

His mendacia sunt opes & aurum,

Fingunt queque volunt, putantque pal-
mam

Mentiri bene gloriosiore.

Les Poëtes, gens fous & phrenetiques, vivent de vers : Si vous leur ôtez la sottise, ils mourront de faim : les mensonges font leur or & leur opulence. Ils feignent tout ce qui leur plaît, & ils ne croient point de palme de victoire plus glorieuse, que celle, de bien mentir.

D'ailleurs, les Poëtes disputent vivement, âprement entre eux, je ne dirai pas sur le caractère du Vers, sur les piez, & sur la quantité des sillabes, car les plus petits Grammairiens se font la même guerre civile, mais les Poëtes sont aussi cruellement bronillez touchant leurs sonnettes, leurs niaiseries, leurs imaginations creuses, & leurs mensonges : telles sont leurs disputes sur le noeû misterieux de Hercule l'Assommeur de monstres ; sur l'Arbre de Chasteté : des lettres de Hiacinthe ; des fils de Niobe ; des Arbres auprès des quelles
Latone

Latone accoucha de Diane, cette grande Amasone de la chasse & des Bois. *Item*, de la Patrie d'Homere, & de sa fosse, ou tombeau, si ce divin Chantre, ce confident des Muses a precedé Hesiodé; si Patrocle étoit plus vieux que le *furibond* Achille; en quelle posture le Scite Anacharsis se mettoit pour dormir, c'est une difficulté celle là; pourquoi Homere ne daigna pas faire un pauvre Vers en l'honneur & gloire de Palamede; s'il faut placer Lucain dans le Choeur des Poëtes; ou le damner comme un Heretique; *Item*, sur le pillage, les larcins, le *plagiat* de Virgile, & en quel mois, en quel jour, à quelle heure, à quelle minute il a rendu l'Ame, s'il en avoit une. Les Grammairiens s'entremangent pour determiner le nom de l'Auteur des petites Elegies; & ce grand procès demeure encore *pendu au croc*.

Pour rentrer dans le grand chemin & reprendre le General; toutes les Poësies sont pleines de Fables; & les Poëtes pour divertir les fous, pour donner du plaisir aux esprits de travers, ce qui est leur unique but, mettent en oeuvre

imp

M 3

vro

vre la flaterie & la medifance, deux vices également detestables. Quoique fasse la nation Poëtique, qu'elle narre, que elle loue, que elle invoque, ce sont des contes & des sotises. D'un autre côte, les Poëtes se dechainent-ils, se repandent-ils en invectives, en morsures, en accusations? nouvelles impertinences; toujours fous, ou toujours enragez.

Democrite a donc grande raison, quand il dit, que la Poësie n'est pas proprement un Art, mais une fureur reduite en Art. Et le divin Platon, dont les sentences sont autant d'Oracles, a écrit celle-ci: *quand vous voyez quel-cun frapper à la porte de la Poësie, concluez hardiment, que c'est une cervelle demontée, ou naturellement mal tournée.* En effet, jamais les Poëtes ne s'élèvent à ce qu'ils nomment leur sublime, leur merveilleux, que quand ils sont en fureur & comme dans une espèce de transport Bachique. Aussi saint Augustin, qui depuis sa conversion n'a jamais menti, apellet-il la Poësie un vin d'erreur, versé, présenté par des Docteurs, qui en ont dans la tête; ou, en bon Francois, qui

qui sont ivres : le bouillant saint Jérôme va bien plus loin : la Poësie, selon ce docte Pere, savez vous ce que c'est ? le pain, la nourriture des Diables, & cela étant, ces Boureaux du bon Dieu ne manquent pas de Boulangers, ni de Cuisiniers.

Après tout ; la Poësie est un Art tout à fait mince, insipide, & tout nu : de soi même il ne sauroit rien produire, que de fade ; & il faut que par charité, les autres disciplines lui fournissent le vêtement, l'aliment, & l'assaisonnement : Art d'un appetit vorace, dont les entrailles crient toujours famine ; & qui comme les rats, ne s'occupe qu'à ronger le pain du logis. Avec tout cela notwithstanding ses sotises & ses Contes, parmi les quels excellent les Cigales de Tithon, les grenouilles des Liciens, les Formis des Mirmidons, cette misérable Poësie ne laisse pas d'avoir l'impudence de promettre une, je ne sai quelle glorieuse immortalité de nom, & de s'écrier. *Vivite felices, si quid mea Carmina possunt,*

Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

M A

D

Si mes Vers ont quelque Vertu, vivez heureux & contents; car jamais vous ne mourrez chez la Posterité tant que les hommes auront de la memoire.

Or cette Eternité Nominale, que la Poësie promet, est une pure Chimere, ou elle sera fort inutile. Mais les Historiens s'en moquent: c'est bien à vous autres Poëtes, disent-ils, à vous vanter, de pouvoir immortaliser les Mortels, c'est à nous, c'est à nous de l'entreprendre: C'est là nôtre partage, nôtre fort, nôtre office, voions s'ils ont raison.

CHAPITRE CINQUIEME,

DE

L'HISTOIRE.

Qu'est ce que c'est que l'Histoire? Ce recit des Faits, en rendant justice, tant par le blâme & par la censure; & cela, sans partialité, sans exception, & dans un parfait desintéressement. Elle embrasse bien des choses,

ses, cette Histoire: les projets, les résolutions, les succès des grans evenemens: La conduite des Rois, des Princes, des Seigneurs Illustres, avec l'ordre, & la description des tems & des lieux; N'oublions point ces scelerats fameux, & qui ont fait du bruit dans leur passage sur la Terre.

Tout cela doit être mis devant les yeux, comme une vive & naïve peinture. C'est par cet endroit là, qu'on appelle l'Histoire une des meilleures maîtresses de la vie. En effet, presque tout le Monde convient, qu'elle est tres-utile pour l'instruction humaine; & la raison qu'ils en donnent, c'est, que la vue de l'exemple encourage les bons à la vertu par l'esperance d'éterniser leur memoire, & fait peur aux méchans par la crainte de rendre leur nom odieux & execrable à la Posterité.

Cependant fort souvent la chose a tourné tout d'une autre maniere. Plusieurs prétendent, que ce que Tite Live rapporte de Manlius Capitolin, est plutôt, une grande, qu'une bonne renommée. D'ailleurs, quantité de gens, voire la plupart, ne pouvant s'illustrer par de

M. J. bell.

belles actions, veulent être connus, faire parler d'eux chez les Races futures, enfin se faire mettre dans l'Histoire, par l'importance de leurs forfaits. Par le motif de cette furieuse passion, Pausanias assassina Philippe de Macedoine, au raport de Justin sur le temoignage de Trogus. Mais l'exemple de l'Antiquité le plus rebatu sur ce sujet la, c'est celui d'Erostrate; le voici: Le Temple d'Ephèse, consacré à Diane, étoit le plus superbe Edifice de toute l'Asie; & il subsistoit depuis deux siècles. Erostrate, voulant, à quelque prix que ce soit, s'aquerir l'éternité phantastique de la memoire, bonne, ou mauvaise, cela lui est égal, prend la furieuse resolution de reduire en cendres ce Chef-d'oeuvre d'Architecture, cette merveille du Monde; & l'insigne scelerat en vient à bout. Le fait est raporté par Aulu Gelle, par Valere Maxime & par Solin. La Regence d'Ephese prit toute la précaution imaginable pour frustrer de son intention cet Incendiaire sacrilege. On defendit, sous les loix les plus rigoureuses, de prononcer, ni d'ecrire le nom d'Erostrate: tout cela fut inutile, le

Le nom & la mémoire de ce fameux Bruleur sont parvenus jusqu'à nous; & le mechant Erostraten'est pas moins connu dans le cours des siècles, que le meilleur & le plus célèbre des Heros. Mais revenons à l'Histoire.

C'est de toutes les sciences celle, qui demande le plus l'ordre, la suite, l'enchainement, la foi, les rapports, la vérité de toutes choses; & cependant, si vous y prenez garde, l'Histoire est la moins considerable de toutes les sciences. La Raison en faute aux yeux: les Historiens sont si opposez entre eux; ils parlent si diversement, si contradictoirement sur les mêmes sujets, qu'il faut necessairement, que tout au moins la moitié, ce soient de grans menteurs: Je ne parle point des commencemens, par ou ils declarent, qu'ils ecrivent la connoissance des faits, savoir, la Creation du Monde, le Deluge universel, & de la premiere Ville, qui fut bâtie: car de ces trois points-la, le premier est absolument inconnu; tous les hommes ne conviennent pas du second; & eux-mêmes ne sont nullement d'accord sur le dernier. Ainsi, comme ces eve-

nemens sont si vieux, si reculez; & que d'ailleurs les opinions sont tres-partagées, tres-differentes là dessus, faisons grace aux Historiens, de toutes les erreurs qu'ils y commettent.

Mais quant aux choses qui ont suivi? on ne peut pas s'empêcher de leur imputer une infinité de mensonges, ou, pour parler plus juste, de faussetez. Or pourquoi, je vous prie, ces Messieurs les Historiographes sont-ils dans une telle division? Par plusieurs raisons: Premièrement la plûpart, n'ayant pas vécu au tems dont ils ecrivent l'Histoire; & consequemment n'ayant point connu par eux mêmes, ni les lieux, ni les personnes, ni les actions; enfin rien de ce qu'ils raportent, s'étant reposez sur des bruits populaires, & sur le simple oui dire, comment eussent-ils pû donner à la Posterité rien de certain, rien sur quoi on puisse faire fond? C'est ce que Strabon reproche à Eratostène, à Metrodore, à Sceptius, à Possidonius, & à Patrocle le geographe. D'autres, ayant fait, quelque tems le metier de soldat; ou parce qu'ils ont couru le país, voïageant à titre de pelerins, com-

me

me des gueux, d'hôpital en hôpital, & cela, sous pretexté de Voeu, se mettent hardiment à écrire l'Histoire. Telles sont celles de l'Inde, écrites par Onofricrite & par Aristobule. Il y en a que, pour se divertir, deguisent, & suppriment même la verité: C'est ce qui Diodore de Sicile impute à Herodote; Liberien & Vopisque à Trebellius; Tertullien & Orose à Taeite; &, avec vôtre permission, nous placerons aussi dans cette classe-là Danud, & Philostrate.

Les uns changent les Faits réels, les vrais evenemens en fables & en contes ridicules, tels furent Gnidius, Ctesias, Hecatée, & plusieurs autres Historiens de l'Antiquité. Il y en a même un grand nombre, qui, separent insolemment du beau nom d'Historiographe, afin qu'on croie, qu'ils n'ignorent rien, ou qu'ils n'écrivent point sur le raport d'autrui, lorsque, par une nouvelle demangeaison de plume, ils ont eu la presumption de décrire des pais inconnus, & où on n'a point encore abordé, ils ont publié de jolies sottises, & des mensonges monstrueux. C'est

M 7 à peu

à peu près, ce que nous lisons des Amaspsès, des Griphons, des Pigmées, des Gruës des Ginocephales & Astromores, des Hippopodides des Phannises, & des Troglodites: n'oublions pas ceux qui ont assuré que la Mer étoit glacée sous le pôle Artique; & cependant ces impertinens Ecrivains ne laissent pas de trouver des lecteurs assez fous, assez bêtes, pour les croire, que dis-je? Ils vous *gobent* tout cela, comme des Oracles.

De ce nombre-là sont Ephiore, qui a dit, que les Hibernois n'ont qu'une seule ville, quoi qu'on sache que ces peuples n'habitent, qu'une partie de l'Hesperie; Etienne Auteur Grec, qui appelle les Francs une nation d'Italie, & Vienne une Ville de Galilée, au lieu de Galatie; Arian, autre Ecrivain Grec, qui vous dit gravement, que l'Alemagne est près de la Mer d'Jonie. De plus, Corneille Tacite, Marcel, Orose, Plin-dus, quand ils, parlent des endroits de l'Alemagne, s'ecartent beaucoup de la Verité?

D'autres ne rencontrent pas mieux, & s'égarent aussi grossièrement: par ex-
em

emple, Strabon pretend que l'Irre, c'est à dire le Danube, prend sa source proche la Mer Adriatique; Herodote, que le même Fleuve coule de l'Hesperie, se fait voir chez les Celtes, qui sont tout à l'extrémité de l'Europe, & entre dans la Scitie; Strabon dit, que les Rivières *Lapus & Visurgue*, aujourd'hui le *We-ser*, sont portez vers le *Hanasé*, quoi que le *Lap* mêle ses eaux avec celles du Rhin; Le *Visurgue* se décharge dans la Mer.

C'est ainsi que Pline dit, que la Meuse, hâte sa course vers l'Océan, quoi que elle sorte du Rhin. Par de semblables bevuës des Historiens & des Geographes entre les modernes sont remarquables: Sabellic fait descendre les Alains des Alemans, les Hongrois des Huns; il nomme les Goths & les Gètes des Scites; il confond les Danois avec les Daces; & il met le mont Ottilia dans la Baviere, quoi qu'il ne soit pas loin de Strasbourg. De même Volaterran confond l'*Austeranie* avec l'Autriche, les Avares: avec les Savares; selon lui, Pline a fait mention des Bernois Suisses; quoique ceux-ci aient été fondez fort long tems après, & en premier lieu, par Bartholde,
Duc

Duc des Zaringions. Pareillement Conrad croit, que les Daces Celtes & les Cimbres sont la même chose, il ne distingue point les Cerusques d'avec les Cerules; il place les Monts Riphées dans la Samarie; enfin il soutient, que l'Ambre est une gomme, qui distille d'un arbre.

Mais voici les Historiens les plus coupables de mensonge, & qu'on peut nommer de vrais imposteurs: ce sont ceux qui, ou aiant été temoins oculaires des evenemens; ou qui étant persuadés par des raisons invincibles, que les choses sont tout autrement qu'on ne les debite, se laissant néanmoins seduire, par leur propre inclination, cedant à la complaisance, pour flater leur Parti, ou enfin par intérêt apuient & confirment des faussetez. Il s'en trouve parmi eux, qui pour attaquer, ou pour defendre les causes des etrangers, aiant entrepris de faire des Histoires, ne raportent que ce qui les mène à leur but; & dissimulant, supprimant, ou extenuant tout le reste; ils ne composent que des narrations estropiées, tronquées, mutilées, corrompues. C'est le reproche, que Blondus fait à Orose,

son

sur ce qu'il a passé sous silence ce grand malheur, cette horrible & affreuse desolation de l'Italie, par la quelle les Goths ravagerent Ravenne, *Candan*, Aquilée, Ferrare; & presque toute cette vaste & belle contrée, cet Historien, craignant d'affoiblir par ce recit-là le sujet qu'il s'étoit proposé.

Outre ces empoisonneurs de l'Histoire on en voit qui, corrompus par la crainte, ou par la haine d'autrui, altèrent, trahissent la vérité. D'autres, pour faire sonner plus haut les *prouesses*, les exploits, les belles actions de leurs gens, obscurcissent la gloire de l'ennemi, & en parlent avec mepris, l'abaissant tout le plus qu'ils peuvent: ainsi ces Historiens écrivent, non pas ce qui est, mais ce, qu'ils souhaitent, ce qu'ils veulent, ce qui leur plait; l'assurant qu'ils ne manqueront point de compagnons dans leurs impostures; & que ceux, qu'ils auront si bien flaté, leur serviront à la fois, de patrons, & de témoins. Les Historiens Grecs étoient autrefois fort sujets à ce vice, à cet sceleratesse historique: Mais à présent, on peut dire que presque tous les *Chronographes*,

nographes, ou ceux qui écrivent l'Histoire d'une nation, d'un Etat d'un Gouvernement, sont infectez de la même contagion: Mettons, sans scrupule, entre ces ennemis de la vérité, Sabellic & Plondus sur les affaires des Vénitiens; Paul Emile & Gaguin sur les actions des François. Et pourquoi, à votre avis, les Princes nourrissent-ils, paient-ils largement ces plumes vénales & mercenaires? quel fruit en espèrent-ils? C'est, comme dit Plutarque, pour avoir à leurs gages de bons, ou plutôt de mauvais Esprits, qui sachent habiller le vice en vertu; & qui, au lieu de s'attacher à la majesté de l'Histoire, tâchent, par des bagatelles & par des figures, à illustrer les Grans, qui les emploient, ceux qui, dans la vûe d'une récompense, sont toujours prêts à dire tout ce qu'on voudra. C'est ainsi que les Historiens Grecs, écrivant sur les Inventeurs des choses, voulurent attribuer tout à leur nation, quoique ils'en fâille beaucoup, que tout lui appartienne.

Il y a encore un autre genre de Flateurs bien corrompus, & qu'on pourroit

roit nommer la Peste du Pais Historique: ce sont ceux qui, s'efforçant de faire descendre leurs Princes du Sang le plus ancien, & ne trouvant pas dans leur race de quoi parvenir-là, ont recours à des origines etrangeres, & fabuleuses; ils forgent des noms de Rois, de lieux imaginaires; & enfin, il n'y a rien, qu'ils n'inventent pour faire valoir leur imposture. De cette classe-là est le barbare Hunibald, qui dans son Histoire des Francs, fait entrer par machine, & tres-fort aux depens de la verité, la Scitie, la Sicombrie, un je ne sai quel Priam le jeune, & d'autres noms de Pais & de Monarques; tout cela de leur fabrique & de leur invention, pas un des Historiens precedens n'ont parlé de ces particularitez-là; & cependant des Ecrivains du même genie que ce Hunibald, ont suivi les impertinens mensonges; savoir, Gregoire de Tours, Reginon, Sigisbert, & tant d'autres! Vici-scinde est de la même farine, ou pour faire la comparaison plus juste, il est du même son, sur tout quand il dit, que les Saxons, eux qui peuvent à coup sur se vanter d'être
les

les premiers & les plus anciens habitans de l'Allemagne, viennent des Macedoniens, & les fait decendre des reliques, des restes d'Alexandre, surnommé assez mal à propos *le Grand*; la plupart, néanmoins sont la dessus les sectateurs, les copistes de Viciscinde.

D'ailleurs, quantité les sont Historiens, non pour l'amour du VRAI, mais pour faire plaisir aux curieux, principalement en donnant l'image d'un excellent Prince, la quelle Image, comme un Portrait de phantasie, ils appliquent, ils approprient fausement à qui bon leur semble, si quelqu'un se hazarde à censurer leurs mensonges, voici ce qu'ils repondent sans façon: Je n'ai point eu tant d'égard à la manière dont la chose s'est passée, qu'à l'utilité des siècles à venir, & qu'à la reputation immortelle de mon esprit. Sur ce principe-là je n'ai pas raconté, des faits tels qu'ils sont, mais tels, qu'ils devoient être; & que la prudence veut qu'on les rapporte: au reste, je ne suis point un Partisan outré, un défenseur opiniâtre de la verité, & pour peu que mes fictionz & mes faussetez puissent tourner
 au

au bien commun, je me fais un mérite de mentir. Sur cela, il prend à témoin Fabius, qui dit qu'on ne doit point blâmer un mensonge, qui conduit à la persuasion de l'honnêteté. De plus, ajoute cet Apologiste de la depravation de l'Histoire, écrivant pour la Postérité, il importe fort peu sous quel nom, & dans quel enchainement des choses, je donne au public l'exemple d'un bon Prince.

Il est certain que Xenophon, voulant proposer Cyrus, comme le *Prototype*, l'original, le modèle des bons Rois, l'a peint, non suivant sa conduite, mais selon son devoir; & a composé sur le compte de ce Prince, une Histoire, qu'on ne pourroit trop estimer, si ce n'étoit pas une Fable, ou du moins, si la vérité, qui devoit en être la maîtresse; & la Reine, n'y étoit pas enchaînée comme une esclave. Qu'est il arrivé de là? C'est que plusieurs gens, habiles par naturel & par industrie, à trouver des mensonges, se forgeant des sujets chimeriques, & tirant tous leurs memoires du fond d'une féconde & inépuisable imagination, font des Histoires

res fabuleuses; vous plaît-il que je vous regale des noms de quelques unes? En voici une fertile moisson : les venerables histoires de Morgan; de Pierre de Provence avec la belle Maguelône; de Melûsine; d'Amadis, de Florant; de Tiran; de Conamore; d'Argus, de Diethère; du fameux Lancelot; de Tristan &c. Tous ces pitoyables ouvrages, quoi que donnez sous la foi de l'Histoire, ne sont pas plus vrais, que les ignorantes reveries des Poëtes; ils sont même plus faux, que les Comedies, & que les Fables. Les savans n'ont pourtant pas laissé de s'en mêler: Lucien & Apulée meritent le premier rang. Au temoignage même de Ciceron, Herodote, qu'on nomme le Pere de l'Histoire, Diodore, & Theopompe, sont tout farcis de Contes, & de faussetez; ils en fourmillent, ils en regorgent: C'est là que nous lisons, qu'un Medus vous vuidoit gaillardement à son diné tout une grande Riviere *sans en laisser goutte*; que le Mont Athos alloit à la voile comme un beau petit vaisseau;

*Et quid quid Græcia mendax
Audet in Historia;*

Et

Et toutes les autres faussetez ridicules dont la Grèce, de sa grace impudente menteuses, à osé de figurer l'Histoire.

Voilà, Messieurs, les raisons pour-quoi la verité, j'entens une verité entière, sure, exacte, ne se trouve jamais dans l'Histoire; c'en est pourtant l'essenciel; & c'est ce que nous y cherchons principalement. Ajoutons à cela, que le Jugement, qui est la maitresse pièce de l'Historien, & celle dont il a besoin, pour bien discerner les choses, est d'une tres-difficile aquisition. Comme on n'avoit point autrefois le louable soin d'ecrire, aux dépens du public, toutes les affaires generales, pour, en conservant la memoire du passé, pouvoir montrer le vrai & le faux des evenemens, on laissoit à chacun la liberté d'en croire, ce que bon lui sembloit; & de là est venu le pouvoir, que les Historiens se sont donné d'errer & de mentir tout leur sous; & de cette mauvaise source a coulé l'horrible discordé, qui règne entre les Historiographes: elle est si grande cette division, que, comme dit Joseph dans ses livres contre Appion, ils se censurèrent les uns
les

les autres, écrivant d'ailleurs contradictoirement sur les mêmes sujets. En combien d'endroits, ajoute cet Historien Juif, Hellanic differe-t-il d'Agéfilas sur les Genealogies ? D'un autre côté, Agéfilas corrige tant & plus Hérodote : Ephore fait voir, qu'en beaucoup de chose Hellanic n'est qu'un menteur ; Timée rend le change à Ephore, en l'accablant de dementis ; ceux qui ont écrit après Timée, l'ont traité de même ; & généralement tous se sont dechainés contre le pauvre Hérodote. Mais Timée n'a pas daigné s'accorder avec Antiochus, ni Philiste, sur aucun detail, & principalement sur la Gaule. Quoique Thucydide passe pour un Historien tres-exact, & pour un grand zelateur de la verité, on n'a pas laissé de lui reprocher plusieurs faussetez. C'est ce que Joseph dit des autres ; & lui même, à son tour n'a pu se precautionner contre la critique de nôtre Egesippe.

Au reste : chez les Historiens, plusieurs (j'en conviens) raportent plusieurs veritez : mais tout ce, qu'ils raportent, n'est pas à approuver : d'ailleurs, sou-
vent

vent ils vous donnent pour bon ce qui n'est rien moins que bon ; & la plupart proposant comme des exemples à suivre, ce qui ne vaut absolument rien, & ce que, dans la droite & saine Morale, on ne sauroit assez detester. Car enfin, ces célèbres Ecrivains, qui par toute la finesse de l'éloquence, & avec des louanges outrées, nous dépeignent un Hercule, un Achille, un Hector, un Thésée, un Epaminondas, un Lysander, un Thémistocle, un Xerxès, un Cyrus, un Darius, un Alexandre, un Pirrus, un Annibal, un Scipion, un Pompée, un César, quelle Espèce de Mortels, ne vous déplaise, nous ont ils décrit là ? De grans Voleurs, de furieux Brigands, de fameux perturbateurs du Monde, d'illustres Destructeurs du Genre humain. Oh mais ! C'étoient d'excellens Generaux d'Armée : soit : mais, en tournant la médaille, c'étoient de tres-méchans hommes, & de Maîtres Scelerats.

Si quel-cun m'objecte que, par la lecture de l'Histoire, on peut aquerir la plus haute prudence : je ne m'oppose point à cela : mais qu'il ait aussi la

N justice

justice de m'accorder que la même étude peut produire, sur tout dans un mauvais naturel, de pernicieux & funestes effets. Toute la grace, qu'on peut faire à l'Histoire c'est de lui appliquer ce que Martial chante en quelque endroit. *Il y a beaucoup de bon, beaucoup de mediocre ; mais aussi , beaucoup de mauvais.*

CHAPITRE SIXIEME

DE LA

RHETORIQUE.

C'est elle qui suit de plus près les Disciplines précédentes. Mais qu'est ce que c'est que cette Rétorique? Est elle Art? ne l'est elle pas. Grande question, chers Auditeurs, entre de graves, de *gravissimes* personnages & cette querelle importante, s'il en fût jamais, n'est pas même encore terminée. Socrate, qui, comme vous savez, étoit Juge competent, en fait chez Platon

ton un éloge à l'envers : ce grand Philosophe y soutient par des raisons puissantes, & peremptoires, que la Rétorique n'est ni science, ni Art : Hé quoi donc ? Une certaine subtilité, ou finesse d'esprit, la quelle, loin d'être belle & honnête n'est, au fond, qu'une flatterie honteuse, basse, & tout à fait servile. Lisias, Cleante, & Menedemie n'en parlent pas si mal : mais ils conviennent, que la Rétorique ne sauroit être renfermée dans aucun Art : elle n'a point, disent ils, d'autre maîtresse que la Nature. En quoi consiste l'Eloquence, s'il vous plait ? n'est-ce pas à savoir adoucir, caresser, dire des choses agréables, & bien ou mal raisonnées, s'énoncer bien, avoir une mémoire heureuse, donner un beau tour à ce qu'on dit ? or tous ces dons ne viennent-ils pas de la naissance ? C'est ce qui parut dans Antoine Orateur accompli chez les anciens Romains. D'ailleurs, avant Thissias, Corax, & Gorgias, les premiers qui ont enseigné l'Art de bien dire, les premiers, qui en ont écrit. Ne se trouvoit il pas quantité de gens, qui par la seule bonté de leur génie, se distinguoient

de la multitude par une éloquence extraordinaire?

De plus: l'Art, suivant la définition, que Messieurs nos maîtres nous en donnent, est un assemblage de regles & de preceptes, qui tendent tous à une même fin: cependant les Rheteurs font encore aujourd'hui en Procès, pour déterminer si la fin de leur Art pretendu, c'est la persuasion, ou simplement la beauté du discours. Et ne se contentant pas des veritables causes, ils en inventent de nouvelles, & de supposées. Outre cela, ils ont imaginé en gros attirail d'instrumens; des Theses, des Hypotheses, des Figures, des couleurs, des Traits, des caractères, des controverses persuasives des *captations de benevolence*, des narrations tres artificieusement tournées; enfin tant d'autres outils de la même trempe, qu'à peine pourroit-on les conter; & après tout ce fatras là, ils nient, qu'on soit encore parvenu à conoitre la fin de la Rétorique.

Les Lacedemoniens, gens sages, & si bons ménagers de la parole, qu'ils la donnoient par poids & par mesure, les Lacedemoniens, dis-je, avoient *repro-*
vè

vé l'Eloquence artificielle ; alléguant pour raison, que le langage de la probité doit couler du coeur ; & que l'Art n'y doit rien mettre du sien. Les anciens Romains furent tres-longtems sans vouloir admettre de Rheteurs. Ciceron, après une longue dispute sur ce sujet-là, fit tous ses efforts pour montrer que la *faculté Oratoire* procedoit moins de l'Art, que de la prudence, & dans cette vûë là, il composa un ouvrage du *parfait Orateur* : ce parfait Orateur que Ciceron fabriqua là, à sa fantaisie comme un modèle, comme un Archetipe de la vraie eloquence, ne fut pas du goût de tout le Monde, e Brutus, un des plus honnêtes hommes de son tems, le trouva fort suspect.

Vous en croirez ce qui vous plaira, Messieurs, mais je l'avance avec un courage heroïque : Ceux qui disent que les regles du *Bien Dire* données par les Rheteurs, sont plus nuisibles que profitables à la vie humaine, parlent en gens bien sensez ; aussi l'emportent ils de beaucoup en nombre sur leurs Antagonistes. Car, pour m'expliquer ici avec ma franchise ordinaire, il est cer-

tain que toute cette discipline de Rhétorique, n'est autre chose, qu'un métier d'adulation, de flatterie, &, comme quel-cun plus hardi que moi, ne craint point de la dire, que c'est un Art d'embauchage & d'imposture : le but de cet Art trompeur, c'est de faire accroire, & de persuader par le fard du discours, ce qu'on ne peut montrer par la vérité de la chose, suivant le rapport d'Eunapius, Archidame interrogé, au sujet de pericle, grand sophiste de Profession, s'il étoit plus puissant que lui, répondit, *j'ai battu Pericle à la guerre* : mais il est muni d'une telle éloquence, que quand il raisonne sur quelque chose, on lui donneroit gain de cause. Plin dit de Carneade, que quand il se mettoit à *Rhetoriser* il envelopoit si bien la vérité, qu'on avoit bien de là peine à la decouvrir. On a dit du même, qu'après avoir harangué en public, avec autant de sagesse que d'éloquence pour la Justice; le lendemain, il plaidoit contre elle avec la même force & la même fluidité.

Voici une petite histoire, qui vous divertira : Corux étoit un Rêteur de Siracuse ; il avoit l'esprit *aigu*, & la
lan-

langue encore *mieux pendue*, & il enseignoit son Art pour remplir sa bourse. Un certain Tisias vient le trouver pour être son disciple, & ne pouvant pas paier si tôt, il promet à Corax de lui donner le double, quand il aura fait de lui un bon Rêtoricien. Corax, à qui la proposition étoit avantageuse, accepte volontiers le marché, se met en besogne & reüssit dans son instruction. Tisias se sentant assez habile dans le metier, conçoit le dessein d'en jouër un tour à son Maître, & de lui escamoter son paiement. Qu'est ce que la Rêtorique ? lui demandait-il un jour. C'est la *cause efficiente*, c'est l'Auteur de toute persuasion, répond maître Corax. Alors le Disciple pousse, en forme de botte contre son Docteur cet argument ci : En raisonnant sur vôtre salaire, je ne puis manquer de vous faire clairement voir, que je ne vous dois rien : Car de deux choses l'une, ou je vous persuaderai ma prétension, ou vous n'en ferez pas convaincu : Dans le premier cas, de vôtre aveu même, & par vôtre prope persuasion je ne suis pas vôtre débiteur : Si je n'ai pas le bonheur de vous persuader, je ne vous dois rien

non plus, puisque vous n'avez pas fait de moi un bon Rétoricien; & que vous ne m'avez point appris l'Art de toute persuasion. A cela, Corax relance le trait, & retorque l'argument: de quelque manière, dit-il à Tifias, que vous vous y preniez pour mon paiement, vous ne sauriez m'échaper: si je vous persuade, que je toucherai la dette, je suis sur d'être païé: si je ne puis pas venir à bout de cette persuasion-là; si j'y perds toute ma Rétorique, vous me devrez bien plus que le double, puis que j'aurai fait un Eleve, qui en sait plus long que son Maître. Les Siracusains qui étoient presens à cette subtile chicane s'écrierent, *O le mauvais oeuf d'un mechant Corbeau!* Voulant dire, par là, que si le maître ne valoit rien l'Aprenti valoit encore moins. Aulu-Gelle raporte un Fait apeu près semblable du sophiste Protagore, & d'Evathius son *Ecolier*.

Mais, direz vous, il est toujours beau, toujours agreable, & souvent tres-utile de parler avec grace, avec exactitude, avec ornement, avec gravité, & avec un flux d'eloquence: d'accord; mais quelque fois aussi cela est bien honteux,

im-

importun, le plus souvent dangereux, & toujours suspect. Aussi Socrate croit-il, que dans une Republique bien ordonnée, on ne doit mettre les Rheteurs à aucun prix; & qu'il faut bien se garder de les introduire dans la Magistrature, ni de leur laisser prendre la moindre autorité. Platon va plus loin, &, sans en faire à deux fois, il les chasse de la société civile, de compagnie avec les Poètes & les Acteurs Tragiques.

De bonne foi, ce Philosophe at-il tort? Rien ne met les fonctions publiques, ni les offices, les devoirs civils dans un plus grand peril, que les Artifices de la Rétorique: c'est elle qui a produit les prevaricateurs, les *Tergiversateurs*, les calomniateurs, les fourbes, & autres semblables noms des hommes à langue scelerate. Car les gens, qui sont imbus de cette pernicieuse habileté, sont, pour la plupart les premiers moteurs des complots dans une Ville, ou dans un Etat, ils y excitent des seditions & des soulèvemens: par ce caquet artificieux, par cette langue affilée dont ils sont si bien munis, ils trompent les autres, & leur faisant accroire tout

tes choses, ils les seduisent, les subornent, les amènent à leur but. Dailleurs, ils mordent, ils flatent, ils enveniment; enfin, ils usurpent une espèce de Tyrannie sur les simples, sur les innocens; & même sur toute une populace.

C'est pourquoi Euripide a raison de dire, que c'est une espèce de violence, de savoir dire beaucoup de choses. Eschile encherit encore là dessus: je soutiens, dit-il, que le plus honteux de tous les maux, c'est le discours composé, c'est de parler en public avec étude, & avec *premeditation*. Raphael Volaterran, l'homme du Monde le plus attaché à la connoissance de l'Histoire & des Exemples, avouë qu'il n'a trouvé que tres-peu d'honnêtes gens dans la profession de l'Eloquence, dans tout ce qu'il a lû, & vû, tant chez les Anciens que chez les Modernes.

En effet: n'as-ce pas été par cette machine-là, que de grandes & puissantes Republiques ont essuié souvent de cruelles agitations; que elles ont même été tout à fait détruites & renversées? Rapellez vous sur ce sujet-là Messieurs,
Bru-

Brutus, les Crassus, les Gracchus, les Catons, un Cicéron, un Demostène: si ces gens-là étoient *les mieux-disant* de leurs concitoyens, ils étoient aussi les plus seditieux de l'Etat. Caton le censeur fut accusé, cité en Justice quarante fois; & il l'avoit *grandement* mérité: ce terrible Magistrat fit plus de soixante & dix criminels, en les condamnant par sa sévérité outrée; & d'ailleurs, pendant tout le tems de sa charge, il ne fit que troubler le repos de la République, par ses furieuses declamations. Caton d'Utique, en irritant César, par sa roideur inflexible, au lieu de le gagner, causa la perte entière de la liberté Romaine. Cicéron ne fit guère moins de mal à sa Patrie par sa querelle avec Antoine; par ses foudroyantes invectives contre ce Consul. Et Demostène n'allumait-il pas, par ses Harangues insolentes la colère du Roi Philippe; & cela au grand préjudice des Athéniens? Enfin, pas un Gouvernement qui n'ait reçu des secousses par les artifices de la Rétorique; & tous ceux qui ont prêté l'oreille à la voix de cette Sirene, s'en sont trouvé très-mal.

Que ne peut point, je vous prie, la force de l'Éloquence dans la procédure criminelle, & dans le Jugemens ? Sous la protection de la Rétorique, on défend les mauvaises causes ; & le coupable échape au péril de la loi. Est elle l'accusatrice, cette Enchanteuse ? souvent l'innocent est condamné, & jamais aucun prévenu n'a été si pleinement justifié par cet Art-la, que la partie opposée n'en ait souffert.

Marc Caton, le plus sage, le plus prudent des Romains, défendit, qu'on laissât entrer dans Rome ces trois Declamateurs Atheniens, Carneade, Critolaüs, & Diogene : ce Magistrat craignoit qu'ils ne parlassent devant le peuple : puisque ils ont, disoit il l'esprit si perçant & si fin, puis qu'ils s'énorgoeillent avec tant de grace, de politesse & de facilité, enfin, puisque ce sont des Rheteurs accomplis, ils pourroient aussi bien faire accroire le Faux & le Mauvais, que persuader le Vrai & le Bon. Il est moralement certain, que Demostène se vanta un jour à ses amis, à ses confidens, que, par l'adresse de son discours, il pouvoit tourner l'esprit des

Ju-

Juges à sa fantaisie, & les amener, comme malgré eux, à son but. N'étoit ce pas, par son éloquence, & suivant sa volonté, que la République d'Athènes étoit tantôt en guerre, tantôt en paiz, avec Philippe de Macedoine? Cet orateur possédoit si parfaitement toutes les ruses de la Rétorique, il en manioit si finement les armes & les instrumens, qu'il pouvoit, avec une egale facilité, remuer, exciter, & appaiser, calmer toutes les passions; & comme s'il avoit été le maître absolu des esprits & des cœurs, il entraînoit infailiblement, par le torrent de son Eloquence, dans le parti, qu'il jugeoit à propos de leur présenter. Par la même raison la plupart des Romains, parlant de Ciceron, disoient en badinant, lui? C'est nôtre Roi? car tout plie, tout fait jour sous la puissance de sa Rétorique, il mene le Senat comme il veut.

Vous pouvez donc, à présent, Messieurs, prendre une juste idée de la Rétorique: comme vous avez dû le remarquer, ce n'est autre chose, que l'Art de convaincre l'esprit, & de mettre les passions en mouvement: cela se fait par

N 7 une

une finesse de bien dire, par un fard exquis dans le discours, par une vraisemblance trompeuse, enfin, par un je ne sai quoi, qui enlève, quand on n'est pas sur les gardes, & qui, en gâtant la vérité, conduit à l'esclavage de l'erreur. Si, par la faveur de la nature, on n'exprime aucune chose par son véritable nom, est-il rien de plus pernicieux, que de s'appliquer à falsifier, & à déguiser la signification des paroles? Le langage de la vérité est simple, je l'avoue, mais il est vif, pénétrant, éloigné de toutes les inventions du cœur; & comme une scie, ou comme une épée à deux tranchans, il coupe, il détruit aisément tous les Enthimêmes, tous les argumens, tous les raisonnemens faux & captieux des Rheteurs.

C'est pourquoi Demostène, qui méprisoit tous ceux de son tems, qui se mêloient de parler avec l'Art oratoire, les regardant beaucoup au dessous de lui, craignoit le Phocion, pourquoi? C'est que cet honnête homme la étoit connu pour parler toujours sincèrement, & fort à propos; ne s'écartant jamais de son chemin; disant les choses simplement

ment & en peu de paroles : aussi Demostène avoit il coutume d'appeller le discours de Phocion la scie, ou plutôt le couteau des Harangues de Demosthène.

Les anciens Romains étoient apparemment bien instruits de cette vérité-là. Au raport de Suetone, les Rhéteurs furent chassés de Rome ; la première fois, sous les Consuls Caius Fannius Strabon, & Marcus Valerius Messala : la seconde, par un Edit public, sous le *Censoriat* de Cneius Domitius Enobarbe : & la troisième fois, sous l'Empereur Domitien, le Senat, par un Decret ou Arrêt general, ordonna à cette *engeance* trompeuse, fardée, impostrice de sortir, non seulement de la ville ; mais même de toute l'Italie. Les Atheniens defendirent au Rhéteurs, comme à des corrupteurs de la Justice, l'entrée & l'exercice du Barreau ; & ils firent mourir un certain Timagore, à cause que en sauvant Darius, il lui avoit rendu les mêmes honneurs, que les perses rendoient à leur Monarque. Les Lacedemoniens chasserent Thesiphon, comme un homme dangereux, parce
que

que il s'étoit vanté de pouvoir parler, tout un jour, sur quelque sujet que ce fût.

Ces sages Republiquains ne haïssent rien plus que cet artifice de la langue. Effectivement la plupart de ceux qui en font profession s'embarassent fort peu de la vérité, mais proposant quelque chose de petite conséquence, leur but est d'en faire une matière importante; & cela, par les charmes du discours, & par l'enflure des paroles, si bien que; trompant, seduisant l'esprit des Auditeurs par l'agrément & les attrait du *Bien dire* ils les tiennent, comme enchaînez à leur langue, & les menent où ils veulent par les oreilles.

On ne peut raisonnablement contester un point: c'est que la Rétorique n'augmente point dans le Monde la probité, ni les bonnes mœurs; & que elle y multiplie beaucoup le désordre & la sceleratesse. Il est vrai que ces Messieurs les Orateurs pourroient mieux parler, que les autres, sur le vrai mérite & sur les vertus: mais ordinairement quand les voyons nous plus elegans, & d'une éloquence plus heurteuse? A quoi

reus-

reussissent-ils le mieux? A soutenir l'erreur, à repandre la discorde, à exciter des factions, à entasser les injures, les medifances & les calomnies: oui, c'est bien plus là leur fait, que de retablir la paix, l'union, la tranquillité, que de prêcher la foi, la charité, & les autres devoirs du Christianisme.

Au reste, plusieurs appuyez sur ce malheureux Art, ont renoncé à l'ortodoxie; & on peut dire que la Retorique est une source feconde & pestilentielle des sectes des schismes, des superstitions, & des Heresies. Quelques uns même, ne trouvant pas dans les livres de la Révélation l'éloquence, ni les graces d'un Ciceron, dedaignoient si fort ces Ouvrages celestes & inspirez, que, donnant la préférence aux raisonnemens damnables, à la verité, mais colorez, specieux, brillans des païens, ils prenoient quelque fois des sentimens opposez à la verité Catholique.

C'est ce qui paroît principalement par les Taciens Heretiques; & par ceux que le sophiste Libanius, le Rheteur Simmaque, tous deux zelez defenseurs de l'Idolatrie, Celsus l'Afriquain,
&

& Julien l'Apostat, qui tous insultèrent *retoriquement* & d'une grande force, à Jesus-Christ, seduifirent & enleverent à la croïance chretienne: c'est de cette Race maudite, que les *Devotez* en Religion, ont pris; avec une eloquence pernicieuse & blasphematoire, plusieurs Demonstrations apparentes, qu'ils ont fouré dans la tête des Ignorans, abusant de leur simplicité, pour les pervertir, & pour les mettre dans le grand & nombreux Troupeau du Diable.

Mais à quoi bon remonter jusqu'aux exemples des anciens Heretiques? C'est faire un long chemin, que nous pouvons nous épargner. Arrêtons nous un moment eu Alemagne. Luther, vous le savez, Messieurs, hélas! vous ne le savez que trop; Luther, dis-je, a levé le premier l'Etendart contre la *sacrosainte* Papauté; & la *Zizanie*, la mechante semence de ce mauvais laboureur, a tellement germé, si copioisement pullulé dans notre déplorable Germanie, qu'il n'y a presque point de ville, qui n'ait son heresie particuliere. Or je vous demande: à commencer depuis le Patriarche Luther jusqu'au dernier de ses descendants,

ex-

excepté pourtant quelques phanatiques & quelques visionnaires, quelle pâte d'homme étoit-ce, & est encore que les Auteurs de ces Doctrines *foudroyables*, que les Fondateurs de ces sociétés religieuses, que nous nommons des Sectes? Ne sont ce pas des gens de la première distinction pour *le bien dire*, & pour *le bien écrire*? Oui, Mes bien-aimés Auditeurs, ceux que, quelques années auparavant, nous avons vû dans une si haute réputation, par leur habileté dans les langues, par leur belle & rare éloquence, par leur facilité à parler en public, & à donner des ouvrages, que nous avons vû, dis-je, dans une si grande estime, qu'on n'auroit pas pû leur donner des loüanges plus glorieuses, des éloges plus magnifiques, nous les voyons aujourd'hui, qui l'auroit cru? Nous les voyons les chefs & les Princes des Herétiques.

C'est ainsi que plusieurs beaux & bons esprits, grans partisans de l'éloquence, à force d'étudier Cicéron, tombent dans le Paganisme : & de ceux qui s'attachent trop à Aristote, & à Platon, ceux-là deviennent superstitieux, & ceux ci se
jet-

jettent dans l'impiété. Mais patience, patience ! tous ces savants Docteurs, qui, outre la parole inspirée qui est la simplicité même, repandent dans les oreilles des hommes des discours oiseux & inutiles, ils comparoîtront, au jour de la Trompète, devant ce redoutable Tribunal, ou tous les morts & tous les mortels seront jugés à toute rigueur ; & alors ces Messieurs *les bien disans* rendront un compte exact des faussetez & des mensonges, qu'ils auront avancé contre DIEU.

CHAPITRE SEPTIEME.

DE LA

DIALECTIQUE.

Cette Dialectique vient au secours des Arts précédens ; & elle même pour la bien louer, n'est autre chose qu'un Artifice de dispute, de chicane éternelle, & d'obscurités : car enfin, tout le service, qu'elle rend aux autres
Sci-

Sciences, c'est d'y repandre des ténèbres, qui les tiennent plus envelopées, plus cachées; & conséquemment plus difficiles à conoitre. Cependant, elle ne laisse pas de prendre insolemment le beau nom de LOGIQUE c'est à dire, l'Art de penser, de raisonner, & même de parler.

Mais la Dialectique a beau se parer de ce titre superbe; elle a beau se l'approprier, rien ne lui convient moins, & certainement nôtre Espèce, qui n'est pas deja trop fortunée, ni trop pourvûe de bon sens, seroit bien malheureuse & bien deraisonnable, si elle ne pouvoit pas reflechir sans cette Discipline-là. Avec tout celà, ecoutez Messieurs les Auteurs, ils vous élèvent cette *charlatane* jusqu'aux nuës. Voulez vous en croire Servius Sulpitius? la Dialectique est le plus grand des Arts, & comme une *lanterne*, ou pour parler plus noblement, un flambeau, dont la lueur est absolument necessaire, pour entrer & pour penetrer dans les autres Sciences: car, dit cet Ecrivain, apres Cicéron, la Logique apprend par la division, à separer une chose generale, un Etre com-
po-

posé, en toutes les parties, par la Définition, à en expliquer l'essence, & la nature; par l'interpretation, à en éclaircir les obscuritez, par la Distinction, à en ôter les ambiguitez, les equivoques; & enfin, c'est elle, qui fournit sur tout cela des regles pour discerner le vrai d'avec le Faux. De plus: les Dialecticiens nous promettent de donner la definition essencielle de chaque chose, comme ils parlent dans leur docte jargon: mais je les defie de tenir parole: du moins jusqu'à present aucun de ces *Ergoteurs* n'a pu rien definir si clairement, quel'esprit ne demeure toujours dans la même incertitude & dans la même ignorance. Quand ils ont dit à un Idiot, l'Homme est un Animal Raisonnable, Mortel, & tout ce qui vous plaira, l'Idiot est il plus savant que si on lui avoit dit, l'Homme est cette machine, que vous voiez, que vous êtes vous même, & à qui on a donné le nom d'Homme.

La Dialectique a produit quantité de livres chez les Latins: mais le celebre & oraculeux Aristote l'emporte de cent piques sur tous les autres: ses *Cathegorics*,

ries, ou Predicamens, ses *Elenques*, ses Topiques, ses *Perihermenies*, ses Analytiques, & le reste, oh que tout cela est de grand prix ! l'Ecole Peripateticienne, dont ce genie de la Nature est le fondateur, croit, comme article de Foi, croit qu'il n'y a rien de fixe, de déterminé, ou qu'on ne peut rien savoir, s'il n'est prouvé, par le Sillogisme, & par la Demonstration : mais quelle Demonstration, s'il vous plait ? Telle que maître Aristote la dépeint, & l'ordonne. Mais, les bonnes gens qu'ils sont, ils n'ont pas pris garde à une chose. Les dogmes & les Argumentations de ce grand Raisonneur, étant tirées de ce qu'il a presupposé, en quoi nos *prometteurs* de Sciences l'ont suivi fidèlement, & avec une soumission aveugle, jusques ici ils n'ont donné aucunes, ou du moins, que tres peu de vraies Demonstrations, sur tout dans les productions de la Nature ; mais ils argumentent tous sur les suppositions, ou d'Aristote, leur Oracle, ou de quelque autre, qui a philosophé avant lui, & ils gardent précieusement l'autorité de ces Anciens, comme des principes evidens & infail-

bles

bles de Demonstration. Or, suivant le Docteur des Docteurs, c'est à dire Aristote, la Demonstration certaine, & qui produit, redoublez vôtre attention, Messieurs, & qui produit l'*Acte scientifique*, est celle, qui se fait par *quid-ditez*, comme parlent les Dialecticiens par les propres differences des choses, differences cachées, & qui nous sont absolument inconnues.

Mais voici bien un autre mystere : la Demonstration, dit Aristote, se fait par les causes, & ces causes sont remarquez bien, *De, par, soi, & selon la chose même, secundum quod ipsum*, tournez mieux si pouvez : or toutes ces *enonciations* étant convertibles, & se raportant les unes aux autres, il conclut doctement, & si profondement, qu'on n'y voit goutte, qu'il n'est pas possible de donner une Demonstration circulaire par les causes. Si donc ordinairement les principes de la Demonstration sont inconnus, & qu'on ne puisse point admettre la circulation, certainement on ne peut rien savoir par-là ; ou si on aquert quelques connoissances, elles seront en tres-petit nombre, & fort imparfaites : car il faudra

dra aquiescer aux choses démontrées, ou sur quelques principes sans solidité; ou sur l'autorité des sages qui ont parlé les premiers: nous nous y fixerons comme à des bornes, qui nous sont conués, ou que nous prouvons par l'expérience des sens. Car, de leur propre aveu, toute conoissance est fondée originairement sur le temoignage des sens; & comme dit l'Esculape Averroës, la marque qu'un discours est vrai, c'est qu'il soit conforme aux sensations, plus une chose s'accorde avec les sens, plus elle est sûre, & bien conüe.

Ce sont donc les choses sensibles, qui nous conduisent comme par la main, à l'erudition, & à tout ce que nous pouvons savoir. Or les sens étant de leur nature des trompeurs, & des faux témoins, ils ne peuvent pas nous apporter une science assurée; une expérience infallible & sur la quelle on ose faire fond. D'ailleurs, les sens ne sauroient atteindre jusqu' à la nature intellectuelle; & les causes des choses inférieures, par les quelles causes on devoit démontrer les effets, les propriétés, & vertus d' leur essence, sont

O

com-

comme tout le Monde en convient, impenetrables à nos sens, & absolument au dessus de leur portéé, ne faut il pas conclure de là, que le chemin de la Verité est entierement fermé à nos sens. Ainsi toutes les deductions, toutes les sciences, qui sont radicalement fondees sur la sensation, tout cela est sujet à l'erreur, & à la tromperie; tout cela est incertain & douteux. De quelle utilité est donc cette belle & savante Dialectique? quel peut être le fruit de cette scientifique Demonstration qu'on tire des principes & des experiences? puisque nous sommes contraints de nous arrêter là, comme à nôtre *non plus outre*, saurons nous mieux ces principes & ces experiences, que les choses demontrées?

Mais reprenons cet art-là d'un peu plus loin. Les Dialecticiens comptent dix Catégories, ou Predicamens, qu'ils nomment les Genres *generalissimes*, vulgairement les universaux: ces gros mots sont la substance, la quantité, la qualité, la Relation, *le quand*, *l'ou*, ou l'en quel endroit, la situation, la maniere d'avoir, *Habitus*, l'Action, & la pas-

passion: ces Dogmatiseurs ambulans, ou en stile docte, Peripateticiciens, pretendent renfermer dans ces dix Catégories, tout ce qui existe de comprehensible; & generalement tous les Etres contenus dans l'Univers, & dans le Monde Orbiculaire. Outre cela, ils vous donnent d'autres termes pour exprimer toutes choses; & ces termes sont au nombre de cinq; savoir, le Genre, l'Espece, la Difference, le Propre, & l'Accident, a cause de cela, il leur a plu nommer plaisamment ces mots là, les *Predicables*, *Prædicabilia*.

Au reste, ces grans Diseurs de rien, ont trouvé, que chaque effet de la Nature devoit avoir quatre causes, qui sont la cause Materielle, la Formelle, l'Efficiente, & la Finale. Ils croient, & cela de la meilleure foi du Monde, qu'avec le secours de ces quatre causes, ils peuvent decouvrir le vrai, & le faux de tout; comment cela? par une pretendue Demonstration, qui, selon eux, est intaillible, c'est à dire, par un Sillogisme, qui, quoique d'un des trois ordres de figures, comme ils parlent, doit être au dessus des dixneuf modes,

fût-il jamais un plus joli galimatias ? Or ils composent tout Sillogisme, ou Démonstration, de trois termes, qui sont le sujet de ce qu'on cherche, *subjeetum quaesiti*, & on l'appelle le *Moindre*, *Minor*; ce qui se dit du sujet de ce qu'on lui attribue, *praedicatum quaesiti*; & on le nomme le plus grand, *major*; & le troisieme, à cause qu'il joint l'un & l'autre, participant à tous les deux, porte le nom de Milieu, *Medium*. De ces trois termes, ils forment les deux propositions qu'ils appellent *les premisses premissas*, ou la *Majeure* & la *Mineure*, *major*, & *minor*; d'ou nait, & sort enfin la consequence, *Conclusio*: car ils vont de l'un à l'extrême, & dans l'autre ils avancent comme de l'entrée à la borne, du premier point au dernier. Si vous étiez déjà initiez Messieurs, à ce profond Mistere, je m'imagine, que vous m'ecoutez avec bien du plaisir: aussi ne vois je personne dormir non pas même bâiller à mon *sermon*; je dis *sermon*; car entre *Sermonner* & *Declamer*, il n'y a qu'un pas; encore ne fais-je s'il y est.

Mais revenons: c'est donc en cela que consiste tout l'Artifice de la Dialectique;

que; ce sont là les derniers confins, & les doctes Enfans renfermez dans cette petite sphere, s'imaginent presomp- tueusement pouvoir combiner tout, diviser tout, conclure tout, par certains axiomes, ou sentences dont ils croient la refutation absolument impossible. Encore une fois, ce sont là les hauts, & prodigieux Misteres de la Machine Logicale: depuis que des maîtres imposteurs les ont cherché avec beaucoup de peine, & de travail, on doit les respecter, les venerer avec une espece de Religion, comme des secrets, comme des verites cachées: ne croiez pas qu'il soit permis à tout le monde de les apprendre, ni d'en faire profession: non, non, il n'y a que ceux, qui ont le moien de paier cherement, largement cette precieuse denrée; & qui ont acheté à grands frais ce pouvoir là chez la nation scholastique.

Enfin, toutes ces chimères que vous avez vû, sont les chiens & les filets dont ils se servent pour la chasse de la Verité. Avec ces instrumens imaginaires, ils cherchent, ou plutôt, ils se flatent sotement de chercher la science univer-

les : soit dans les obiets qui sont sous la nature, comme la Physique, soit dans ceux qui accompagnent la Nature, comme la Mathematique; soit dans ceux, qui en quelque maniere sont au dessus de la Nature, comme la Metaphisique. Cependant, comme Publius Clodius & Varron disoient en proverbe, ces gens là, à force de disputer & de se chamailler, laissent echaper par tout cette même Verité, à la quelle, à ce qu'ils disent, ils en veulent uniquement. Jusqu' à present je vous ai conduit sur la frontiere de l'ancienne Dialectique, Mais laissez moi un peu reprendre haleine, & je vous ferai bien faire un autre chemin.

CHA-

CHAPITRE HUITIEME

DE LA

SOPHISTIQUE.

Les Sophistes, dont l'Ecole est plus récente, ont ajouté à ce, que je vous ai dit bien d'autres prodiges, & bien d'autres Monstres; en voici une legion: des Infinitifs, des comparatifs, des passifs, ou affections des Termes la différence entre le commencement & la Fin, des Formalitez, des *necessitez*, des Instans, des Ampliations, des Restrictions, des Distributions, des Intentions, des Suppositions, des Appellations, des obligations, des Consequents des Indissolubles, des *Exponibles*, des Reduplicatifs, des Exclusifs, des Instances, des cas, des *particularisations*, des supposez, des Mediatz, des Immediatz, des complets & incomplets, des complexes & Incomplexes; & quantité d'autres termes creux & insupportables, qu'on enseigne dans la petite *Logicaille*.

caille: les Sophistes, munis de cet attirail de menuë Artillerie, se vantent de vous convaincre, que tout ce qui de soi est faux & impossible, est constant & faisable; & au contraire, tout ce qui est vrai, ils le détruiront, ils l'anneantiront avec ces machines-là: quand je les vois repandre leur torrent enflammé de paroles dans le país de la verité, je me figure ces soldats, qui sortant tout d'un coup du ventre de ce fameux cheval de bois, ravageoient la pauvre Troie, portant l'incendie & la ruine par tout.

Il y a aussi une autre espece de Sophistes: ce sont ceux, qui, faisant main basse sur l'Arcenal du *Peripatetisme*, n'admettent que trois predicamens ou Catégories; deux figures de Sillogismes, & seulement neuf Modes, qui puissent prouver en forme; se moquant au reste des propositions modales, & des termes concrets & abstraits. D'autres, au contraire, comme, si Aristote avoit été capable de se tromper, respectent si peu son infailibilité philosophique, qu'ils ont la hardiesse d'ajouter une nouvelle Catégorie aux dix autres: avec la même temerité ils
ad-

admettent une quatrième figure de Syllogismes; & ils vont même jusqu'à grossir le nombre des predicables, & des causes. D'ailleurs ils ont apporté tant & de si fortes subtilitez des Stoiciens, que si on compare les subtilitez de Cleante, de Chrisippe, les petites tromperies d'Euthidème & de Dionisiodore avec les nouvelles inventions de nos Sophistes, elles paroissent basses, grossieres & rustiques.

Cependant, toute, ou presque toute la troupe des Scholastiques, occupée çà & là avec un miserable travail, avec une étude digne du feu d'Enfer, à tout ce fatras de Logique, semble ne viser à autre chose, qu'à apprendre l'erreur, qu'à s'y perfectionner; & au lieu d'eclaircir & d'expliquer la verité, ils l'obscurcissent de plus en plus, ils la perdent entierement de vûe. Vous plait-il que je vous peigne, que je vous copie ces originaux-là au naturel? Tout leur but, toute leur application, c'est de surprendre & d'attraper: dans cette vûe là, ils corrompent le sens des mots par une maligne & trompeuse chicane; ils alterent, renversent l'usage de la pa-

rôle, ils font à la langue une espèce de violence, en introduisant des termes inconnus, ils changent la vérité en vraisemblance, par les fausses couleurs, qu'ils donnent à leurs explications: Ces Champions de langue mettent toute leur gloire dans les injures & dans le grand bruit; ils ne cherchent pas tant la victoire, que le combat; & ils pensent beaucoup moins à decouvrir la vérité, qu'à terrasser leur Antagoniste: si bien que chez eux le premier, le plus habile; enfin, celui qui emporte la couronne, & à qui tous les autres sont obligez de se soumettre, c'est celui, qui crie le plus fort, & qui est le plus impudent.

Aussi Petrarque dit il d'eux: soit qu'ils aient honte de leur stile, soit qu'ils confessent en cela leur ignorance, ces Gens-là se battent de la langue, à toute outrance, & sans quartier; mais ils n'aiment point à *guerroyer* de la plume. Ils ne veulent pas s'apprêter, parce que leurs parures ne sont que des *guenilles*: si bien que, comme les Parthes, ils combattent en fuyant: ils jettent leurs vaines paroles, qui se perdent en l'air; & c'est comme s'ils mettoient la voile au vent.

vent. Le Sophistes, dit Quintilien, sont merveilleusement fins dans la chicane: mais tirez les de-là; ils ne sont capables d'aucun raisonnement grave, ni solide: ils ressemblent à certaines petites bêtes, qu'on trouve dans un champ; ces animaux vivent & se remuent beaucoup dans des lieux étroits, & serrez; & on ne peut douter, que ces circuits & ces sentiers ne soient les preuves de leur foiblesse, & que n'ayant pas la force de courir en plein champ, ils tâchent de se sauver par ces routes cachées, & par des détours. Voilà l'image de nos Sophistes: ils ne veulent point, ils évitent tant qu'ils peuvent, de *batailler* par l'écriture, par la composition des livres, & en *ferraillant*, en *estocadant* d'Auteur à Auteur; toutes leurs armes sont la mémoire, la langue, grande criailerie, qui s'enfuit & qui ne signifie rien: n'entendant rien à manier la plume, ils cherchent à n'avoir affaire, qu'à des oreilles *oblieuses*: ils se soucient fort peu des raisons, qu'on leur oppose, pourvû qu'on leur pousse une botte, & qu'on leur fasse *instance*, comme ils parlent: que m'importe, disent ils, de ce que l'Ad-

324. *De l'incertitude & vanites*

versaire dit & pense, pourvu qu'il *babil*le, & fasse grand bruit? Car chez eux, celui qui a le plus de *caquet*, & qui abonde le plus en termes barbares, est le plus habile & le plus savant.

Armez & munis de ces prestiges, de ces fascinations, ils rodent par tout, vous les voiez dans les Ecoles, & sur les places publiques; en bons parasites ils se presentent effrontément aux bonnes tables: dans tous ces endroits-là, ils cherchent des Antagonistes, y at il quelcun, qui veuille en decoudre demandent ils? si on ne leur repond point; s'adressant à quel-cun, ils l'invitent, ils le prennent en quelque maniere au collet: mais ont ils trouvé leur homme? quel-cun leur serre-t-il le bouton? Alors, ils se sauvent par de petits sentiers; ils se cachent comme dans des creux, où on ne voit goutte; & aiant recours à leurs artifices ordinaires, ils font autant de circuits & de détours, que s'il s'agissoit de tourner dans un Labyrinthe. Trouvent ils un homme, qui ne soit pas en humeur, ou qui dedaigne d'entrer en lice? ils l'attaquent par quelque question maligne, & sur une matie-
re

re, qu'il n'a point approfondi; & cela, dans la vûe de faire à croire que le Respondant se trompe: si celui-ci est d'assez bonnefoi, pour confesser ingenuement son ignorance, quel triomphe pour eux. Nous l'avons couvert de honte & de confusion, lui reprochent ils; & siflant, huant, frapant des mains, d'une maniere, ou de l'autre, ils chantent victoire.

Mais examinons un peu les fruits, que la Dialectique, avec la Gendarmerie Sophistique a produit encore dans l'Eglise de Jesus-Christ: ne voulant pas acquiescer à la tradition divine, ils l'embrouillent, ils la confondent par des raisons composées, & tirées de fausses interpretations, aux quelles donnant trop de croïance, la lumiere de la verité se retire, & les ténébres de l'erreur lui succedent: envelopez donc, & aveuglez par cette epaisse obscurité, & devenant les maîtres, les conducteurs des aveugles, ils entraînent, par leurs faux raisonnemens, par leurs preuves specieuses & vraisemblables, ils entraînent, dis-je, avec eux quantité de pauvres credules dans la fosse. On peut dire qu'ils nagent

O 7

tou-

toujours sur l'abîme de l'Ignorance, sur la Mer de l'erreur : sachant se glisser, s'insinuer, se fourer, comme le serpent, & par des paroles trompeuses & seduisantes, surprenant les Ignorans, ils les amènent à croire de bonne foi tout ce qui sort de leur forge, & de leur boutique : aiant un talent merveilleux pour faire valoir leur marchandise, ils ont l'impudence de persuader, que la *sacro-sainte* Theologie ne sauroit subsister sans la Dialectique, sans debat, sans contestations enfin, sans le secours & les armes de la *Sophistiquerie*.

Je ne nie pas, que la Logique ne soit utile à l'exercice de l'ecole : mais que elle serve en rien à la contemplation Theologique, c'est ce que je ne vois point; car enfin, la vraie Dialectique de la Theologie consiste dans la priere & dans l'Oraison. Le Seigneur Jesus ne nous a pas fait une fausse promesse, cet Homme Dieu ne s'est moqué de nous, quand il a dit, *demandez & vous recevres*, ainsi, avant que ces scholastiques contentieux & tout herissez d'une barbare chicane, aient bien appris leur Logique, les Fideles du Redempteur, qui est le
Maî-

Maître, e la Verité, & la Verité même, auront reçu de lui, par l'inspiration, par la Communication de son Esprit, qui n'ignore rien, la conoissance de toutes les Veritez necessaires à salut. De plus, la Dialectique, par ses subtilites & par tous ses detours? ne sauroit atteindre plus haut, qu'à la Philosophie: mais, avec le secours de la priere fondée sur la foi, on s'élève jusqu' à la plus haute sagesse, ou science des choses divines, & humaines.

Francs ignorans donc, aveugles deplorables, tous ceux, qui osent avancer, que la Dialectique est la plus puissante machine, qu'il y ait pour renverser l'Herésie, & pour la mettre en poudre: je soutiens moi, & je le soutiens hautement, que la Logique est le Fort, & le meilleur Arsenal des Heretiques, Autrefois Arius & Nestorius, ces deux execrables Heresiarques, qui, depuis si long tems, donnent tant d'occupation au Diable, pour pouvoir les tourmenter comme il faut, n'étoient ils pas appuyez sur la bonne, à ce qu'ils s'imaginoient, sur l'influence & la force de la Dialectique? Tous deux raisonnant
sur

sur les Principes de cet Art la, qu'ils prenoient pour des notions sûres & infaillibles de la Raison, ils tomberent dans un tel excès d'extravagance, que l'un, par degrez, & en divers tems' assura, que la Trinité étoit composée de différentes substances; & l'autre nia tout net la Maternité divine de la Vierge Mère: Comment, à votre avis, Messieurs, ces malheureux s'étoient ils laissé choir dans cet afreux precipice? C'est, qu'ayant la temerité de mesurer les ouyres de Dieu par les sophismes de Logique, ils deferoient plus aux observations d'Aristote, qu'aux révélations d'en haut; ils avoient plus de facilité à penetrer les règles, les preceptes de ce Philosophe, qu'à decouvrir le sens de l'Ecriture Sainte.

Car, comme, Saint Jérôme l'a remarqué fort judicieusement, tous les dogmes des Heretiques ont trouvé leur place & leur repos dans les ronces, dans les hullyers, dans les epines d'Aristote, & de Chrisippe; c'est à cette source interne, que Eunome a puisé cette proposition diabolique, *Tout ce qui est né, n'existoit point avant sa naissance.*
C'est

C'est du même magasin, que le Maniché en a tiré la Doctrine des deux principes; Manès, fondateur de cette secte abominable ne pouvant concevoir que Dieu souverainement bon, fut l'auteur d'aucun mal, quoi qu'il soit écrit, *il n'y a point de mal dans la ville, que le Seigneur n'ait fait*, admit une seconde, ou, pour mieux dire, une autre première cause pour tout ce qu'il y a de mauvais dans le Phisique & dans le Moral. C'est de là, que Novatôte, rejette le pardon des pechez, & fin, c'est de ces Fontaines *Mortifères*, que les Heretiques font couler les ruisseaux de leurs *argumentations*, & de leurs faux raisonnemens.

Encore une reflexion sur mon sujet, c'est une batterie, celle là; Je defie les plus habiles Canoniers de l'Artillerie *Logique* de pouvoir la démonter. *Or sus*, docte, & Judicieuse Assemblée, ouvrez donc les oreilles bien grandes. Tout est plein de pour, & de contre, de oui, & de non en ce Monde ci : il n'y a donc point de discours, qu'on ne puisse contredire, ni de raisonnement qui ne soit *renversable* par un autre raisonnement.

sonnement : donc , & cela par une conséquence geometriquement demonstrative donc , aucune dispute dialectique ne sauroit procurer aux mortels aucune connoissance certaine & infaillible de la Verité. Qu' arrivet-il de là ? c'est que quantité de gens passent de la verité dans les heresies , par ce que ils s'imaginent sottement avoir trouvé plus de vraisemblance dans les *Argumentations* de la Logique ; ou s'ils entreprennent de ramener les egarez en refusant les Heretiques , loin de dire quelque chose de meilleur qu' eux , ils les refutent si mal , que cela fait pitié. Aussi Platon , lui même en personne , & ce Platon avoit le nez bien long , ordonne dans sa Republique imaginaire que ses Gardiens touchent le plus tard , qu'ils pourront à la Dialectique : sa raison est , que cet Art là , comme un grand scelerat qu'il est , soutient également le pour , & le contre ; & que d'ailleurs il ne donne que de foibles raisons , soit pour apuier le Bien honnête , soit pour combattre les mauvaises moeurs. Voilà , Messieurs , tout ce que vous aurez sur ce sujet là.

CHA-

CHAPITRE NEUVIEME.

DE L'ART

DE RAIMOND. LULLE.

Dans ces derniers tems, un esprit fameux par sa *transcendance*, nommé, Raimond Lulle, encherissant sur la Dialectique, a inventé un Art prodigieux & presque surnaturel. On rapporte d'un certain Gorgias Leontin de naissance, dans une Assemblée de Gens lettrez, de quoi avant lui personne ne s'étoit jamais avisé, eut la hardiesse de demander sur quel sujet chacun de la compagnie vouloit avoir le plaisir de l'entendre raisonner profondément. Vraiment Maître Raimond fait bien autre chose! Il veut que, par une je ne sai quelle, mais industrieuse & artiste confusion de noms, & de verbes, tout homme puisse discourir dans le-

mo-

moment sur tout ce qu'on lui proposera; que, par une adresse, à la verité, plus curieuse, que finement pensée, & par une ostentation de caquet, on puisse faire feu de la langue, sans laisser à l'Adversaire le moien de se défendre, & conséquemment sans crainte d'être bartu: enfin, Lulle prétend apprendre le secret de donner aux moindres, aux plus petites choses une vaste & immense étendue, de parole s'entend.

Mais il n'est pas besoin de reprendre ici les choses de plus loin, ni de traiter la matiere à fond; nous avons donné autre part là dessus des commentaires assez amples. Mais je ne veux pas que personne soit la dupe d'une finesse qui est si peu de chose; & qui quoique nous avons paru en faire cas, quoique nous en aïons même dit beaucoup de bien, la chose neanmoins se découvre assez; & elle est si manifeste, qu'il seroit fort inutile de s'attacher ici à combattre une si rare invention; soiez seulement avertis d'un point, mes chers Auditeurs; c'est, que cet Art-là est plus propre à faire montre, parade, etalage de son esprit, & à paroître savant, qu'

qu' à faire aquerir une vraie & solide erudition ; il y a plus de hardiesse que d'efficace ; & d'ailleur à moins qu' on ne l'orne , qu'on ne le relève par une littérature plus élégantē, l'Art est d'une grossiere & barbare invention.

CHAPITRE DIXIEME

DE LA

MEMOIRE ARTIFICIELLE.

On compte parmi toutes les Sciences, que nous avons dé ja passé en revûë, la *Memorative* : si vous demandez au grand Ciceron ce que c'est que cet Art là, il vous en donnera cette definition ci : la *Memorative* est une certaine introduction, ou maniere d'enseignement, qui consiste dans des lieux & dans des Images, comme si c'etoient du parchemin & des caracteres, ou des lettres, ou des

des lettres. Simonide Meliton en fut le premier & le principal Inventeur, & Metrodore Sceptius la perfectionna. Cependant, cet Art là, quel qu'il soit, ne sauroit subsister sans la memoire naturelle: car le plus souvent il l'emousse par des figures si monstrueuses, qu'au lieu de l'affermir & de la fortifier, il la rend maniaque & phrenetique: cela arrive sur tout, lors que chargeant, accablant l'esprit d'un nombre innombrable d'images, tant des choses, que des paroles, images qui ne sont point contenues dans les bornes de la nature, on donne bien de la peine à un homme, pour le rendre fou; on met sa pauvre cervelle à la torture pour la demonter.

c'est pour quoi, quand Simonide, ou un autre qu'importe? offrit à Themistocle de lui apprendre cet Art là, il fit cette sage & judicieuse reponse: j'aimerois mieux, que vous m'aprissez l'Art d'oublier: car il m'echape en parlant quantité de choses, que je souhaiterois après, n'avoir pas dit; & je ne suis pas maître d'oublier, ce que je voudrois. Et Quintilien parlant de Metrodore,
il

il avançoit, dit-il, une grosse impertinence, lors qu'il se vantoit, que, pour la Memoire, son Art valoit mieux que la Nature.

Les Auteurs, qui ont fait mention de cette belle Memorative, sont, Ciceron, dans sa nouvelle Rétorique; Quintilien dans ses Institutions, & Seneque le moraliste: entre les Modernes, François Petrarque, Mareol de Verone, Pierre de Ravenne; Herman Buschius: j'en nommerois bien une legion d'autres; mais ce sont de si pauvres Ecrivains qu'ils ne meritent pas l'honneur d'être citez. On voit même encore aujourd'hui quelques pedans, qui enseignent cet Art là, ou qui en font profession; mais il ne s'en trouve personne, qui y fasse grand progrès; & souvent les Maîtres, pour tout profit, ne remportent que de la honte & de la confusion. Car dans les Colleges, ordinairement les fripons, qui se mêlent de cette *Memorative*, en font a croire aux Ecoliers, & les trompant, par la nouveauté de la chose, escamotent quelque petite monnoie à une Jeunesse, qui trouvant ce là admirable, ne se défie point

point de la surprise, ne sont point sur leurs gardes contre la fourberie, enfin, c'est une puerilité de faire gloire de sa memoire, & de la preconiser : il n'y a qu'un effronté, qu'un impudent, qui ose etaler devant sa porte, comme une marchandise, la lecture de plusieurs choses; & principalement, quand il n'y a rien chez lui, & que sa maison est toute pleine de vuide.

CHAPITRE ONZIEME,

DE LA

MATHEMATIQUE EN GENERAL.

Mais il est tems d'en venir aux Mathematiques : cette science, vous le savez, Messieurs, passe pour la plus evidente, & la plus certaine : cependant quand on l'examine de près, on reconnoit facilement, que elle ne consiste, que dans les opinions de ses Docteurs, gens
qui

qui ont le don de persuader & à qui communement on ajoute beaucoup de foi. Ces Maîtres pourtant, avec leur permission, ne se sont pas peu tromper en leur calcul. C'est ce que Abulmasar, un des Fantassins de cette savante milice, nous certifie, lors qu'il dit : les Anciens jusqu'après les siècles d'Aristote n'ont pas tout à fait connu les Mathématiques ; & comme les objets de ces Arts-là sont principalement le sphérique, ou le Rond, la Figure, le nombre & le mouvement, on est obligé de convenir, que ni dans la Nature, ni dans l'Art, on ne trouve nulle part une sphere, ou rondeur parfaite.

Il est vrai que ces Disciplines n'ont produit dans l'Eglise que peu, ou point d'heresies : mais elles n'en sont guere moins à rejeter : car, comme dit saint Augustin, un de nos meilleurs Oracles, ces sciences n'avancent pas leur homme d'un pouce vers le Paradis ; & loin de contribuer au grand salut, elles jettent dans l'erreur, & vous détournent de Dieu & de la vie mystique. Enfin saint Jérôme le *Fulminant* declare, que les Mathématiques ne sont pas des sciences

P

ences dévotes: donc elles ne valent rien, la conséquence va droit, & par un' autre conséquence, qui ne boite pas non plus, tout chrétien qui ne vise qu'à *gagner paradis*, doit les laisser-là; il doit les envoyer promener.

CHAPITRE DOUZIEME.

D E

L'ARITHMETIQUE.

Celle qui marche à la tête de toutes ces sciences, c'est l'Arithmetique c'est à dire la discipline des nombres: c'est comme la mere de toutes les autres; elles lui sortent du ventre; elle en accouche, mais avec toute cette belle fécondité, avec toute sa nombreuse famille, elle n'en est ni moins vaine, ni moins superstitieuse; & parce que, en basse & vile Artisanne, elle fait son tout de bien compter, calculer, supputer, chiffrer, &c. Il n'y a que ces marchans avarés, affamez de gain, & par

par dessus tout cela, menteurs & parjures de leur metier, non, il n'y a qu'eux qui l'estiment, & qui en fassent cas.

Cette Arithmetique traite donc des nombres & de leurs divisions: elle apprend à distinguer le pair d'avec l'impair, grande erudition, au moins, & cela jusqu'à la dernière multiplication de l'un & de l'autre: elle entend merveilleusement bien à retrancher ce, qu'il y a de trop, & à ajouter ce qui manque, elle vous montre le nombre parfait, le composé, & le simple; celui qui subsiste par soi même, & celui qui est relatif à un autre. *Item*, elle enseigne la *proportionalité*, & leurs différentes espèces; des nombres Harmoniques, & Geometriques; des diverses *passions*, *affecti*ons, proprieté, & autres minuties de la generation numeraire, & enfin la maniere de supputer. Or Messieurs, vous voyez comme un & un font deux, & comme quatre & trois font sept, que tout ce fatras-là n'est pas digne de l'esprit humain.

CHAPITRE TREIZIEME.

DE LA

GEOMANTIE.

N'est-ce pas aussi cette sorciere d'Arithmetique, qui nous a produit la maudite & monstrueuse *engeance* de la Divination, des dez revêtus, des osselets, des jeux d'un hazard à coup sûr, & toutes les autres *forcelleries*, qui, au grand peril des pauvres ames, se pratiquent par la science des nombres? cependant les Astrologues sont assez fous pour adopter cette vilaine Geomance, soit à cause de sa maniere de juger toujours uniforme; soit parceque ils ne tirent pas tant sa vertu des nombres, que du mouvement: car Aristote, le Roi des hautes Ecoles, dit, c'est, si je m'en souviens, dans son premier des Meteores, à tout hazard vous pouvez y aller voir, il dit donc: le mouvement du Ciel est perpetuel, il est le principe & la cause

se de tous les mouvemens inferieurs.

Les Auteurs, qui se sont amusé à écrire sur ce phantôme de Science, sont chez les Anciens, un nommé Hali; parmi les Modernes, Gerard ou Girard, de Cremona; & un certain Tundin. Mais il faut que je vous fasse ici ma confession, & je la fais sans pretendre être absous: croiriez vous, que j'ai voulu aussi en tâter, & m'initier moi meme à ce mystere d'iniquité? J'ai composé un livre de Geomancie, oui dà, j'en ai fait un; & c'est ce qui m'a fait passer pour docteur en Grimoire & en Diablerie: il est vrai, que ma doctrine est toute differente des autres; mais elle n'en est pas moins batie sur la Fausseté, sur la superstition; & s'il faut vous dire tout, j'ai écrit sur cette matière là en franc menteur.

CHAPITRE QUATORZIEME.

DE L'ART

DE TROMPER DANS LES JEUX DE HA- ZARD.

Cet Art là est tout plein de fortileges; & plus un homme s'y attache, plus est il à la fois scelerat & malheureux; car, en *Convoitant* le bien d'autrui, il dissipe le sien, &, au lieu de respecter la succession de ses peres, *vulgo* son patrimoine, il le prodigue, il le consume au plus abominable de tous les metiers. On peut nommer cet Art là, le père des mensonges, des parjures, des larcins, des injures, des meurtres, & de toute sorte de crimes; & je croi que tous les Diables tinrent leur Grand Conseil pour l'inventer. Après la destruction du Règne de l'Asie,

ON

on le trouva malheureusement parmi le butin d'une ville renversée; & il passa de là chez les Grecs, mais sous différentes formes, & en diverses espèces.

De cette infame Ecole sont sortis les mereaux, les jettons, le *Tricule*, le *Leuon*, le Monarque, les *Orbicules*, le *Taliorque*, le Renard, l'*Ostocacedron*, le *Duodecacedron*, tous instrumens, à ce qu'on s'imagine, de magie noire & de Divination. Suivant quelques Ecrivains, un Artule Afratique inventa cet Art-la, & il en fit la decouverte par l'artifice de compter. Chez les anciens Romains, ou plutôt du tems de leur esclavage, l'Empereur Claude, à ce que l'histoire rapporte, tout Empereur qu'il étoit, composa un livre sur cette riche & louable matiere, digne occupation du soi, di sant Maître de l'univers! & ce monarque, à l'imitation de l'Empereur Auguste, aimoit passionnément cette sottise là; ils en étoient tous deux fous.

Cependant il est certain, que cette science à qui je donne le nom de *Aleutoire*, est tout-à-fait infame; & que

toutes les Nations ont fait des loix pour en defendre l'usage. Les Lacedemoniens envoïerent Cobilon à Chorinte, pour y traiter d'une association entre les deux Républiques : Monsieur l'Ambassadeur part, arrive, est le bien venu : mais aiant pris sur le fait les Chefs, & les *Barbons* de Corinthe, qui faisoient rouler le dez, comme il faut, son Excellence Laconique en fut tellement indigné, que elle s'en retourna sans entamer la negociation : A Dieu ne plaise, s'écria le sage Corbilon, que je flettrisse, que je souille la gloire de mon illustre patrie ; malheur qui arriveroit infailliblement, s'il y avoit sujet de dire, que la grave & toute serieuse Sparte s'est unie, s'est mis en société avec des joueurs de dez, c'est à dire, avec des filous.

Cet exercice de fourberie étoit si diffamé chez le plus grand de la Terre, que le Roi des Parthes, pour reprocher à *Demetrius* sa legereté, lui envoïa, pour présent, des totons, ou, si vous l'aimez mieux, des dèz d'or. Et cependant, ô débordement, qu'on ne sauroit trop deplore ! Ce Jeu là est aujourd'hui le plus en vogue dans les Cours, & dans les
grans

grans Hotels. Quæ ce Jeu? Disons plutôt, la Sagesse, la Science de ceux qui ont fait les plus damnables progrès dans cet Art diabolique, de fraude, & de trisponnerie.

CHAPITRE QUINZIEME DU SORT DE PITHAGORE.

Je me ferois un grand peché d'omission, si je supprimois cet Article ci: les Pitagoriciens, d'autres Gens avec eux, & même l'incomparable & incomprehensible Aristote, que les Elements des Lettres avoient certains nombres, qui leur sont particuliers; & par les quels on pouvoit deviner les noms propres des hommes; & voici le noeû du mystere: apres avoir essemblé en un total les nombres de chacun des caracteres, on les confrontoit, on le combinait; sur quoi on ajuteoit la palme, on donnoit gain de cause à ce lui donc

P s le

le total avoit surpassé ce lui de sa par-
tie : ce manège se mettoit en oeuvre
dans les questions, ou' recherches cu-
rieuses, qu'on faisoit pour l'avenir, sur
la guerre, sur un procès, sur un ma-
riage, sur la vie, ou la mort ; &
& sur d'autres sujets de cette nature là.
On prétend que par une telle machine,
Hector envoya Patrocle chez Pluton ;
& Achille fit faire le même voyage à
Hector : c'est ce que le poëte Teren-
tien veut dire par ces vers latins, ou
ils disent, que les noms furent ainsi trou-
vez par un assemblage de Lettres :

*Hec ut numeris pluribus, illa sunt mi-
nutis,*

*Quandoque subibunt dubia pericula pu-
gnæ.*

*Major numerus qua steterit, favere pal-
mam*

*Præfagia lethi minima portendere sum-
ma.*

*Sic & Patroclum Hectoris manu peri-
isse.*

*Sic Hectora tradunt cecidisse mox A-
chilli.*

*Quand on veut savoir ce qui arrivera
dans une guerre, il faut mettre d'un côté
le*

le plus grand nombre, & de l'autre côté le plus foible. Le plus fort presage la Victoire, & le moindre predict & annonce la mort. Ce fut cela, disent ils, qui fit perir Patrocle par la main d'Hector. & Hector par la main d'Achille.

Il se trouve même des Visionnaires, ou des charlatans, qui par un semblable calcul, se vantent de pouvoir tirer les Horoscopes, comme dit un je ne sai quel Alcandre, Philosophe de fretin & du plus bas étage, quoi qu'on assure qu'il fût disciple d'Aristote. Et selon Pline, on mettoit autre fois entre les de couvertes de Pitagore, que le nombre impair des Voïelles dans les noms propres, presageoit, qu'on deviendrait aveugle, boiteux, & autres pareils accidens.

CHAPITRE SEIZIEME, ENCORE DE L'ARITMETIQUE.

Mais revenons à la science des nombres, car je n'en étois sorti, que par digression. Si on veut s'en rapporter au divin Platon, l'Arithmetique, les osselets, les Dez, les jeux de hazard, tout cela at u quelque mechant Diable pour premier maître. Licurgue, ce celebre Legislatteur des Lacedemoniens, jugea à propos de la chasser ignominieusement de sa Republique, comme une science mutine & turbulente. En effet, l'Arithmetique, n'exige qu'un travail rude, creux, sterile; elle détourne les Hommes des occupations honnêtes, profitables; & souvent elle dispute, avec de grosses querelles, sur des choses vaines & inutiles. Telle est cette guerre civile & implacable chez le Peuple *Calculateur*, j'entens les Arithmeticiens: ils s'a-

s'acharnent les uns sur les autres ; & quel est le sujet de cette division-là ? Oh il est d'une haute importance. Il s'agit de savoir si le nombre pair vaut mieux que le nombre impair ; de trois, de six, de dix, le quel est le plus parfait. *Item* quel nombre on doit proprement appeler *pairement* pair, sur la definition du quel ils soutiennent, que Euclide, ce prince de la Geometrie s'est trompé grossierement.

De plus, j'aurois bien de la peine à vous faire comprendre quels misteres pitagoriques, quelle vertu de magie & d'enchantement ces rêveurs attribuent aux nombres, pris même separement des choses. Ils poussent leur impudente extravagance jusqu'à dire que sans ces instrumens & ces modèles, c'est à dire les nombres tout nuds, Dieu n'auroit pas pu tirer du Neant ce vaste & immense Univers ; & que la science divine est comprise dans les nombres, comme dans la Regle la plus assurée & la plus infailible de tout. Ce fut sur cet absurde & ridicule plan que Marc Mage, & Valentin bâtirent leurs heresies : ils ne dogmatisoient que par la

speculation numeraire ? assez presomptueux, ou pour mieux dire assez fous pour croire, que par ces froids & stériles combinaisons de nombres, ils pouvoient decouvrir & bien expliquer la vraie Religion, & une infinité de secrets dans la conoissance des choses célestes & surnaturelles.

Faisons revenir à ces abstractions monstruëses, les sottises des pitagoriciens, qu'ils mettoient au nombre des sacremens ; & plusieurs autres choses de la même trempe, qui toutes ne sont que vanité, pure imagination, & de grandes faussetez. Au reste, quoique tout le partage, tout le fruit de ces Arithméticiens ne fût qu'un nombre insensible & animé, ils ne laissoient pourtant pas de se croire des gens divins & par quel endroit ? Remarquez bien, Messieurs, & tenez vôte sérieux, si vous pouvez, ils, s'élevoient au dessus de la condition humaine ; ils se *Divinisoient* en quelque manière, par la raison, qu'ils savoient nombrer & compter. C'est sur le même, que la *Gent compteuse* & Arithmétique se fait encore un grand mérite, & une gloire peu commune ;

mune: mais Messieurs les Musiciens ne voient nullement cela de bon oeuil, prétendant que cet honneur-là est dû à leur Harmonie; Voions s'ils ont raison, & écoutons les un peu chanter.

CHAPITRE DIXSEPTIEME

DE LA

M U S I Q U E.

C'est donc de la Musique dont il s'agit: Aristoxenne, qui chez les Grecs, en ecrivit copieusement, dit que c'étoit une Ame; & en suite Boëce donna aux Latins les preceptes & les enseignemens. Mais il faut que je vous avertisse d'une chose, Messieurs, c'est que je parle ici de cette Musique, qui consiste dans l'effet harmonieux des voix, & des sons: car pour celle qu'ils nomment la Musique des mesures, des cadences, & de la fiction des vers, elle appartient à la Poësie, j'ai déjà parlé; & d'ailleurs, comme dit le docte & profond

fond Alphonse elle se conduit moins par la speculation & par la raison, que par transport & par fureur. Encore une fois donc, je parle de la Musique, qui traite de la melodie, du concert des cordes, ou des voix pour les Modes ou Airs; en sorte que l'oreille n'en soit point blessée: car cette Musique-là parle des sons, des intervalles, ou pauses, du ton, des changemens, roulemens, modulations &c.

Les Anciens la divisoient en trois genres, ou especes, comme il vous plaira; l'Enharmonique, la Chromatique, & la Diatonique: trouvant la premiere, c'est à dire l'Enharmonique, n'allez pas vous y me prendre, la trouvant, dis-je extremement épineuse; & desesperant de pouvoir jamais l'apprendre à fond, ils la planterent là: pour la Chromatique? leur paroissant lascive, effrontée, tout obscène; enfin une vraie Musique à *Bordel*, ils en eurent du degout; & comme de raison, ils l'abandonnerent à sa prostitution. Ainsi la Diatonique vit mourir ses deux soeurs; elle herita de ce que elles avoient de bon, & à cause de son honnêteté dans
la

la composition, elle fut admise dans les formes; & on lui donna rang parmi les beaux Arts.

Il y eut aussi dans la respectable Antiquité des Chantres qui distinguèrent les Modes, ou les Airs de Musique par des noms de Nation, Comme le Phrygien, le Lidien, le Dorien, les quels, selon Polimestre & Saccade, furent constamment les premiers reçus chez les Grecs. La celebre & trop lubrique Sapho, *née & native* de Lesbos, ajouta, dit Aristoxène, à ces trois Modes, un quatrième, qui fut nommé le *Mixilidien*; mais tout le Monde n'en convient pas, afin que vous le sachiez: Car les uns attribuent cet Air là à Tersandre, d'autres le donnent à Pithocle, *fluteur* ou joueur de flute de son métier; & Lidias prétend, que Lamprocle Athenien en fut l'inventeur. Quoi qu'il en soit de cette importante controverse, ces quatre Modes, par l'autorité des Anciens, acquirent une haute réputation; & on en nomma l'enchaînement une Encyclopedie, comme si c'étoit le cercle des sciences, parceque la Musique les embrasse toutes! c'étoit du moins

moins le sentiment de Platon; car il assure au premier livre des loix, qu'on ne sauroit parler, raisonner à fond de la Musique, sans le secours generalement de toutes les autres Disciplines.

Entre ces quatre Modes, parceque le Phrigien partage & enleve le Cocur, on ne l'estime point: Porphire lui dit même des injures; & parceque il est fort bon pour exciter à la fureur, & aux batailles, il l'apelle le *Barbarique*, *Barbaricum autem*, c'étoit chez les Romains, le cri des Barbares, quand les deux Armées en venoient aux prises. Les autres nomment ce Phrigien, le *Bachique*, à cause que il est comme plein de fureur, de trouble, & d'impetuosité; on diroit, qu'il a bu, & que son vin est tres-drangereux: nous lisons, que les Lacedemoniens & les Crétois emploioient cet Art-là, don la *Modulation* se fait & se conoit par un Anapeste, pour s'animer au combat. Ce fut par la vertu de cet Air là, que Timothée inspira de la bravoure & de la valeur au Roi Alexandre; & qu'un jeune homme, nomme Tautominien, courut, à ce que dit Boëce, mettre le feu à une
Mai-

maison, ou il y avoit une Putain.

Platon rejette aussi le Lidien, par la raison, qu'il est aigu, perçant; & que, fort éloigné de la modestie du Dorien, il est propre aux plaintes & aux lamentations: cependant, selon quelques connoisseurs, il convient, beaucoup à ceux, qui sont naturellement gais, & d'une humeur douce. Aussi-dit on, que les Lidiens, peuple porté à la joie, & tres-affable, prenoient grand plaisir à cette espèce de Musique; & que les Tusciens qui étoient sortis de cette nation là, s'en servoient ordinairement dans leurs Choeurs de danse.

Quant au Dorien; il emporta la préférence sur tous les autres Modes, comme étant le plus grave, le plus honnête, d'une modestie achevée; & d'ailleurs, ayant la force de remuer les passions réglées, d'exciter les mouvemens du corps; enfin, parceque il est même utile à la pratique de la bonne, & saine Morale. Après ce là, vous étonnerez vous, si les Crétois, Lacédémoniens, & les Arcadiens estimoient ce sage Mode jusqu' à la vénération. Autre effet admirable du sérieux & Ca-

tonique Dorien : quand le Roi & General Agamènon s'embarqua pour la guerre, de Troïe, craignant ce Monstre chimerique, qui sous le nom de *Cocuage*, fait peur à tant de fots, avant de partir, laissa à sa Cour un Musicien Dorique, lui ordonnant de faire si bien valoir le *Spondée* de ce mode Musical, qu'il conservât par là la Reine Clitemestere son Epouse dans la fidelité conjugale; quel expedient? Vous en seriez vous jamais avisé Messieurs, pour garantir votre front de la disgrâce commune? Cependant le Dorien faisoit si bien son effet, que la Dame, qui ne s'accomodoit nullement de la guerre de Troïe, voulut se dedommager avec Egiste; mais elle n'eut jamais la force d'introduire dans son lit ce champion de Venus, qu' elle n'eût auparavant fait mourir cruellement le pauvre Musicien. Touchant le Mixolodien, ils pretendent, que son fait est le Tragique & la Compassion; qu'il preside aux mouvemens d'impetuosité & de valentissement; & enfin on donne à cette harmonie là l'empire de la tristesse & du chagrin.

Voi-

Voilà donc les quatre modes fondamentaux & directs; on en a inventé, d'autres par dessus: tels sont ceux, qu'on nomme Collatéraux, savoir, *l'Hipodorien*, *l'Hipodolidien*, & *l'Hipophrigien*; en sorte que ces sept modes repondent au sept Planètes. Ptolomée en ajoute un huitieme, qu'il apelle *Hipermixtolidien*: c'est, dit ce fameux Astronome, le plus aigu de tous; & il attribue cette charmante Musique aux Cieux & au Firmament.

Mais Luce Apulée, au premier livre des Florides, décrit cinq modes, *l'Eolien*, *l'Hioftien*, le *Varien*, le *Lidien* le *Plaintif*, le *Phrigien* le *Bellicueux*, & le *Dorien* le *Devot*, ou le *Religieux*. D'autres y joignent le *Jonique* l'agréable & le fleuri. Suivant la tradition d'Aristoxene, Martian compte cinq modes fondamentaux, & dix collatéraux.

Au reste: quoique les amateurs de la Musique avoient, que cet Art-là a beaucoup de douceur, & d'agrément, néanmoins l'opinion commune est; & on le voit par experience, qu'un tel exercice ne convient, qu'à des esprits mal tournez, & intemperans, quand ce ne
se

seroit, qu'à cause qu'ils ne sauroient ni commencer, ne finir. C'est ce qu'on lit d'Arhabius, le Joüeur de Flute, à qui il falloit donner plus d'argent pour le faire cesser, qu'on ne lui en avoit promis pour le mettre en train. Et qui de vous, Messieurs, ignore la jolie pensée d'Horace?

Omnibus hoc vitium est cantoribus inter amicos,

Ut nunquam inducant animum cantare rogati;

Injussi, nunquam desinant.

Tous les chanteurs ont ce défaut-là avec leurs amis, qu'ils ne veulent jamais chanter, quand on les en prie, & enragent de chanter, quand on ne le demande point.

C'est pourquoi la Musique a toujours été mercenaire, venale, vagabonde, gueusante, ou sous la protection des voluptueux, & des debauchez; & il n'y eût jamais d'homme grave, modeste, continent, vaillant, qui en fit profession. Aussi les Grecs apelloient d'un nom commun les musiciens, *les Artisans du pere Bacchus*; ou comme dit Aristote *les Rechinites Dionisiaques*, c'est à dire, *les ouvriers des Bacchanales*. D'ailleurs
n'est

n'est il pas vrai, que ces gens-là pour la plupart, sont d'une fort mauvaise conduite, sujets aux plaisirs defendus; & souvent tres-geux, car la mauvaise vie ne manque guerre de produire & d'augmenter le vice, & l'indigence.

Les Rois des Perses & des Mèdes mettoient les Musiciens sur une même ligne avec les parasites, & les Farceurs; ces Princes se divertissoient de la scène, mais ils avoient un vrai mepris pour les Acteurs. Antisthene, si renommé pour sa sagesse, apprenant, qu'il y avoit en Imenie un certain Joueur de flute, qui excelloit dans son metier, C'est donc, dit il, quelcun, qui ne vaut pas grand chose; car s'il étoit honnête homme, il eût choisi un autre profession; cet Art-là, à ce qu'on dit, ne compatit point avec la sobriété, ni avec la probité; c'est le metier d'un faincant, & d'un boufon.

Scipion, Emilien, & Caton dedaignoient, méprisoient cet Art-là, regardant sa delicatesse, sa mollesse effeminée, comme quelque chose, qui repugnoit à la severité, à l'austerité de la vertu Romaine. On fit un crime à
Au-

Auguste & à Neron d'avoir pris trop de plaisir à la Musique. Il est vrai, qu'Auguste, Prince raisonnable, & soigneux de sa reputation, s'en abstint, des qu'il aprit ce reproche là, mais pour l'autre, qui, comme vous savez, étoit un monstre de sceleratesse, ne fit que s'y attacher d'avantage, ce qui le rendit l'opprobre & le jouet des Romains. Lors qu'on raporta à Philippe de Macedoine que Alexandre son fils avoit chanté fort agreablement dans un certain endroit, il lui en fit une reprimande, n'avez vous point de honte, lui dit il, de chanter si bien? Apprenez de moi, que c'est assez, & meme trop à un Prince, d'entendre chanter les autres, quand son loisir le lui permet. Chez les Poëtes Grecs, Jupiter fait trop bien tenir sa gravité pour s'emanciper au chant, ou pour toucher un luth; & la docte Pallas a horreur de la Flute.

Cependant, chez Homere, un Musicien chante & joue de son instrument à la fois; & le fin, le fourbe Ulysse, aussi bien que les Alcions, ces oiseaux de calme, l'ecoutent attentivement & avec admiration. Virgile fait jouer & chan-

chanter en même tems Jopas devant la belle Didon & devant Gnée Amant de passage. Comme Alexandre le Grand, ou plutôt le très-petit, par rapport à l'esclavage des passions, faisoit un jour le même exercice que Jopas, Antigone son Gouverneur, lui arrachant le luth, le casse, le jette, & dit à son Eleve, hé fi Seigneur ! Vous n'êtes plus d'un âge à vous amuser à cela ; l'instrument & l'atablature ne vous conviennent plus.

Les Egiptiens, Diodore me cautionnera sur ce fait historique, les Egiptiens, dis je, alloient plus loin ; persuadez, que la Musique enervoit l'homme, lui ôtoit le courage, le rendoit effeminé, ils ne vouloient absolument pas que leur Jeunesse apprît cet Art là. Selon Polibe, Ephore soutenoit ; qu'on n'avoit inventé la Musique, que pour tromper les mortels, & que pour se moquer d'eux.

En effet, quoi de plus inutile, quoi de plus meprisable, quoi de plus à éviter, & à fuir, que ces Joueurs d'instrumens, que ces chantres ; enfin que toute la *Penaille Musicale*.

Par la bigarrure de leurs Airs, de
Q leurs

leurs voix, de leurs sons, tantôt haut, tantôt bas; tantôt avant, tantôt seuls, & tantôt en Choeur, que produissent ils! ils l'emportent, si vous voulez, sur le ramage, sur le gazouillement, de tous les Oiseaux: mais d'un autre côté, ce sont des Sirènes terrestres, qui, par une certaine douceur empoisonnante, par leurs voix lascives, par leurs gestes & leurs Accords, fascinent & corrompent les coeurs. C'est pour quoi les femmes Giconiennes, tant les mères que les *Brus*, ou belles filles, persécuterent Orphée, ce divin chantre, jusqu'à ce que elles l'eussent fait perir; & pourquoi? C'est que, par les charmes de sa voix, & de sa Musique, il *devirilisoit*, en quelque maniere, leurs maris, du moins les rendoit il moins braves, moins vigoureux pour la fonction conjugale. Et, si l'autorité de la Fable est une monnoie de bonne loi, Argus, cet espion, ce surveillant de la belle vache des Dieux, avoit tout au moins, une centaine de fenêtres, ou de yeux sur le corps: hé bien de quoi tout ce grand *Luminaire* lui servoit il? Helas! au simple son d'un fla-

flageolet, ce Gardien si éclairé tomboit dans un doux sommeil ; & , par là toutes ses paupieres se fermoient ; on pouvoit éteindre ses cent chandelles tout à la fois.

Voilà ce qui donne tant de vanité aux Musiciens : ils se placent insolemment au dessus des Orateurs, se vantant que leur Art leur donne un empire sur le cœur humain ; & qu'ils entendent mieux à remuer les passions , que les Rheteurs avec toute leur éloquence, ne sauroient faire. Leur folle fureur est montée à un tel point, qu'ils vous disent ; & ce la d'un ton ferme, & affirmatif, que les Cieux même chantent en concert : qui les a entendu, je vous prie ? pas une Ame : à moins que ce ne soient les Musiciens, eux mêmes, dans leur *Ecce*, c'est à dire, quand ils sont bien ivres, ou quand ils ne sauroient dormir. Cependant je ne croi pas que jamais Musicien soit descendu des Cieux, ni qu'il ait connu tous les accords des voix ; ni qu'il ait trouvé les justes rapports de toutes les proportions.

Cependant, ils ne laissent pas d'avancer hardiment, que leur Art est d'un :

Q 2

per :

perfection consommée; qui l'embrasse généralement toutes les autres Disciplines; & que pour être un excellent Musicien, il faudroit posséder à fond la Science universelle. Ils vont jusqu'à lui attribuer le don de Prophétie: oui dà, disent ils, par les lumières près que divines de notre *Métier*, nous jugeons à coup sûr, du temperament, des dispositions du corps; du penchant & des inclinations de l'esprit; enfin de la conduite & des bonnes ou mauvaises moeurs; de plus, à les entendre, la Musique est un Art d'une profondeur infinie: aucun mortel, quelque pénétration qu'il ait, de quelque supériorité de génie, qu'il puisse être; non, aucun Mortel ne sauroit (disent ils) descendre jusqu'au fond de notre abîme, ni épuiser cette science-là: elle fournit toujours quelque *Modulation*, *inflexion*, quelque agrément nouveau; & s'y appliquant, on peut faire tous les jours, de nouvelles découvertes, chacun, selon sa portée.

C'est peut-être sur ce pié-là qu'*Annalas* dit d'assez bon sens: la Musique est comme la Libie; l'une & l'autre

tre produisent tous les Ans quelque nouvelle Bête feroce: Saint Athanase la defendit dans les Eglises de son Diocèze, à cause de sa vanité & de son inutilité. Saint Ambroise, grand amateur de la pompe & des ceremonies; institua dans le service Divin l'usage de chanter, & de psalmodier; mais saint Augustin, qui' tint le milieu, dit dans ses Confessions, qu'il eut là dessus un doute, une difficulté assez facile à résoudre :

Aujourd'hui, ô malheur ! la licence de la musique va si loin dans nos Temples, qu'on ose même meler avec le Canon de la *sacro-sainte* Messe, & dans le tems que l'Homme Dieu veut bien se retrecir, & comme s'aneantir dans une oubliè, on ose dis-je, entre mêler des Chançonnettes obscènes, & ou les Orgues *ronflent* & tiennent leur partie. On gage, a grans frais des Musiciens pour célébrer l'Office divin, & les prières sacrées ; ce qui, loin d'élever l'esprit des Assistans, loin de faciliter leur intelligence & leur attention, leur cause des demangeaisons sensuelles, & reveille un certain Diable qui dormoit.

Q 3

On

On y entend aussi une autre Musique enragée, & que vous prendriez plutôt pour un bruit confus de Bêtes, que pour un concert de voix humaines. Les enfans hennissent en détonnant; Les autres mugissent *la tenour*: les uns aboient contre le point: les autres beugles de toute leur force; & les autres grincement les dents en faisant la basse. Ainsi on entend un cahos de sons; mais on ne distingue nullement les paroles, ni la priere; tout ce tintamarre privant également l'oreille & l'esprit, de la faculté judiciaire.

CHAPITRE DIXHUITIEME,

DES

DANSES, ET DES CHOEURS.

L'Art de danser, de sauter, de voltiger en cadence, est comme une annexe de la Musique, & lui appartient: il
plaît

plait extrêmement à la Jeunesse; surtout aux Filles, & aux Amans; ils y passent les soirées, souvent les nuits entières; & ordinairement, aussi bien, qu'à un certain autre Jeu, ils en sortent plus las- que rassasiés. Dans cet excercice-là, on s'applique, on met toute son attention, à mesurer ses pas, à composer ses gestes aux nombres & à la cadence du violon, ou des autres instrumens; si bien qu'on pratique, avec une grande prudence; & meme, à ce que les Danseurs s'imaginent, avec un rare savoir, la chose du monde la plus ridicule, la plus impertinente, & qui ne differe pas beaucoup de la folie & de la fureur: car enfin si l'accord des violons ne temperoit, ne regloit cet Art-là, & si, comme on dit, une sottise n'en faisoit valoir une autre, il n'y auroit point de spectacle plus risible, ni plus confus, que les Danses.

Pour donner à cette Discipline-là les éloges qu'elle merite, on doit la nommer un encouragement à la petulance, la bonne amie de la sceleratesse, l'éguiillon du plaisir venerien, l'ennemie de la chasteté; enfin celle, qui est

indigne que les honnêtes gens lui donnent la moindre louange. En effet souvent, comme dit Pétrarque, la Dame de qualité a perdu par la Danse, un honneur, que elle avoit conservé long-tems : une jeune *pucelle* a appris dans cette mauvaise & licentieuse Ecole, ce qu'il lui auroit été avantageux d'ignorer toute sa vie ; & *maintes* femmes y ont perdu la fleur de leur virginité, d'autres la chasteté conjugale ; & toutes leur réputation. Quantité de femmes sont revenues de la danse au logis, impudiques, & debauchées, un grand nombre, equivoques & douteuses : mais, ce qui est certain, c'est, qu'aucune n'en est revenue plus chaste.

Cependant quoi qu'on sache par expérience, que, par les Danses, la pudicité recoive de terribles brèches, qu'on l'assiege, qu'on la terrasse souvent ; quelques Ecrivains Grecs n'ont pas laissé néanmoins de parler en faveur de ce mauvais, & dangereux exercice ; comme ils ont dit aussi du bien de plusieurs autres choses pernicieuses & infames. Ils ont été même jusqu'à soutenir que cet Art-là tire son origine du Ciel : selon

lon ces reveurs, les mouvemens des Planètes, des Etoiles & des Astres; leur tour & leur retour; leurs conjonctions & leur arrangement, tout cela forme une espèce de Danse parmi les corps célestes; & c'est Dieu, qui la leur a divinement imprimé dans la creation de l'Univers; Dieu faire le monde en maître de Danse; l'idée n'est elle pas rare! Les autres attribuent l'invention de la Danse aux Satires, prétendant aussi que, par la force invincible de cet Art-là, Bacchus subjuga les Tirrheniens, les Indiens, & les Lidiens, tous peuples Guerriers & qui troubloient souvent les repos de leurs voisins.

De là le metier de Baladin se tourna aussi dans le culte, & devint un devoir de Religion: la Déesse Rhea l'ordonna comme une pieuse cérémonie, aux Contribantes en Phrigie, & aux Curetes chez les Cretois. A Delos, c'eût été un gros péché d'offrir sans danser, & jamais on n'y celebrait ni Fête, ni devotion, que le *Baladinage* sacré ne fût de la partie. Chez les Indiens, leurs prêtres, ou Brachmanes, se tournant soir & matin vers le Soleil, dansoient, sautoient,

Q

fai-

faisoient cent postures ridicules, pour adorer ce Flambeau de l'Univers. En Ethiopie, en Egypte, en Thrace, & dans la Scitie, la Danse fut admise entre les ceremonies des misteres & des sacrifices; ce qui avoit été établi par Orphée & Musée, deux excellens Danseurs. Les Romains avoient aussi leurs prêtres Saliens, qui se *tremoussioient*, faisoient des *gambades*; en un mot, qui dansoient pour faire leur cour au sanguinaire & impitoiable Dieu Mars: n'étoit ce point aussi pour le mettre un peu de bonne humeur? Les Lacedemoniens, gens *prudes*, & qui dans toute la Grèce, n'avoient pas leurs pareils en sérieux & en gravité, aiant aprit cet Art-là sous l'Archet de Castor & de Pollux, qui, aparemment, avant d'être faits une paire de Dieux, étoient d'habillissimes maîtres de Danse, les Lacedemoniens, dis-je, prirent tant de goût à cet exercice-là, qu'ils avoient coutume de faire tout en dansant.

Dans la Thessalie, la Danse, étoit dans une si haute estime, qu'on y donnoit, par honneur aux Chefs, & aux conducteurs du peuple, le noble titre d'Ar-

d'Archi-danseur. Mais qu'allez vous penser & dire du grand Socrate? l'Oracle l'avoit déclaré le plus sage des mortels; & après cela, qui eût osé lui disputer cette glorieuse prééminence? Ce Socrate néanmoins, & qui, s'il vous plait, commençoit déjà à grisonner, n'eut point de honte d'apprendre à danser, comme un enfant de dix ans: il éleva même jusqu'aux nuës le prix, le mérite de cette science pratique; & la comptant entre les disciplines serieuses, il la mettoit, pour son importance, au dessus de tout nom; il est impossible, disoit-il, qu'on en dise assez de bien. Née avec le monde, elle est toute Divine, & sa noblesse est aussi ancienne, que celle de l'Amour, avec qui elle s'est manifestée; or l'Amour est la plus agée & la plus vieille de toutes les Divinités. Si l'amour de la Danse ne faisoit point radoter le bon Socrate, je m'en rapporte, Messieurs, à la justesse de votre discernement. Au reste, faut il s'étonner, si les Grecs Philosophoient sur ce ton-là; eux qui faisoient de leurs Dieux de si *jolis garçons*: Car enfin ils divinisoient la sceleratesse, ces illustres

De l'incertitude & vanité

Fous, nommez Sages; attribuant à leurs prétendus Immortels, l'Adultere, les autres violemens de la Pudicité le paricide, & généralement tous les vices, tous les crimes, aux quels nôtre espèce à le malheur d'être sujette,

Plusieurs Auteurs ont fait de justes volumes sur cette riche matiere-là; & ces doctes ouvrages comprennent les genres, les especes, les Nombres ou cadences de l'Art: on en a marqué aussi les noms & les Inventeurs: vous trouverez donc bon, Messieurs, que je supprime ici tout ce fatras-là. Les anciens Romains, gens graves par leur Autorité, rejetterent toute sorte de Danse; & il ne paroît point, que chez eux, aucune honnête femme ait fait le metier de Baladine, ou que elle ait sù l'Art de remuer les jambes. C'est pour quoi Salluste fait un crime à Sempronius d'avoir chanté & dansé plus habilement qu'il ne convenoit à une Dame de son rang. On reprocha, comme une honte, comme une infamie, à Gabinus, personnage consulaire; & à Marcus Célius, qu'ils dansoient en maîtres. Marc Caton accusa Lucius Murena d'avoir dan-

se en Asie pendant son proconsulat ; & Cicéron , excellent Avocat , qui plaïda la cause du prévenu , n'ayant , pas la hardiesse de dire qu'en cela , Muren n'avoit commis aucune faute , prit le parti de nier le fait ; tint ferme sur cette négative ; & voici la preuve , qui n'étoit pourtant pas de bon poids. Personne , dit il , étant sobre , ne s'est jamais avisé de danser , à moins qu'il ne fût fou jus qu'à la fureur : on ne danse , ni dans la solitude , ni dans un repas honnête & modéré : ce n'est que dans la débauche , dans les plaisirs honteux ; car la Danse en fait la fin & le couronnement.

On peut donc conclure de là , que l'Art *saltatoire* est le dernier & le plus dangereux des vices. Effectivement il est assez difficile marquer combien l'Âme court de risques , combien la conscience se souille dans cet exercice-là , par les yeux & par les oreilles ; quel méchant effet y produisent les conversations & les attouchemens. On fait , en dansant , des postures immodestes , on y remue les piez avec un bruit épouvantable ; on y saute en cadence au son des instrumens , qui amollissent le cœur ; au

chant des Airs lascifs, & d'une poësie obscene: le beau sexe y permet aux hommes de s'emanciper par des mains libertines, par des baisers tendres, passionnez, & par des embrassemens putaniques. Ce que la Nature, & la bienséance ordonne de cacher, ce que la pudeur tient soigneusement sous le voile, souvent la lasciveté le découvre, & sous le dehors d'un amusement & d'un jeu, on en vient à la conclusion, & on mange le fruit défendu. Qu'on vienne nous dire, après cela, que la Danse est descendue du Ciel: Ah mes chers Auditeurs! c'est du *fin fond* de l'Enfer, que elle est montée; les Diables, les plus mechans Diables ont inventé ce maudit exercice, pour faire affront & dépit au bon Dieu. Vous en faut-il un exemple? quand les Israélites, ce peuple à *col roide*, se fut erigé, au désert, l'Idole du Veau d'or, que firent-ils? 1. ils rendirent à cette Divinité tout fraîchement pondue, leurs hommages & leurs adorations par le sacrifice: 2. Ils s'affirent pour manger & pour boire: 3. Ils se leverent pour jouer, savoir à quel jeu: 4. & enfin,

Com-

comme s'ils avoient cru garder le meilleur pour faire au Seigneur Veau un regal complet, ils se mirent à chanter & à *Gambader*. Mais je vous ai fait danser assez long tems; parlons d'autre chose.

CHAPITRE DIXUEUVIEME DE LA GLADIATURE , OU DE LA DANSE A L'EPEE.

Ne me croïez pas, Messieurs, assez *indocte* pour ignorer, qu'il y a encore ici; & même c'est le plus grand nombre, plusieurs autres sortes de Danses, dont la plûpart sont abolies, & quelques unes sont restées, les anciens Auteurs ont célébré ces exercices là: telle est, par exemple, la Danse Armée, propre pour la *Gladiature*, la Chironomie, & pour la guerre: Art cruel, barbare, & vraiment tragique, par lequel on se fait un divertissement, un pas-

passetems, un jeu de tuer un homme innocent; & où c'est la dernière infamie d'avoir reçu un peu trop tard le coup mortel. Il n'y a pas un seul humain, qui ne doive detester un tel Art, qui ne doive l'avoir en horreur & execration; comme étant tout ensemble plein de fureur & d'impieté. Comme tous ces genres de Danse sont remplis de sottise & d'effronterie, c'est trop peu de les mepriser; on est obligé, mais d'une obligation indispensable, de les abominer; car, apres tout, qu'enseignent elles? qu'est-ce qu'on y apprend? certaines manieres merveilleuses pour devenir fou; & enragé dans les formes.

CHAPITRE VINGTIEME

DE LA DANSE

HISTRIONIQUE, OU
REPRESENTATIVE.

Cest un Art, qui consiste dans l'imitation, & dans la representation: mettant au de hors ce qui se passe dans l'esprit, par des gestes conformes aux pensées, elle fait voir si clairement, si évidemment les mouvemens de l'Ame, les passions, & les mœurs, que tous les spectateurs entendent le Danseur, par ses gesticulations, & par ses postures, tout de même, que s'il parloit. Cette Danse là l'emporte sur toutes les autres; & d'autant plus que se faisant entendre par elle même, elle n'a pas besoin d'interpretes: car elle copie si au naturel, un Vieillard, par exemple, un enfant, un jeune homme, un valet, une servante, un homme, qui est dans les brouf-
fail-

faillies bachiques, un emporté; enfin, les différentes passions, les divers caractères de toute sorte de gens & de personnages, il imite, dis-je, si parfaitement tout ce là, par son industrieuse & plaisante gesticulation, que le spectateur, sans ouïr la Comédie, conoit, même de loin, l'Argument, ou sujet de celle, que le Bouffon représente.

Par cet endroit là, on faisoit anciennement grand cas de ces Danseurs à posture. Suivant le rapport de Macrobe, Cicéron, avec toute sa gravité Consulaire, se faisoit un plaisir de gager sur un point avec Roscius, fameux Comédien, & que le Dictateur Sulla aimoit aussi beaucoup: la question étoit si le Baladin pourroit exprimer plus de fois, par ses divers gestes, une période, que Cicéron ne la tourneroit différemment par le flux de son Éloquence: ce la donna occasion à Roscius de faire un livre où il mettoit l'*Histrionique* en parallèle avec l'*Art Oratoire*.

Mais les Marcellais, à ce que dit Valère Maxime, étoient d'une Morale si exacte & si sévère; qu'ils ne souffroient chez eux aucun Comédien de cet-

cette efpece là, leur raifon étoit, que ce Raladinage n'étant ordinairement qu'une preſentation *geſticulaire* de ce, qui ſe paſſe dans le debauches les plus infames, ces ſages habitans craignoient avec raifon, que la representation de ces ſales poſtures, n'excitât les ſpectateurs à les mettre en realité.

Ainſi, non ſeulement l'*Hiſtrionique* eſt un exercice honteux, & criminel: mais meme, c'eſt un gros peché, un péché des *plus mortiferes*, autrement mortels, de la regarder & d'y prendre plaifir: Car enfin, en matiere de l'érudition Venerienne, la volonté eſt reputée pour le fait. Somme totale: autrefois il n'y avoit point de condition plus infame, que celle de ces Danſeurs, & leur nom étoit ſi odieux, que pour avoir danſé une comedie ſur le Theatre, on étoit excuſé par les loix de toute ſorte d'honneurs.

CHAPITRE VINCT ET UNIEME DU RHETORISME, ON DE LA DANSE RHETORICIENNE.

Il y avoit aussi une *Danse Oratoire*. Celle-ci étoit de la même nature que l'Histrionique: mais elle étoit plus modeste, & plus tranquille. Socrate, Platon, Cicéron, Quintilien, & quantité de Stoiciens la croioient d'une fort grande utilité; ils la jugeoient même absolument nécessaire à un Orateur; & pour quoi? c'est que elle consiste dans un geste beau, naturel, conforme à la pensée; dans une disposition d'air & de corps bien composée: De plus, cette Danse plait & persuade, par la vivacité des jeux, par le pois du visage, par un ton de voix accommodé aux paroles & aux sentences, avec un mouvement du corps, qui fait sentir

-AND

ce

ce qu'on dit ; mais jusqu' à la gesticulation.

Or cet Art de danser, ou d' *bistrioniser* Rhetoriquement , commença enfin à tomber dans les Pais de l'Eloquence, Aguste disant de bon sens à Tibere, je vous avertis, qu'il faut parler par la bouche, & non point par les doigts. A present ce *Rhetorisme* n'est plus du tout en usage, n'y aiant plus que certains petits Freres Comiques, qui s'en servent pour en imposer au peuple, & pour l'etourdir. Vous remarquerez néanmoins, chemin faisant, qu'anciennement l'Eglise refusoit la communion aux Comediens & aux Danseurs, les retranchant, par le terrible couteau de l'excommunication, les retranchant dis-je, du Corps Mistique, comme des membres gâtez, & pouris.

Cependant, nous les voions aujourd'hui, ces Moines exercer admirablement cette Danse en prêchant leurs sermons tout populaires, dans la chaire des Oracles sacrez : Observez ces Declamateurs, ces Comediens, ériant comme des enragés, ils changent à tout moment de village, les yeux égarés

rez & pleins de feu ; etendant les bras ; frapant des piez ; se mettant les mains sur les côtez fort indecemment ; & faisant toute sorte de postures, en avant en arriere ; se baissant, se relevant, se penchant ; enfin, se jettant par ces gestes, par ces postures, dans une agitation si furicule, qu'on les prendroit pour des possédez ; & la souplesse du corps marquant asses dans ces Acteurs, dans ces violens declamateurs la legereté de l'esprit : Aparemment ces précheurs vehemens, & impetueux se souviennent de la sentence du grand Demosténe, qui dit, Valére Maxime étant interrogé de ce, qu'il avoit de plus efficace dans *le Bien Dire*, repondit l'Action, ou la declamation : comme on lui fit la même question jus qu'à trois fois, il soutint constamment, que l'endroit essenciel de l'Eloquence & de l'Orateur, c'est de savoir bien etourdir ses Auditeurs, par le debit, par le bruiant etalage de sa Drogue, & de sa Denrée spirituelle. Mais pour ne point trop nous écarter de la Mathématique, courons à ce, que elle paroît avoir de plus important.

CHA.

CHAPITRE VINGT DEUXIEME,

D E L A

GEOMETRIE.

Philon le Juif l'apelle, par un éloge pompeux, la Reine & la Mere de toutes les sciences: ce Circoncis n'a pas tout le tort: la Geometrie a celà de singulier, qu'au lieu que la Guerre intestine regne dans les différentes sectes de toutes les autres disciplines, en sorte que c'est une pitié de voir, comment cette savante *peignée* s'entrepince, s'entre-mord, s'entredéchire par l'opposition des sentimens; les Geometres, au contraire, sont un peuple paisible, bien uni, toujours d'accord, & chez le quel la Furie, nommée *Dissension scientifique*, ne sauroit mettre le pié.

Attendez, s'il vous plaît, Messieurs, je pourrois bien m'avancer trop, & me-

me tromper, ce ne feroit pas la première fois, non : mais voyons un peu cette affaire-ci : les Geomètres ne se battent-ils pas entr'eux sur les points, sur les Lignes, & sur les surfaces ? ne fons ils pas partagés sur la divisibilité, ou l'Indivisibilité de ces trois principes de l'étendue ? vous avez raison : mais aussi, hors ce petit démêlé, qui ne merite pas le nom de guerre, & qui ne cause que de légères escarmouches, la nation Geometrique jouit d'un grand repos : on n'y chicane ni sur la Doctrine, ni sur la Tradition ; & eût voulu le bon Dieu, qu'il en fût de même dans son culte ! chaque Geometre, par une belle & louable emulation, tâche de surpasser les autres par de nouvelles, par de plus subtiles decouvertes ; & en trouvant des veritez, aux quelles personne n'avoit jamais pensé.

Non obstant tous ces grands efforts de cervelle, pas un Geometre n'a pû jusque ici venir à but de la parfaite quadrature du cercle, ni de la ligne entierement egale & parallèle. Le célèbre Archimède Siracusain, se flatoit autre fois d'avoir fait cette rare, & precieuse acqui-
si-

sition; & plusieurs après lui, jusqu'à nôtre siècle inclusivement se sont vanté du même succès, mais quoi qu'ils aient, ce semble, approché de la chose, leur réussite n'a pourtant jamais été complète.

Cependant les modernes sont si ambitieux qu'ils ne veulent jamais acquiescer aux traditions des Anciens; mais s'imaginant pénétrer plus avant dans ces matières abstraites; y découvrir quelque chose, que leurs maîtres n'ont point aperçu, ils tombent dans un tel excès de folie, qu'il n'y auroit pas sur la Terre assez d'ellébore pour guérir leur cerveau: car qu'est ce que la Geometrie, si vous la tirez des lignes, des formes, des intervalles, ou espaces, des grandeurs, des corps, des dimensions, & des poids? De sa dependance sont aussi tous les ouvrages organiques & ingénieux; les instrumens artificiels de magie, s'il y en a, les *manchenopocetiques*, durez après ce mot là & sons suivant les *polioretiques*, tant ceux qui sont propres à la Guerre, qu'à l'Architecture, & à d'autres usages, comme étoient dans l'Artillerie des Anciens, les Beliers, les Tortues, les souterrains, les Catapultes, les Scorpions,

R

les

les *Excoffres*, les *sambuques*, les *Echelles*, les *Tollesons*, les *Tours ambulantes*, les *Heliopoles*, les *Vaiffeaux*, les *Gafes*, les *ponts*, & les *moles*.

Item, les *chariots* à deux à trois, à quatre chevaux, les *poullies*, le *mouffes*, les *roues*, les *leviers*; & toutes les autres machines, que la *mechamique* a inventé pour lever, ou pour faire descendre toute forte de poids avec le moindre, & le plus petit effort. Outre cela, toutes les productions de l'Art, qui consistent pour l'essenciel de l'artifice, dans la pesanteur, dans l'eau, dans les esprits de distillation, dans les cordes ou cordelières: telles sont les *horloges* à poids, ou à l'eau; les *instrumens*, qui operent, qui résistent par le soufflé & la force du vent, les machines *hidraustiques* & *spiritiques*; tant celles, qu'on fait pour quelque utilité, que les autres, dont tout l'usage est de causer de l'admiration, ou de donner du plaisir: par exemple, les *bales*, qui sautent d'elles mêmes; les *lamps* qui se fournissent de mèche, & qu'on nomme *perpetuelles*; les *courges*, qui machinalement soufflent & allument le feu; & cet animal, dont
 parle

parle Politien, qui pendant qu'on en fait la dissection à table, boit toujours à bon compte, se remuant, & criant, comme s'il vivoit.

C'étoit peut être par cette sorte de Machinisme, que au raport de l'Ecrivain Mercure, les Egiptiens faisoient des statues de leurs Dieux; ou des des Idoles parlantes, & ambulantes. Que direz vous de cet Architas de Tarente? Il étoit si raffiné dans la Geometrie pratique, que par l'industrie & l'adresse de cet Art-là, il fit une Colombe de bois, qui s'élevoit en l'air, & qui voloit comme un oiseau? Le fameux Archimède n'étoit pas moins admirable: ce fut lui, qui s'avisa le premier de faire un Ciel de cuivre, ou d'Airain; & il le fit avec tant d'art, avec un succès si merveilleux, qu'on decouvroit distinctement dans cette surprenante imitation du Firmament les mouvemens de toutes les Planètes, & qu'on voioit en même tems, le tournoiment de chaque sphere, ou Globe celeste. Nous avons vû, ces jours passez, une nouvelle machine, qu'on vient de fabriquer sur l'original & le beau modèle d'Archimede.

R 2

Mais

Mais si cette ingenieuse Geometrie a produit de puis long tems, & produit encore, tous les jours de bons effets, bon Dieu, qu'elle a fait de mal, & que le pauvre Genre Humain a sujet de la maudire ! car enfin, n'est ce pas de cette source infernale, & vraiment diabolique, que sont sorties toutes ces machines meurtrieres, qui causent tant de ravages, tant de ruines, & qui proprement ne sont bonnes qu'à depeupler, qu'à exterminer nôtre miserable espèce ; vous voiez bien, Messieurs, que j'entens, par là les Canons, les Bombes, les Carabines, les Arquebuses, les Mousquets, les fusils, les pistolets, les petards ; & generalement toutes les Armes à feu. Il n'y a pas long tems, que, sous le titre de *Pirographie*, j'ai fait un Ouvrage sur cette matiere-là : mais hélas ! falloit il, que la demangeaison m'en prit ? Vous ne sauriez croire, mes tres chers Freres, combien je m'en repens ! C'est tout ce, que je puis faire, que de m'empêcher de pleurer ; & cela, parceque, aiant reflechi depuis sur les funestes suites du salpêtre enflammé, autrement de la poudre, j'ai reconnu qu'il n'y a rien

rien au monde de plus pernicieux, ni conséquemment de plus detestable, que l'Art de tuer les mortels.

Conclusion : tout ce qui se trouve d'industrie & d'artifice dans la peinture, dans le *Cosmimetrie*, dans l'Agriculture, dans le métier de la Guerre, dans la Fonte, ou Fonderie, dans la *Plastique*, dans la *Statuaire*, dans l'Architecture, dans la Menuiserie, dans la Métallique, tous ces Arts-là sont fondés sur les élémens, & les principes de la Geometrie.

CHAPITRE VINGT TROISIE- ME.

D E

L'OPTIQUE, OU DE LA PERSPECTIVE.

Les sciences, qui suivent la Geometrie de plus près, sont l'Optique à laquelle on donne le nom de Perspective;

R 3

en-

ensuite la *Cosmetrie*, & l'Architecture, Or cette Perspective, ou Optique, choisie, traite de trois manieres de voir, savoir, la Directe, la Reflexie, & la Rompue, ou Brisée, elle enseigne, ou croit enseigner, ce que c'est que la lumiere, les Ombres, & les intervalles: elle decouvre les raisons, pour quoi les Objets paroissent autres qu'ils ne sont, à cause de l'espace: elle cherche les projections des Raions, par une, ou par plusieurs clartez, sur les diverses figures des corps: de plus, elle montre la *figuration* des ombres, & de la lumiere; les accidens, qui surviennent aux objets, à l'air, & au milieu; & comment par la difference des espaces, les choses visibles & la vision reçoivent des alterations, & des changemens.

Or Messieurs les Philosophes, à leur ordinaire, ne sont rien moins, que d'accord, sur la maniere, dont ce petit & précieux organe, suivant le divin Platon, la vision se fait par la *conclarté*, c'est à dire celle qui vient des yeux, la lumiere coulant jusqu'au seul air du dehors, & étant aussi reflexie par les objet coloréz & la lumiere, qui remplit l'air, ou le

mi-

milieu, se répandant, se tournant pour s'ajuster, pour s'accommoder en *extension*, à la vertu igniforme de la vûë; percez, je vous en defie Messieurs, les tenebres de ce misterieux galimatias. Galien se vante pourtant de le comprendre; &, opinant du bonnet, il se declare de l'avis du Divin,

Mais Hiparque ne craint point de les démentir tous deux: le Raïon visuel, selon lui, s'étendant de l'oeuil jusqu'à l'objet, & le touchant comme par une espèce de palpitation, ou de tremblement, rapporte, rend à la vûë la perception du *dit* objet. Les Epicuriens vous iouïtiennent, d'un ton affirmatif, que les images des objets entrent dans les yeux: savoir, ce que c'est que ces images *atomiques*, & comment étant invisibles, elles produisent la vision, c'est à ces doctes Réveurs à nous l'apprendre.

Maître Aristote, le premier homme de son siècle, pour tourner les mots en favans Riens, ne veut pas, que ces images prétendues soient des corps, mais seulement des espèces, qui selon leur qualité, par l'alteration de l'air, qui environne le corps visible, s'en dé-

tâchent, & viennent se mettre dans les yeux, pour faire apercevoir l'objet par cette insensible & invisible impression, Porphire, sans y chercher tant de façon, rejetant toute cause externe de la vision, pretend que l'Ame, connoissant par elle même, la faculté que'elle a de voir, & étant tout à toutes choses, se conoit soi même dans tous les Êtres colorez, qui existent.

Mais les Geometres & les Optiques, approchant en quelque maniere du sentiment d'Hiparque, dit que, par la *coincidence* des rayons, il se fait certains cones, qui sont envoieez par les yeux; si bien qu'on peut apercevoir plusieurs objets visibles à la fois; mais on ne peut voir sûrement, quel l'endroit coloré, sur le quel les rayons sont tombez par *coincidence*. Le sieur Alchinde jargonne tout autrement sur ce sujet là. Mais saint Augustin, dans sa prolix & verbale erradition, croit la puissance de l'Ame produit dans l'œil quelque mouvement que les philosophes n'ont pu encore découvrir.

Cette science là donc, est d'une fort grande utilité pour conoitre la vanité.

riété des corps celestes , leur distance, leur grandeur, leur mouvement, la refraction de leur lumiere & de leurs raisons : elle sert aussi à l'Architecture, pour mesurer les edifices. Mais sur tout elle est pour l'embellissement , si necessaire à l'Art de la peinture, & à la fabrique, ou Manufacture des Miroirs, que, sans son secours, on ne sauroit les pousser jusqu'à la derniere perfection : car c'est elle, qui nous enseigne comment il faut s'y prendre, pour ni rien faire, par les intervalles & par les hauteurs, rien qui soit hors d'oeuvre, rien de difforme, rien de defectueux dans les Images, dans les portraits, & dans les Tableaux, qu'on met au jour.

CHAPITRE VINGT QUATRIÈME,

DE LA

PEINTURE.

DESSE que Vous avez Qui, & enten-
du, Messieurs, vous monnes, et
ga la peinture est un Art Monstrueux,
qui pour adorer un peu la chose, di-
sons prodigieux: il consiste dans le co-
pied, ou imitation de Mere Nature,
dans une description exactissime des li-
neamens, & des traits; & dans l'ap-
position, ou application requise des cou-
leurs, ce que le Vulgaire nomme, le
coloris; cet Art là fut anciennement
dans une si haute estime; que sans le
moindre difficulté, on lui donnoit le
premier rang parmi les arts liberaux.
Il n'est pas moins libre, ou plutôt li-
centieux, que la poésie, par raport à la
verité: ce qui a fait dire à Horace,
chanson si rebatuë.

Pisto-

Pictoribus atque Poetis

Qualibet audendi semper fuit æqua potestas :

De tout tems il a été permis également aux Peintres & aux Poëtes de mentir tout leur fous.

Car il vous plaira de favoir, que ces deux Disciplines sont parentes de si près, qu'on nomme la Peinture une Poësie muette; & la Poësie, une Peinture parlante. En effet, ces deux fœurs Mentueuses s'occupent, avec le même travail, à représenter les Histoires, & les Fables; que souvent ils forgent eux mêmes; à decrirre les images & les ressemblances de tous les Etres; à mettre devant les yeux du corps ou de l'esprit, la lumière, le brillant, les ombres, les hauteurs & les abaissemens.

De plus, la peinture emprunte de l'Optique la malice innocente d'en imposer aux yeux; faisant que, par la différence de la situation, les regardans voient la même figure, le même portrait, d'une manière tout opposée; en quoi la peinture est plus habile, plus fine que la statuaire; car celle-ci n'a

R 6

point

point ce secret-là.

Les autres objets du pinceau sont le feu, le rayon, la clarté, le tonnerre, la foudre, l'eclair, le soleil couchant, l'Aurore, le Crépuscule, les nuages, les brouillards, les frimats: mais, ce qu'on ne sauroit trop admirer, le Peintre, fouillant dans le cœur *inscrutable* de l'homme, fait exprimer & rendre visibles les passions, & les mouvemens de l'Ame. Enfin, la Peinture, par feintes & fausses dimensions, *Com-mensurations*, proportions &c. fait voir ce qui n'est point, comme s'il étoit, ou du moins, elle représente les objets autrement qu'ils ne sont.

Les Historiens nous font de jolis contes là dessus: Zeuxis, & Parrhase étoient des Peintres de la première distinction dans leur Art: ces deux grans Maîtres s'étant fait un défi, à qui seroit le plus habile, le premier exposa des raisins si parfaitement imitez, que les oiseaux s'y trompoient: l'autre produisit un rideau en Peinture, mais si artistement représenté que Zeuxis, qui fier de la tromperie des oiseaux, chantoit déjà victoire dit bonnement. *Levez donc le*
pas-

voile, si vous voulez, que je juge de l'ouvrage : aiant reconnu son erreur il confessa ingenuement, qu'il étoit vaincu *tellement qu'il l'étoit*; car au lieu, qu'il n'avoit attrapé que de petites bêtes, son Concurrent l'avoit attrapé lui même, qui pour tant se croioit le plus grand *Clerc* du Metier. Pline raporte, que dans des Jeux, on admira un portrait de l'Empereur Claude, en ce que, par la ressemblance des règles, les Corbeaux s'envolèrent comme si cette figure avoit été vivante. selon le même Ecrivain, pendant le fameux Triumvirat, on fit une expérience curieuse; c'est qu'à la vûe d'un Dragon peint, les oiseaux cessèrent de chanter.

La peinture à encore ce la de particulier, que dans tous ses ouvrages, il y a plus à comprendre, & à juger qu'à voir, comme dit Plutarque dans ses *Representations de la Nature*; & quoique l'Art y soit au supreme degré, l'esprit, neanmoins y regne encore plus.

CHAPITRE VINGT CINQUIE-
ME.

D E L A

STATUAIRE, ET DE
LA PLASTIQUE.

La Peinture a pour compagnes la *Statuaire*, la *Fésoine* & la *Cryptique*, tous Arts d'un genre fatigant, & qu'on pourroit cependant comprendre aussi sous l'Architecture. Le *Statuaire* travaille en imitation sur la pierre, sur le Bois, sur l'Ivoire, & la *Plastique* fait les mêmes Ouvrages en terre & en argille. La *Joûte* emploie le cuivre & les autres Métaux, & la *Cryptique* grave sur les Diamans & sur des pierres.

Pomponne Gaurique, entre les modernes, a écrit de tous ces métiers-là : mais Messieurs, à vous parler franchement,

ment, & Conscientieusement, je ne doute point, qu'ils ne soient tous sortis de la Forge de Lucifer, & que les mechans Diables, les Forgerons, & les ouvriers ne les aient inventé, aussi bien que la peinture, pour l'ostentation, ou le faste, pour le dereglement, & pour la superstition. Car ce sont les Artisans de ces métiers-là, qui, comme dit fort bien le Grand Apôtre, qui ont changé les premiers la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image corruptible de l'Homme, des oiseaux, des quadrupedes, & des serpens: oui, ce sont eux qui en dépit du commandement divin, lancé sur les figures taillées en bosse, sur toute représentation de ce qui est *la haut* es cieux, & *ici bas* en la Terre, ont introduit cette maudite Idolâtrie de fer, que Dieu hait, & deteste plus, que je ne puis vous dire. C'est de cette Nation impie, sacrilège & blasphématoire, que le sage dit, *L'Idole est maudite; & tant l'Ouvrier, que l'ouvrage seront tourmentez;* c'est à dire aparemment, seront jettez au feu. Car ajoute le même Oracle, *la Vanité des mortels invente ces Arts-là;* pour induire les peüvres Ames d'ostentation, &

Et pour prendre les fous au trébuchet ; enfin, l'invention de ces Arts-là est la corruption de la Vie.

Cependant, nous autres Chrétiens, le coeur m'en saigne, mes Freres ; nous autres Chrétiens, dis-je, nous avons si bien surpassé les Nations en ce genre de folie, tout opposée à la pure & sainte morale, que par tout, dans nos vestibules, dans nos sales, dans nos chambres, enfin dans les coins, & recoins de nos maisons, nous n'avons point honte de garder des peintures, des tableaux, qui par des nuditez, & par des attitudes lascives, donnent à nos Epouses & à nos filles des leçons trop efficaces d'incontinence & d'impureté. Bien plus : aurai-je la force de le dire ? nous transportons ces figures indecentes & scandaleuses jusque dans les Eglises, dans les chapelles, nous les plaçons même sur l'Autel du Tres-Haut, comme pour tenir compagnie, & servir d'ornement à son Fils transubstantiellement, réellement sacramentalisé en chair, & en os, & nos gens regardent ces vilaines représentations, comme des objets de culte & de veneration. Mais nous parlerons de cela

celà plus amplement, quand nous declamerons sur la Religion.

Il faut pourtant rendre justice en toutes choses: voiageant autre fois en Italie, j'appris-là, que les peintures & les statues avoient une autorité, qui n'est pas à rejeter; & voici le fait: les Augustins & les Chanoines Reguliers tous moines, qui se disent la posterité du même pere, avoient à Rome un grand proces devant le Tribunal du *Vice-Christ*, ou soi disant tel, c'est à dire le Pape; & le fond de la cause rouloit sur l'habit de saint Augustin, le Patriarche commun. Il s'agissoit de savoir, si ce Docteur portoit la robe blanche sur la noire, ou la noire sur la blanche, controverse importante! aussi les parties se chamailloient elles comme il faut: mais, parceque, quand on auroit feuilleté & refeuilleté un siècle les saintes Ecritures, on n'auroit jamais pu y trouver la decision du different, le Saint Esprit ne s'étant point mêlé du Froc, les Juges Romains trouverent à propos de renvoyer la chose aux Peintres, & au Statuaires; avec ordre aux plaideurs, tant à capuchon, qu'à bonnet cornu, de recevoir

devoit comme une sentence valide & sans Appel, ce que ces Artisans assure-
roient par le temoignage des peintures &
des statues les plus anciennes touchant le
dessus, ou le dessous du saint habillement.

Moi confirmé par cet exemple-là,
un jour, que je travaillois avec une ass-
iduité infatigable, à decouvrir l'origine
du Froc monacal, & ne trouvant point
que les livres sacrez fissent ni directe-
ment, ni indirectement aucune mention
de cette matiere-là, j'eus aussi recours
à la peinture. Me promenant donc dans
les cloîtres, dans les portiques dans les
Galeries des bons freres *Trappars*, ou or-
dinairement on voit en peinture à frais-
que, ou autrement l'Histoire tant de
l'ancien, que du nouveau Testament, je
cherchai avec beaucoup de soin &
d'attention, pourvoir, si je ne pourrois
point m'instruire sur ce, qui me tour-
mentoient l'esprit. Premièrement je pas-
sai en revue tous les personnages de la
vieille Economie, les Patriarches, les
Prêtres, les Prophètes les Levites, point
de Froc, pas même à Hair, quoi que
les Reverends peres Carmes qui, sans
contredit, sont les plus anciens & con-
sé-

féquemment les plus nobles de la *Moi-
nerie*, se disent sortis de sa virilité spiri-
tuelle. En suite, m'attachant, aux fi-
gures de la nouvelle Alliance, je trou-
vai là Zacharie, Simeon, Jean-Baptiste,
Joseph, Jesus-Christ les Apôtres, les
Scribes, les Pharisiens. Anne, Caïphe,
Pilate, Herode, & presque tous les au-
tres, mais parmi tous ces Acteurs, je
ne vis pas un seul *encapuchonné*. Enfin,
ne me rebutant point, & voulant avoir
la patience, & le courage de recommen-
cer de plus belle, avec une ferme réso-
lution de ne pas laisser échaper la plus
petite figure, par le plus grand bonheur
du monde, pour moi je croi, que il y
avoit du miracle, j'aperçus à la tête
même de l'Histoire un Diable, bien
& dûment *enfragué & encapuchonné*,
c'étoit ce même scelerat de Diable, qui
tenta nôtre bon Sauveur dans le desert.
Je vous avouë, Messieurs, que ce me
fut comme une agreable apparition; en
effet, quelle joie de trouver tout d'un
coup dans une Image, ce que je n'avois
pu rencontrer dans tous les livres de
de ma Bibliothèque. Oh, oh, m'écri-
rai-je! C'est donc Messire Satan, qui est
l'in-

l'inventeur du Froc, & du Capuchon? Je ne doute point que les Moines, & les bons Frères n'aient reçu de lui cette forme grotesque de vêtement; & que l'aïant fait teindre en différentes couleurs, chaque espèce suivant la bigarure de son Ordre, ils ont emprunté cet harnois-là du Diable, ou bien, ils se le sont approprié pas droit d'heritage & de succession.

CHAPITRE VINGT SIXIEME,

DE LA

SPECULAIRE, OU

L'ART DU MI-

ROIR.

Mais revenons maintenant à l'Optique : si elle est d'un grand secours pour la manufacture des Glaces, ou miroirs, c'est elle aussi, qui en découvre les propriétés & les impostures : on en

-m

co.

connoit visiblement l'expérience dans les différentes sortes de miroirs : tels sont les creux, les convexes, les unis, les pyramidaux, les *turbinaux*, les bossus, les orbiculaires, les angulaires, ceux qui sont en dedans, ceux qui sont en dehors, les réguliers; les irréguliers, les solides, les brillans. Voici, suivant le rapport de Célius, ce qu'on trouve la dessus dans l'Antiquité.

Du tems de l'Empereur Auguste, un certain Hostius, qu'on pourroit nommer, avec justice, le prince de l'obscurité, inventa un miroir si admirable pour grossir l'objet, qu'un doigt y paroïssoit plus grand & plus gros que le bras. On fait aussi une espèce de miroir, ou le *Regardant* voit l'image d'un autre, au lieu de la sienne. Un autre, qui, contre la règle ordinaire des glaces, rend le droit au droit, & le gauche au gauche. Il y en a qui brûlent devant & derrière. Un autre qui loin de représenter au dedans de soi l'image qu'il a reçu, la rejette en l'air fort loin au dehors, la faisant paroître comme une statue d'airain; & qui rassemblant dans le centre de son foyer, les rayons
du

du Soleil, éparpille du feu de tous cô-
tez, & à une grande distance, contre
chaque corps combustible. Il s'en trou-
ve quantité du même artifice, j'en ai
vû quelques uns; & je conois les au-
tres d'une manière à n'en pouvoir douter.

Les Glaces fines ont aussi leurs impo-
stures: elles font paroître grand, ce qui
est petit, & petit ce qui est grand; el-
les font voir ce qui est éloigné, com-
me s'il étoit tout proche, & ce qui est
tout proche, comme s'il étoit fort éloi-
gné; ce que nous avons aux piez, com-
me si nous l'avions au dessus de la tête, &
reciproquement; enfin elles nous repre-
sentent les objets dans une situation toute
différente de celle, qu'ils ont réellement.

Il y en a qui, multipliant les objets,
font paroître une chose comme s'il y
en avoit plusieurs. D'autres miroirs
peignent l'objet de diverses couleurs,
comme l'Arc en Ciel; & trompent
les yeux par d'autres assortimens
de nuances.

Je fai, comme témoin oculaire, qu'
on en fait de si artistement fabriquez,
que quand le Soleil luit, on peut voir
de très-loin tout ce qui est éclairé de
ses

ses raisons; vous ne me croirez peut être pas. Messieurs, mais oui, je vous l'assure en homme d'honneur, & foi de Philosophe, par le moyen de ces Miroirs, on découvre clairement, à pur & à plein, de trois voire, de quatre lieves, les corps, *raisonnez*. Il y a encore quelque chose d'admirable dans les glaces egales, & unies, c'est que plus elles sont petites, plus elles racourcissent l'objet, le proportionnant à leur mesure; & cependant les plus grans Miroirs ne roudent jamais l'objet autrement qu'il est aussi. Saint-Augustin, qui, comme un bel esprit, avoit remarqué ce la, dit dans une de ses lettres à Nibridius, que c'étoit là un mystere impenetrable.

Au reste, quand on reflexit serieusement, qu'est ce que c'est, que tout ce la? Des sottises qui donnent beaucoup de peine, qui mettent la cervelle à la torture, qui coutent bien de l'argent; & qui, dans le fond, sont fort inutiles: car enfin, à quoi servent toutes ces belles inventions? à faire montre de son génie; & à divertir, à amuser les saineans, & les desbouvrez. *Mais* Auteurs

teurs Grecs & Latins ont écrit sur cette Matière là : mais pas un n'approche de Vitellius ; il vaut mieux lui seul , que tous les autres ensemble.

CHAPITRE VINGT SEPTIEME

D E L A

COSMIMETRIE , OU DE LA SCIENCE DU GLOBE TERRESTRE.

Ca ! parlons à présent mais en peu de mots, & comme en courant, de la Cosmimetrie : on la divise en deux membres ; & l'un & l'autre ont le même objet , savoir la mesure & la distinction de cette grosse Boule, qu'on appelle Terre. De ces deux membres , qui sont la Cosmographie & la Geographie , le premier prend les Longueurs, les

les proportions de notre Globe; mais les prend par raport aux corps célestes, à leur séparation, à leur situation à l'égard des pais, & des lieux qui sont au dessous: il enseigne les raisons des climats, les mesures des degrez, les differences du jour, & de la nuit, la connoissance des vents, les divers mouvemens des Astres, l'elevation des Poles, les Paralleles, les Meridiens, les ombres Gnomoniques, & generalement tout ce, qui entre dans le détail de la Mathematique.

Quant à sa bonne soeur, la Geographie, sans lever la tête vers les Cieux, & les laissant là pour ce qu'ils sont, elle s'applique uniquement à arpenter, ou mesurer la terre: la separant par stades, par milles, par lieuës; considerant les montagnes, les forets, les lacs, les rivieres, les mers, & les rivages: elle decrit aussi les nations & les Peuples, les Empires, & les Roiaumes, les provinces, & les villes; les Religions, qui puisqu'il a plu ainsi au bon Dieu, ne causent pas une petite bigarrure chez le genre humain; les loix, les coutumes, les usages & les moeurs;

410 *De l'incertitude, & vanités*

les port, la navigation, le commerce; enfin ce qu'il y a de plus remarquable sur la terre, ce qu'on y trouve de plus curieux, & de plus utile à savoir.

At patrios omnes cultus, habitusque locorum;

*Et quid queque ferat regio, & quid
ferre vocat:*

la culture de tous les pays, les propriétés des lieux; ce qu'un terroir rapporte, ce qu'un autre ne peut produire, la savante Géographie vous rend raison de tout cela

D'ailleurs, par une certaine imitation de la peinture, & agissant selon les règles de la Géométrie, & de la Perspective, elle a l'adresse de rassembler, de décrire toute la terre dans un petit globe, ou dans une Mappe monde:

Pingens in parvo totum volumine mundum:

Représente le vaste & immense Univers dans le petit volume d'une carte.

Quelques Auteurs comprennent sous ces genres-là la Chorographie, qui, traitant séparément des endroits & des lieux, les décrit sous une forme, sous une image plus parfaite, & comme achevée, ou finie:

Or-

Des Sciences, & des Arts. 417

*Ornata vario patet distincta per omnes,
Vitis & silvis pratorum fontibus a-
gris.*

*Aequora quæque rigant humentia flû-
mina corpus.*

*Inque hamiles premitur vâles ubi sur-
git in altum,*

*Verticibus celsis tollens ad sidera mou-
tes:*

Distinguant, avec plusieurs ornemens, la terre en ses différentes parties, on voit là un agréable mélange de campagnes, de prairies, de côteaux, de vignes, de fontaines, & de bois : on y voit aussi les mers, les fleuves, les basses vallées, & les Montagnes, qui élèvent leurs cîmes, & leurs sommets jusqu'aux cieux.

La Cosmimétrie nous promet tout cela, aussi bien que ce, que nous avons dit auparavant : mais les Maîtres, qui nous l'enseignent, sont horriblement brouillez entr'eux : vous ne croiriez jamais, Messieurs, en quelle contrariété d'opinions & de sentimens ils sont sur les bornes, sur les longitudes, sur les latitudes, sur les *magnitudes*, sur les mesures, sur les distances, sur les climats, & leurs constitutions : les Geographes

S 2 sont

sont en diseorde & en guerre sur tous ces points-là : Eratosthène, Strabon, Marin, Ptolomée, Denis, tous ces vieux Docteurs sont aux prises ; ils s'entredonnent tous un gros démenti ; & , ce qu'il y a de plaisant, c'est que les modernes, qui ne sont que de jeunes Cadets, en comparaison de ces venerables Anciens, les traitent de Radoteurs, & font bande à part.

Ces Docteurs ne conviennent pas même du *Nombril*, ou comme parlent les Ignorans, du milieu de la Terre : Ptolomée le fixe sous le cercle Equinoxial ; & il s'en tient aussi sur, que s'il avoit mesuré le monde : Strabon a cru que c'étoit le mont Parnasse en Grèce ; en quoi il fut suivi de Plutarque & de Lactance le Grammairien ; qui s'imaginoient, plaisamment, qu'au tems du déluge de Deucalion, cette Montagne avoit séparé les eaux d'avec le Ciel : c'est ce que veut dire Lucain :

*Hoc solum fluctu terras mergente cacumen
Emicuit, pontique fuit discrimen &
astris :*

*Quand les eaux couvrirent la surface de
la Terre, il n'y avoit que la cime de cette
Mon-*

Montagne qui parût; & elle seule faisoit une separation entre la Mer, & les Astres.

Si cette raison là étoit d'un assez grand poids, pour fonder une opinion, il faudroit dire, que le milieu de la terre seroit, non pas le Mont Parnasse en Grèce, mais le Mont Gordique en Armenie, qui, selon Berosé, se montra le premier au declin du Deluge, & où l'Arche de Noë nôtre second premier pere, termina heureusement sa divine & belle navigation.

Quelques uns nous debitent d'autres contes, & raportent d'un grand sang froid, comment on conut le milieu de la terre par le vol des Aigles. Il n'y a pas eu jusqu' à des Theologiens, qui, voulant mettre aussi leur faux dans cette moisson là, ont soutenu que Jerusalem étoit le *Nombril* du Globe terrestre; & suivant ces zelez, il ny 'a que les Profanes, qui puissent en douter: car, vous alleguent ils en preuve demonstrative, n'est il pas ecrit chez un Propheète, *Dieu a operé le salut au milieu de la terre!* Lucrece, Lactance & Augustin raisonnent à peu près de la même force, lors qu'ils nient si affirmativement les Antipodes. S 3 Tels

Tels sont aussi ceux, qui se feroient plutôt fait bruler, que de croire un autre monde habitable, hors l'Asie, l'Afrique & l'Europe; & cependant, les Portugal & les Espagnols, par ces heureuses, & riches decouvertes qu'ils ont fait dans leurs courses maritimes, font bien voir que nos bonnes gens de paresse trompoient du tout au tout. Que dirons nous de ceux, qui, se fondant sur les rêveries des Poëtes, & sur une fausse opinion d'Aristote, se sont imaginé que la zone sous le Zodiaque n'est point habitée; on a pourtant bien reconnu le contraire. Nous avons déjà réfuté, en parlant des Historiens, la plupart des autres erreurs de la Geographie.

Mais cet Art là, qui tâche de nous apprendre la vaste etendue de la terre, l'immensité de la mer, la situation des païs du continent, & des Iles, avec leurs bornes, & leurs beautés, les origines, les coutumes, les Religions, & les mœurs d'une infinité de peuples & de Nations, cette Geographie, dis-je, qui fait tant de chemin, qui se donne tant de mouvement, pour nous instruire

de

de tout celà, quel fruit en tirons nous, quelle utilité nous en revient-il? C'est que, par la lecture des Geographes, & des Voyageurs, nous portons envie aux habitans des païs meilleurs, que celui, où la nature nous a placé; nous contemplons avec une espece d'avidité ces trésors, que nous ne saurions posséder, & pendant que nous nous occupons du bonheur, ou du malheur de nos *Coindividus*, nous nous derobons le loisir de nous connoître nous mêmes, ce qui est le grand, & le plus essenciel devoir de la morale Pratique.

Aussi saint Augustin dit-il tres-judicieusement, & encore plus devotement dans ses confessions, les hommes s'amusent à contempler avec admiration, ces hautes montagnes, qui semblent menacer le Ciel, ces flots de la Mer, dont la fureur cause tant de naufrages, le vaste cours des fleuves, le tour de l'Océan, le mouvement des Astres, & les fous, qu'ils sont, ne reflechissant jamais sur eux memes, ignorent ce, qui se passe dans leur cœur. Plin dit aussi, que c'est une grande folie, de s'amuser à mesurer la terre, par ce que fort souvent

cette vaine, & inutile occupation nous fait sortir de la regle, & de la mesure du bien moral.

CHAPITRE VINGT HUITIEME.

DE L'ARCHITECTURE.

C'est une belle chose que cette Architecture: elle est sans doute d'une grande utilité, & d'un grand ornement aux societez humaines, par rapport aux edifices publics, & particuliers, c'est elle, qui produit les murailles, & les toits, les moulins, les voitures, les ponts & les Vaisseaux, les Temples, les Eglises, les Chapelles, & tous les lieux sacrez, les murs, les tempars, les tours, & generalement toutes ces machines, qu'on bâtit tant pour la sureté commune, que pour la conservation de chaque habitant.

51110

1 2

l'Ar-

L'Architecture nous fait donc présent de tout cela : on ne peut raisonnablement disconvenir, que cette discipline ne soit honnête; disons même, que elle est tout à fait nécessaire; mais vous m'avouerez aussi, que elle fait bien du mal; car enfin, elle fascine, comme, une enchanteuse, comme une vraie *forcie* elle fascine; dis-je, tellement le cœur humain, que vous ne voyez presque point d'homme, pourvu qu'il ait de quoi, s'entend, qui ne soit attaqué de la demangeaison de bâtir, demangeaison si furieuse, que Monsieur le Propriétaire n'étant jamais content de ses bâtimens, quoi que beaux, & bons, cherche toujours à les augmenter, ou à les embellir.

Or ce desir insatiable de construire, qu'est ce, qu'il a produit chez le genre humain? C'est, qu'on n'y a plus gardé ni règle, ni mesure, ni borne, ni fin; & on a étendu cette passion là sur des choses, qui paroissent absolument hors de sa portée & de son atteinte: par là, on a coupé les rochers; on a comblé les vallées; on a rasé les montagnes; on a creusé les pierres; on a

arrêté la Mer par des promontoirs & par des digues ; on a fouillé dans les entrailles de notre bonne & riche mere : la terre ; on a fait des lits & des canaux aux Rivières ; on a joint les Mers les unes aux autres ; on a épuisé les lacs, asséchés les Marais, apaisé, ou du moins bridé les flots, on a sondé les abîmes de la mer ; on a formé de nouvelles Isles, & on en a réuni d'autres au continent. Il est vrai que tous ces ouvrages, sans compter ceux, que je ne spécifie, que je n'articule point, quoique ce soient autant d'insultes & de violences faites à la sage, & divine Nature, n'ont pas laissé d'apporter souvent une grande commodité à nôtre espèce : mais comparons leur un peu tout ce, qu'on a construit, qui n'est d'aucun autre usage aux mortels, si non pour exciter l'admiration, la curiosité ; & comme dit Plin, qu' à faire parade de ses richesses par une folle & prodigieuse dépense...

Tels étoient, ou sont encore, ces ouvrages, qu'on faisoit voir, comme des miracles superstitieux de l'Art, chez les Egyptiens, les Grecs, les Etruriens, les Babiloniens ; & chez quelques autres.

autres nations. Vous prevoiez bien, docte & judicieuse Assemblée, que je vais vous rapeller & vous citer ici ces fameux Labyrinthes, ces célèbres Pyramides, ces tant vauz Obelisques, Colosses, Mausolées, ces statues monstrueuses de Rapsinat, de Sesostris, & d'Amasis, n'oublions pas cet admirable Sphinx, qu'on croit être le tombeau du Roi Amasis; car ce monstre étoit grand de reste, pour servir de sépulture: bâti d'une Pierre naturelle & rougeâtre, sa tête avoit cent-deux piez de tour; & son corps eut quarante trois piez de longueur.

Mais il se trouvoit d'autres ouvrages encore bien plus merveilleux, que tous les precedens: par exemple, la statue de Memnon, & cette figure de Semiramis sur le mont Bagicien en Mésopotamie, la quelle représentation l'histoire ne donne pas moins, que dix sept stades, chaque stade faisant cent vingt cinq pas, jugez de la statue. Avec tout cela l'Auteur de l'énormité plus que gigantesque de cette Pièce là, toute singulière que elle étoit, n'eût été qu'un petit ouvrier, qu'un Compagnon, auprès de cet Architecte, lequel qu'il fût, soit Sticrate,

comme Plutarque le nomme, soit Démocrate, selon Vitruve : tant y a que cet habile artisan promettoit de faire sur le mont Athos une statue d'Alexandre, dans une des mains de la quelle, remarquez bien, il y auroit une ville capable de contenir dix mille citoyens : cela s'appelloit vouloir représenter en *Grand* toute la *Grandeur* d'Alexandre : quel dommage qu'un dessein si original ait echoué !

Je mets au nombre de ces prodiges cette caverne de Babilone, qui, sur la foi assez suspecte du fabuleux Herodote, de quelque côté, qu'on se tournât, remplissoit l'espace d'une stade. Et cette tour *Cancres*, ou de certains poissons de verre, qu'on assure avoir été bâtie au fond de la mer, que vous en semble, Messieurs ? Je place sur la même ligne la maison Gordienne, les Arcs de triomphe, les Temples des Dieux ; & principalement celui de Diane d'Ephèse, au quel toute l'Asie, à l'hyperbole près, avoit travaillé, de compte fait, pendant deux bonnes centaines d'années. Cette rare & curieuse chapelle bâtie au Temple de Latone, d'une

d'une seule pierre large de quarante coudées ; & le quel sanctuaire n'avoit aussi qu'une seule pierre pour toit, & pour couverture. La statuë d'or de Nabuchodonosor Roi d'Assirie , figure de soixante coudées , & devant la quelle , par un sacrilege épouvantable , on étoit obligé sous peine de mort , de se prosterner en signe d'adoration. Cette autre statuë d'une Reine d'Egipte , la quelle représentation , quoi que de quatre coudées , n'étoit pourtant faite , que d'une seule , mais prodigieuse topase. Voilà , mes Freres , des exemples à choisir : mais ce ne sont pas ceux , que je deplore le plus : ce qui allume la bile de mon zèle , ce sont ces superbes & magnifiques edifices , qu'on élève dans le Christianisme en l'honneur des ces Grands de la Cour Celeste , que nous apellons *les saints* : oui ces Eglises , d'une hauteur surprenante , & toutes bâties de grosses pierres de taille ; ces tours , & ces clochers , qu'on voit de si loin ; le tout travaillé d'une Architecture la mieux entendue , & la plus exquise , qu'est ce qui fournit à ces horribles dépenses ? l'Argent de l'Autel , les charitez ,

aux, les aumônes, les profusions des bonnes ames, qui pour racheter leurs péchés, & dans l'esperance de faire, en droiture, le voiage du Paradis, fondent des Eglises, & des Couvents. Or ces deniers sacrés ne sont ils pas le fond & le patrimoine des pauvres, les Temples vivans, & les Images de Jesus Christ? ces pauvres, néanmoins, pendant qu'on consume leur bien dans ces bâtimens, qui ne sent, qu'un faste superstitieux, & trop souvent inspire par l'orgueil & par la vaine gloire, ces pauvres, dis-je, qu'on pourroit, & qu'on devroit secourir, sont en risque de périr par la misere, par la cruelle nécessité.

Au reste, Messieurs, voulez vous voir d'un coup d'oeuil combien cet Art-là est pernicieux au genre humain? pensez seulement à ses productions dans le genre de la guerre: depuis l'établissement des sociétés humaines, combien de millions, disons hardiment des millions de millions de mortels ont perdu la vie, par les Citadelles & autres fortifications; par ces armures de pié en cap, par les catapultes, les scorpions, les Balistes; & par une infinité d'autres

d'autres machines, toutes inventées pour tuer, pour massacrer plus facilement les ennemis : les descendants, ou plutôt les successeurs de tant de peuples qui, vaincus dans la guerre, ont été exterminés par ces funestes instrumens, pourroient nous en dire des nouvelles.

Ce malheur-là n'arrive pas seulement sur terre : n'est ce pas l'Architecture qui a enseigné l'industrie de construire des vaisseaux en forme de camp, & de Citadelle ? Dans ces demeures, dans ces Fortereses flottantes, nous sommes moins des navigateurs, que les habitans de la mer ; & quoique ce terrible & traître Element de la nature, nous expose à mille perils, nous nous le rendons encore plus dangereux : car sur mer, comme sur terre, on vole, on pille, on brûle ; enfin, il n'y a point d'injustice, ni de violence, qui ne s'y commettent.

Ceux qui ont écrit de l'Agriculture sont, le premier, Agatharque, qui étoit d'Athènes ; en suite, Democrite & Anaxagore ; après eux Silène, Archimède, Aristote, Theophraste, Caton, Varron, Plin, & enfin Vitruve, Négigentin ; les modernes sont, Loon, Bâ-
tiste,

214 *De l'incertitude, & vanité*
tiste, le Frere Lucas, & Albert Dürer.

CHAPITRE VINGT NEU- VIEME,

DE LA METALLIQUE.

Cet Art-là dépend de l'Architecture, & il est fort ingenieux : car premièrement il apprend à connoître par la surface de la terre, & des montagnes, les veines minerales qui y sont cachées, leurs extensions, leurs issues, & leurs fibres : il enseigne aussi comment on doit s'y prendre pour creuser la terre, & pour faire sauter des masses de montagnes, ou de rochers : entre les Anciens, Spraton, Lampfacenien, ou de Lampfaco, ecrivit sur ces matieres-là un livre, qu'il intitula **DES MACHINES METALLIQUES.**

Au reste, jusqu'à présent aucuns Ecrivains, ou du moins très-peu, ont traité à fond de la maniere, par la quel-
le

le on cuit dans le feu les pierres tirées des mines, pour les purifier, si le metal est seul, ou pour les séparer, s'il y en a plusieurs ensemble. Cela vient apparemment de ce, que cet Art-là étant un métier servile, & mechanique, les honnêtes gens, qui se mêlent, de cette sorte d'erudition, le meprisent, & le tiennent au dessous d'eux.

Mais la Majesté Imperiale m'ayant donné, il y a quelques années, l'inspection, ou l'Intendance sur un certain nombre de mines, après avoir fait toute la recherche, dont je suis capable, j'en fis, tout exprès, sur ce sujet-là, un livre, que je garde encore : car à mesure que je me perfectionne dans la connoissance, & dans la speculation de la metallique, je grossis mon ouvrage, ou je le corrige; me promettant bien de ne rien omettre sur les metaux, soit pour les decouvrir, soit pour les bien conoitre, soit pour distinguer les veines; & les fondre: soit pour miner les montagnes; soit enfin, pour l'artifice des machines attractives, & des autres instrumens, qu'on n'a point connu jusqu'ici.

C'est, en quelque maniere, cet Art-là

là, qui est une source féconde & inépuisable des richesses humaines. Ces précieuses matières de la possession desquelles les mortels, qui presque tous raisonnent de travers, sont si enchanterez, qu'ils descendent, & pénètrent jusqu'au fond de l'Enfer, pour les chercher: qui ces avides, & insatiables vivans vont troubler les morts, pour s'enrichir dans leur voisinage: ne prenez pas cela à la lettre: je parle en declamateur: & conséquemment l'Hypérbole est ma figure favorite. D'ailleurs, Ovide est mon garant: écoutez le:

*Iterum est in viscera terræ:
Quas que recondiderat, figisque adma-
nerat umbris,
Effodiuntur opes irritamenta malorum.
Jamque nocens ferrum, ferroque no-
centius aurum,
Prodierat, cuius diraque cupidina tan-
dem
Omnia nefas, fugare pudor, visumque
fidesque,
Innoxium subire locum fraudesque de-
ligue
Infidique, & vis, & amor, scelerosas
legendi:*

on a pénétré jusque aux entrailles de la Terre : Et ces richesses, que Dieu avoit cachées, comme s'il avoit voulu que elles fussent le partage des ombres, qui n'en ont pourtant pas grand besoin, on les tire, ces trésors, on les arrache du sein de la terre : cependant, quel est leur effet ? c'est de fournir aux hommes l'envie, Et les moyens de commettre toute sorte de crimes. Déjà le fer nuisible. Et l'or encore plus pernicieux, que le fer avoit paru ; Et la passion enragée qu'on eut de se l'approprier, donna lieu à une sceleratesse générale : la pudeur ; la vérité, la probité, la bonne foi, tout cela prit la fuite ; Et à toutes ces qualitez, qui sont l'Essentiel de la société civile succéderent la fourbes, la ruse, les pièges, la violence Et sur tout, la fureur d'avoir Et d'acquiescer ; l'Avarice devint l'Idole dominante du genre humain.

Et, comme dit un autre Poète :

Auro pulsa fides, auro venalia jura :
c'est l'or qui a chassé la Franchise ; c'est ce maudit Metal qui, ayant mis le droit, l'équité, la Justice à l'encan, les donne au plus offrant, Et au dernier enchérisseur.

Nous pouvons donc dire, en toute as-
surance

Juifs, chez les Arabes, chez les Grecs, chez les Latins, chez les Anciens, & chez les Modernes. Car Platon, Procle, Aristote, Averroës, & presque tous les Astronomes, qui ont écrit avant Alphonse, lors qu'ils traitent du nombre des Globes, n'en admettent, que neuf.

Averroës, neantmoins & le Rabin Ifac disent, que Hermes, & quelques Babiloniens ont établi une nouvelle Sphere, pour la quelle opinion Azarchele qui étoit Maure, Tebith, le savant Rabin Ifac, & Alpétraque se declarerent. Albert le Teutonique, qui dans son siècle, je ne sai par quel exploit, mérita le glorieux surnom de Grand; & tous ceux, qui ont prouvé les approches & les éloignemens des mouvemens, embrasserent ce sentiment-là.

Or les Astronomes de plus fraîche date, croient à présent, qu'il y a dix Globes; & Albert le Grand, donc puisque Grand, soutient, que Ptolemée tenoit pour le même nombre: Averroës s'imagina, que ce fameux Astronome en admettoit tout au moins neuf; il est pourtant certain, que le même Ptole-

mée

rompre pour jamais avec l'avarice generale. Les anciens Romains se tenoient sur leurs gardes, par une vicille defense, contre la superfluité de l'or; & les censeurs avoient fait une loi, touchant les mines, pour empêcher dans le Territoire de Verceil, que les publicains, ou Fermiers generaux n'eussent plus de cinq hommes pour y travailler.

Oh plût au bon Dieu, le maître absolu des coeurs, que les mortels, ses Images si peu ressemblantes, se portassent avec autant d'ardeur vers le Ciel, qu'ils en ont pour visiter les entrailles de la terre; attirez à ce pénible travail par l'Aiman des richesses! Patience encore, si le bien pouvoit rendre l'homme solidement heureux! Mais hélas! il s'en faut beaucoup! Combien même en voit-on, qui se repentent, & qui detestent la peine, qu'ils ont pris pour amasser!

CHA-

